

Une trahison

Henry Gréville

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

La lune brillait sur les cimes neigeuses avec un incomparable éclat ; le mont Blanc, visible malgré la distance, reluisait comme une plaque de cristal, brisée en maint endroit. Plus près, les montagnes étagées ondulaient comme des vagues immenses, dont l'irritante immobilité donne de temps en temps le besoin maladif du mouvement.

Au pied de la terrasse, les flots du Léman mouraient avec un petit bruit irrégulier, modeste et triste comme la plainte d'un prisonnier qui n'a plus d'espérance.

— Quelle nuit ! dit tout bas Valentine.

René la regarda avec des yeux où rayonnait tout ce que l'âme humaine contient d'indicible félicité.

Elle se blottit plus près de lui, il serra plus étroitement la main qu'il tenait dans la sienne, et ils restèrent muets.

Sur la route, derrière eux, les voitures revenant de Coppet roulaient à de larges intervalles, ramenant à Genève les couples heureux ou ennuyés, qui promènent à travers l'Europe mondaine le spectacle de leur passion ou de leur lassitude. Eux, plus sages ou plus prudents, enfermaient leur bonheur avec un soin jaloux ; la petite villa qu'ils habitaient depuis trois mois, cachée sous les arbres, baignée par les eaux du lac, ne révélait rien de leurs entretiens, ni même de leur présence.

Trois ans s'étaient écoulés depuis qu'ils s'aimaient ; séparés de temps en temps pour quelques semaines – quels siècles ! – lorsque le devoir de sauvegarder les apparences les contraignait à donner, chacun de son côté, un peu de temps à la famille ou à l'amitié, ils se retrouvaient ensuite avec une joie sans bornes dans quelque maisonnette au fond des bois, au bord de la mer, dans la montagne, n'importe où, pourvu qu'ils fussent réunis.

L'hiver, à Paris, dans l'appartement de René, ils avaient passé bien des heures délicieuses, amis au point d'oublier qu'ils étaient aussi des amants ; puis, entre six et sept heures, ils se retrouvaient chez Valentine, où venaient régulièrement quelques hommes d'élite, quelques femmes bonnes et intelligentes ; on jouissait là d'une heure de conversation générale, intelligente, élégante, ailée, telle qu'on n'en entend qu'à Paris, vers la fin d'une journée où l'art et la littérature ont eu leur part. La plus stricte réserve, l'observation la plus sévère des convenances ne pouvait rien trouver à reprendre dans leur attitude vis-à-vis l'un de l'autre ; mais si, lorsqu'elle lui tendait la main en lui disant : Bonsoir, mon ami, le même courant de joie traversait leurs êtres, c'était un secret qui n'appartenait qu'à eux seuls. Ils ne bravaient point le monde, et le monde les laissait en paix.

La douce nuit continuait sa course, emportant les étoiles vers le bas du ciel ; un tiède frisson passant dans le feuillage enleva quelques feuilles séchées, qui allèrent tomber en tourbillonnant dans le lac.

— Déjà septembre ! fit René avec un soupir ; bientôt nous rentrerons à Paris ; il va falloir vivre séparés, nous reprendre l'un à l'autre.

— Nous nous verrons presque autant, dit Valentine.

— Oui, mais nous ne vivrons plus ensemble ! La plus grande joie de notre amour n'est-elle pas d'être plus heureux seuls ensemble que séparés, n'importe où, n'importe avec qui ? Ah ! si nous pouvions ne plus nous quitter jamais ?…

Valentine soupira longuement et détourna la tête.

— Ne parlons pas de cela, dit-elle avec tristesse, vous savez bien que c'est impossible.

René garda le silence un instant, puis il se leva et se tint debout devant la jeune femme.

— Non, je ne le sais pas, dit-il avec un peu d'amertume ; vous me l'avez dit cent fois, et je n'ai pas compris pourquoi vous préférez vivre dans des transes continuelles, lorsqu'il nous serait si facile de renoncer au monde, et d'aller nous fixer dans un coin de terre où l'on ne nous retrouverait jamais. Vous avez allégué cent raisons ; elles sont toutes excellentes au point de vue mondain, mais pour moi elles sont sans valeur : j'ai craint souvent, Valentine, que vous n'aimiez le monde plus que moi.

Elle s'était levée aussi, et, lui jetant un bras autour du cou, d'un geste passionné, elle lui mit sa main sur sa bouche.

— Tais-toi, dit-elle, tu me fais mal.

Ils restèrent enlacés, immobiles, le cœur serré. Au bout d'un instant elle se dégagea.

— Écoute, lui dit-elle tout bas : tu veux savoir pourquoi j'ai refusé de quitter Paris, de rompre avec mes amis et ma famille, de m'enfuir avec toi au bout du monde ; pourquoi j'ai refusé ce bon-

heur absolu, sans limites ? Veux-tu le savoir ? Mais quand tu le sauras, tu ne me reprocheras pas d'avoir parlé, tu ne m'accuseras pas de cruauté ?

— Non, dit-il, en frémissant d'impatience.

— Eh bien, c'est parce que je t'aime bien au-delà de ce que tu crois ; je t'aime au point de n'avoir jamais vu que toi dans notre tendresse, et si j'ai refusé le don de la vie entière, c'est parce que je te savais capable d'aller jusqu'au bout du devoir que tu aurais accepté, quoi qu'il pût t'en coûter.

— Je ne comprends pas…, fit René interdit.

— Si tu m'avais fait quitter tout ce qui compose l'honneur et l'existence d'une femme élevée telle que je l'ai été, si tu m'avais fait perdre la pitié qui m'a accompagnée partout du jour où l'on m'a sue abandonnée par mon mari, tu te serais ainsi créé un devoir, n'est-ce pas ? le devoir de me protéger, de me défendre, de me disputer à ce mari, si la fantaisie lui venait un jour de me réclamer, – car cela peut arriver, René, il faut nous en souvenir… Ce devoir, je connais ton âme, tu l'aurais accompli jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'une fois nos belles années de bonheur passées, tu serais resté mon ami et mon compagnon, tu aurais voulu vieillir à mon côté. Cette vieillesse aurait été triste et douloureuse. Ce qui fait qu'on trouve du charme même à vieillir, René, c'est que, à mesure qu'on vieillit, les liens de l'amitié, les habitudes du monde, se resserrent autour de nous et remplacent peu à peu les joies qui s'en vont… Mais si tu n'avais plus cela, quelle serait ta vie, mon cher aimé ? Que te donnerais-je en échange de ce que tu aurais perdu ?

— Si nous étions mariés, dit-il, nous vieillirions ensemble !

— Oui, mais au milieu du monde, entourés de famille et d'amis… Cher René, laisse-moi te dire aujourd'hui tout ce que j'ai dans l'âme. Nous avons trente ans tous les deux, nous sommes jeunes, la vie nous paraît facile ; mais dans quelques années je commencerai à vieillir, tandis que tu achèveras, toi, de devenir un homme ; tu rentreras alors dans la vie réelle, tu te marieras, tu auras des enfants…

— Me marier ! jamais ! s'écria René avec emportement.

— Ne dis pas jamais ; tu seras heureux alors de tout le bonheur qui concerne une vie bien remplie ; tu me remercieras alors de t'avoir assez aimé pour te donner ce bonheur-là…

— Un bonheur que tu ne partagerais pas ! fit-il amèrement. Tu ne m'aimes plus, Valentine, dis la vérité ?

Elle le regarda longuement, serrant dans les siennes les deux mains qu'il voulait lui refuser.

— Moi ! dit-elle. Crois-tu que j'aie pu vivre trois ans dans cette pensée, avec cet avenir devant les yeux, sans ressentir pour toi l'amour le plus ardent et le plus désintéressé ? Ah ! René, je t'aime cent fois plus que moi-même, assez pour faire litière de mon bonheur sous tes pieds… assez pour ne vouloir jamais être un fardeau pour toi… Oui, un fardeau, insista-t-elle, en empêchant le jeune homme de l'interrompre ; c'est ce que je serais plus tard, si je n'avais pas eu soin de laisser ouverte devant toi la porte du monde, afin que tu puisses à toute heure y rentrer le front haut…

Il s'agenouilla devant elle sur le sable.

— Valentine, dit-il, je ne suis pas digne de toi. Tu m'as peut-être jugé tel que je suis, sans énergie et sans résistance, mais je te jure que mon rêve serait de t'appartenir pour toute la vie, sans arrière-pensée, tel que me voici maintenant devant toi.

Elle le serra passionnément dans ses bras.

— Je le sais, et c'est pour cela que je dois avoir de la prévoyance pour deux. Veux-tu me promettre qu'au jour où notre amour te pèsera, tu me quitteras sur-le-champ, sans explication, sans remords ? Tu ne le peux pas, n'est-ce pas ? Alors, restons comme nous sommes, évitons le plus léger prétexte à scandale, afin que le jour où il faudra te marier, rien ne se mette entre toi et ton avenir.

— Ne parlons plus de cela, fit René en se levant avec un mouvement douloureux, vous ne pouvez pas vous figurer le mal que vous me faites.

Elle lui prit le bras, et ils marchèrent longtemps sous les allées touffues. Les grands arbres leur cachaient les étoiles, mais ils les voyaient se refléter dans le lac. Ils ne parlaient guère. Une ivresse douloureuse s'était emparée d'eux, leur serrant le cœur comme dans un étau, et ils sentaient que jamais ils ne s'étaient mieux aimés.

Ils s'arrêtèrent devant le lac, où la lune jetait une immense traînée éblouissante, semblable à une gerbe de flammes immatérielles et dorées.

— Je ne pourrais pas plus vivre sans t'aimer, dit lentement le jeune homme, que cette eau ne pourrait s'empêcher de couler.

— Si l'on en détournait le cours, pensa Valentine, elle irait arroser un autre rivage, et celui-ci resterait aride et désolé.

Elle leva les yeux sur son ami. Ce visage loyal et sincère respirait la confiance et l'honneur.

— Je te crois, dit-elle.

Ils rentrèrent dans la maison endormie.

Une lampe brûlait dans l'antichambre. Désireux de se délivrer autant que possible des ennuis du service, ils ne voulaient pas qu'on les attendît, et se servaient eux-mêmes.

Le courrier du soir était sur un plateau, près de la lampe. René ne recevait pas de lettres ; de temps en temps il allait voir à la poste s'il n'y avait pas quelque chose pour lui. Valentine seule communiquait avec quelques relations ; mais pendant leurs échappées, l'arrivée d'une lettre était toujours un petit événement. Ce soir-là, il y en avait deux sur un plateau.

Valentine fronça légèrement le sourcil en regardant une enveloppe longue et de forme étrangère, timbrée de Bâle ; puis elle décacheta rapidement l'autre missive, petit billet d'amie en villégiature, qui se souvient tout à coup de vous, entre deux parties de plaisir. René parcourait le journal du soir.

— Montons-nous ? dit-il en repliant la grande feuille.

— Oui, répondit la jeune femme. Elle prit l'autre lettre, la glissa dans sa poche, et gravit les marches de l'escalier.

Arrivée au premier, elle ouvrit une porte ; une bougie brûlait sur la table de marbre du grand cabinet de toilette, où ses vête-

ments de nuit l'attendaient, étalés sur une chaise. Elle jeta un sourire à son ami, et referma la porte derrière elle.

Le pas du jeune homme décrut et s'éteignit à l'autre extrémité du corridor ; Valentine écoutait, la main sur la porte, le visage contracté ; quand elle se fut assurée qu'il ne reviendrait pas pour lui parler, elle donna rapidement un tour de clef, s'approcha de la bougie, décacheta la lettre étrangère, qui tremblait dans ses mains, et courut à la signature.

C'était bien inutile ; avant d'avoir vu l'écriture, elle savait d'où venait cette lettre. Elle la reprit alors du commencement, la lut jusqu'au bout, y chercha encore deux ou trois passages qui l'avaient frappée, puis la laissa retomber sur la table et resta immobile, les yeux fixes, sans rien entendre et sans rien voir.

Le bruit de la porte de René qui se rouvrait la ramena à la réalité.

— En plein bonheur ! se dit-elle à voix basse. J'aurais mieux aimé mourir !

q

Chapitre 2

Valentine fit rapidement sa toilette, passa un peignoir flottant, et, après avoir serré la lettre dans un tiroir dont elle prit la clef, elle se rendit dans le petit salon contigu à sa chambre, où René l'attendait.

— Vous avez l'air fatigué, lui dit-il en la voyant entrer. Pas de mauvaises nouvelles, j'espère ?

— Non, du tout.

Elle s'assit auprès de lui, sur un canapé étroit où ils trouvaient place en se serrant l'un contre l'autre, et elle le regarda de toute son âme. C'était la première fois qu'elle lui mentait, depuis le premier jour où elle l'avait vu, et ce mensonge lui coûtait plus qu'un cruel sacrifice ; mais elle connaissait René et le savait sujet aux découragements ; puis, si le malheur pouvait être détourné, pourquoi affliger son ami par des inquiétudes inutiles ?

Il examinait le front pur, les yeux limpides de la jeune femme avec une sorte de soupçon.

— Vous avez la fièvre, lui dit-il.

Elle retira sa main brûlante.

— J'aurai eu froid au jardin, dit-elle précipitamment ; ce n'est rien. Vous ne m'en voulez pas, René, de ce que je vous ai dit tout à l'heure ?

— Moi, vous en vouloir de ce que vous êtes la meilleure et la plus noble des femmes ? de ce que vous avez besoin de dévouement et de sacrifice, comme les autres ont besoin de parures et de plaisirs ? Ah ! Valentine, je me demande comment vous avez pu m'aimer, moi qui ne suis qu'un enfant à côté de vous ! Que serais-je sans vous ?

— Un être bon et charmant, un peu faible, mais si loyal ! dit-elle en souriant. Tel que vous êtes, mon René, on vous aime, voilà l'essentiel !

Et la main sur la poche de son peignoir où elle avait caché la clef, elle pensait à la lettre enfermée dans le tiroir, la lettre qui détruisait le bonheur de sa vie.

— Tous les souvenirs de notre tendresse me reviennent ce soir avec un charme infini, continua le jeune homme en baisant l'un après l'autre les doigts délicats de Valentine ; je ne sais pourquoi ces chers tableaux défilent devant moi… Vous souvenez-vous de ce sentier creux en Bretagne qui descendait, descendait toujours sous une avalanche de ronces fleuries qui nous arrêtaient au passage… Il n'y avait place que pour un, vous marchiez devant, et à toute minute vous vous retourniez en souriant… C'est là que je me suis aperçu que je vous aimais, Valentine, et c'est là que je vous l'ai dit, quelques jours après…

Elle le regarda, arrêtant à grand-peine un flot de larmes qui montait tout à coup à ses yeux, et lui sourit avec une douceur infinie.

— C'est précisément ce sourire que vous aviez sur les lèvres lorsque vous m'avez tendu vos mains divines, ce sourire mouillé, où il y a des larmes… Vous pleurez, ma chérie ; qu'avez-vous ?

— C'est la joie, dit-elle, en cachant sur l'épaule de René ses yeux débordant de pleurs, c'est la joie d'être aimée ; et puis je ne sais ce que j'ai ; je crois que je suis un peu malade. Je vais me coucher ; les émotions ne me valent pas grand-chose, pas plus qu'à vous, mon ami, et nous avons remué ce soir des pensées très graves…

Elle se leva et le regarda, sa main posée sur l'épaule du jeune homme.

— Toujours et partout, dit-elle, en se penchant un peu pour mieux lire dans ses yeux ; toujours plus que tout, plus que mon bonheur, plus que mon honneur, au point de vous défendre contre vous-même s'il le fallait.

Elle s'inclina et lui donna un baiser.

— Ma vie ! dit-elle tout bas, et elle disparut.

Accablé sous le poids d'une émotion que trois ans de bonheur n'avaient pas usée, René regagna sa chambre, enivré, et cependant triste au fond de l'âme.

Valentine se mit au lit sur-le-champ et éteignit sa lumière. Il lui tardait d'être seule et de sonder l'abîme qui venait de s'ouvrir devant elle. Pour la relire, elle n'avait pas besoin d'avoir la lettre sous les yeux ; elle ne l'avait lue que deux fois, mais elle la savait par cœur.

Son mari se souvenait d'elle ! Après l'abandon le plus scandaleux, après huit années d'indifférence et d'oubli, sur un mot dit en l'air par un de ces oisifs qui parlent partout de ce qu'ils ignorent, il se souvenait qu'il avait une femme, que cette femme avait, elle aussi, des droits à la vie et au bonheur, et comme l'honneur de son nom exigeait qu'elle fût au-dessus de tout soupçon comme de tout reproche, il la sommait de le rejoindre et de vivre désormais auprès de lui !

« J'ai eu des torts, je l'avoue, écrivait M. Moissy, mais il n'est jamais tard pour se repentir ; persuadé maintenant que j'ai méconnu mon véritable bonheur, je viens vous proposer d'oublier la légèreté de ma conduite, et de me pardonner un égarement que

je déplore. J'attends votre réponse avec une véritable impatience… »

Il continuait sur ce ton ; impossible de savoir s'il persiflait ou s'il parlait sérieusement ; une seule chose était claire : quelque part, il ne disait pas où, – il avait revu sa femme, elle lui avait semblé aimable et belle ; une fantaisie lui avait passé par l'esprit ; peut-être ce viveur acharné éprouvait-il le besoin de se refaire une existence paisible et bien ordonnée, – et il réclamait ses droits, avec l'accompagnement de quelques banalités polies pour faire passer sa demande.

— Non, non, et non ! criait l'âme entière de Valentine ! Non ! cet homme ne m'est rien ; j'ai mis ailleurs la confiance et le bonheur de ma vie ; il m'a abandonnée, je me suis reprise, je m'appartiens, je ne veux pas de lui ! je ne veux pas !

Elle se dit alors qu'elle ne répondrait point à cette lettre insolente ; forte des droits moraux que lui avait donnés son abandon, elle le prendrait de haut avec l'homme qui ne se souvenait de son titre d'époux que pour lui infliger une nouvelle torture. Pendant une heure elle s'arma de résolution et se confirma dans la pensée de se défendre. Puis son courage s'effondra devant l'impossibilité de la résistance, et elle se sentit faible.

Quatre années s'étaient écoulées entre le moment où Moissy avait brusquement délaissé sa femme, alors âgée de vingt-deux ans, et celui où celle-ci avait rencontré René d'Arjac. Pendant une année entière, elle avait vu le jeune homme de plus en plus souvent ; un séjour à la campagne chez une amie commune leur avait appris à se mieux connaître : quand ils eurent bien pénétré dans l'âme l'un de l'autre, ils s'aimèrent.

Que de luttes encore, avant que Valentine se décidât à déchoir de sa pureté ! Oublierait-elle jamais avec quelles larmes elle s'était donnée, avec quel désespoir profond, avec quel sentiment irréparable de sa chute ? Elle n'avait pas essayé de se justifier à ses propres yeux ; elle avait accepté sa déchéance comme le prix, moins de son bonheur que de celui de l'homme qui l'aimait si ardemment.

Elle avait pensé terminer sa vie heureuse au jour où les exigences de la société et la fin naturelle d'une passion, que ne sanctionnait pas l'éternité du mariage, mettraient René en demeure de se marier à son tour ; mais alors elle resterait seule, libre de ses actions ; elle n'appartiendrait plus à René, mais elle ne serait à personne, et elle pourrait consacrer le reste de son existence à veiller encore sur lui, de loin…

Soudain, ce rêve s'écroulait ; elle n'était pas libre ; elle n'était qu'une esclave, et son maître la réclamait…

— Oh ! René ! René ! dit-elle tout bas, en mordant le drap pour étouffer les cris d'une douleur aiguë qui traversait son cœur comme des coups de couteau.

Elle se tut soudain et resta immobile ; un bruit léger se fit entendre dans la pièce voisine, dont la porte était restée ouverte ; pieds nus, René venait écouter son souffle, pour s'assurer qu'elle dormait tranquille.

Que de fois ils s'étaient ainsi surpris l'un l'autre, inquiets, dans leur indicible tendresse, du repos et du sommeil de leur nuit ! Valentine étouffa ses sanglots, régularisa sa respiration, et parut calme. René, l'oreille tendue, écouta un instant, puis, satisfait, la croyant endormie, retourna dans sa chambre…

— Il m'envoie tout son cœur dans une pensée d'amour, se dit-elle, déchirée par une souffrance inouïe ; il songe à moi avec une bénédiction, et moi, malheureuse, je vais le perdre pour toujours !...

Elle attendit quelque temps, pour s'assurer que René s'était endormi, puis elle se leva à son tour, ferma sa porte sans bruit, alluma une bougie et se mit à écrire à son mari.

« Je ne sais, monsieur, lui dit-elle, quel motif vous pousse à me rechercher après une séparation dont la durée m'autorisait à croire que tous les liens étaient rompus entre nous. Pour ma part, je dois vous déclarer que vous m'êtes totalement étranger, et que rien ne saurait modifier sur ce point ma manière de voir et d'agir. Je vous prie donc, au nom des convenances, de me laisser la liberté dont j'ai joui jusqu'à présent et dont je n'ai pas abusé. L'existence que je mène, modeste et sans fracas, n'attire sur moi l'attention de personne ; je désire n'en point changer, et vous prie de faire droit à ce désir. »

Elle adressa sa lettre à l'hôtel que lui indiquait Moissy, et ce travail accompli, elle se sentit plus tranquille. Sa missive dûment cachée, afin que René ne pût la voir, elle retourna à son lit et dormit quelques heures d'un sommeil troublé.

Quand elle s'éveilla, elle avait tout oublié ; le soleil jouait à travers les persiennes sur le parquet de sa chambre, avec la gaieté des beaux jours d'été. L'ivresse paisible qui la saisissait à ce premier moment de réveil, lorsque le nom de René lui venait aux lèvres, inonda son cœur comme d'habitude, et elle s'accouda sur l'oreiller avec cette attente heureuse de ceux pour qui la vie a tous

les jours une jouissance en réserve. La vue de sa bougie à demi consumée la rappela à la réalité.

Avec un frisson d'horreur, elle se leva et s'habilla en hâte. Un coup d'œil dans le jardin lui montra René, assis sur un banc, plongé dans la lecture d'une revue.

Avec son large chapeau de paille, son vêtement d'été flottant autour de lui, il avait un air heureux et tranquille qui réveilla toutes les angoisses au cœur de la pauvre femme.

— Il ne se doute de rien, se dit-elle. Quel coup je vais lui porter !

Restait un espoir, bien faible, – celui que Moissy se laissât toucher par sa prière. En elle-même, elle s'avouait que c'était absolument invraisemblable ; cependant un homme qui se noie se raccroche à une paille : elle ne voulait pas abandonner cette espérance avant que tout fût perdu.

Elle fit porter sa lettre à la poste, et rejoignit René dans le jardin.

Comment passent ces jours troublés dont aucun souvenir ne reste dans l'esprit ? Valentine fit de la musique, lut les journaux, se promena sur le lac, dans le léger canot qui appartenait à la villa ; elle se grisa d'audace, se persuada que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, et fut d'une gaieté folle. À mesure que la journée s'avançait, elle reprenait son assurance. Il était impossible que son bonheur tombât ainsi tout à coup, sans raison. Soudain, elle se rappela une barque pleine de jeunes gens et de jeunes filles, qui s'était un jour enfoncée dans les flots du lac, à quelques pieds du bord, sous ses fenêtres, à Genève, par le temps le plus serein,

sans qu'on pût lui porter secours. Ils avaient tous péri, elle avait vu rapporter leurs cadavres sous cette même porte qu'ils avaient franchie un quart d'heure auparavant…

— Il ne faut pas longtemps ! se dit-elle avec un nouveau serrement de cœur, en regardant René, si paisible, si confiant dans le destin.

Deux ou trois fois dans la soirée, elle eut envie de le secouer, de lui crier : « Mais ne sois donc pas si heureux ! Nous sommes menacés, nous sommes en péril de mort ! »

Elle n'osa. Une sollicitude presque maternelle lui défendait de troubler ce cœur qu'elle aimait. Mais si bien qu'elle sût cacher ses craintes, elle ne put s'empêcher de témoigner à son ami une tendresse plus ardente et plus passionnée. Ils ne pouvaient se quitter ; comme si l'ombre invisible de la séparation se fût étendue sur eux, leurs mains se nouaient plus étroitement, leurs regards se cherchaient à toute minute…

— Nous sommes devenus nerveux, dit René en riant : décidément je finirai par croire que l'air du lac est trop vif, et qu'il nous rend malades.

Elle lui sourit… Nul ne sut jamais ce que lui coûtait ce sourire, et ceux qu'elle lui adressa pendant les jours qui suivirent.

q

Chapitre 3

Le lendemain soir, la réponse de Moissy arriva. Comme la première fois, Valentine l'emporta dans sa chambre pour la lire. La réalité était pire encore que toutes ses craintes. Non seulement son mari n'accordait aucune considération à la demande qu'elle lui avait adressée, mais il annonçait sa visite pour le lendemain.

« Je ne veux pas vous surprendre, disait-il, et j'espère que vous apprécierez cette délicatesse ; mais nous ne pouvons continuer à échanger des messages, ainsi que des têtes couronnées ; un entretien avancera nos affaires et, je me plais à le croire, nous permettra même de les conclure sans plus de retard. »

Il allait venir le lendemain. René allait se rencontrer avec lui ! C'était absolument impossible ; à tout prix il fallait éviter cette rencontre.

Valentine se mit à fouiller ses tiroirs, préparant tout pour un départ ; puis elle s'arrêta, prise de pitié pour sa propre folie. Fuir, où ? Il l'avait trouvée dans cette retraite, il la trouverait dans toute autre ; qu'il vint donc ! Elle le recevrait de pied ferme, et lui parlerait avec autorité. Après tout, elle n'était plus une enfant, et elle savait quel langage lui tenir.

Mais il fallait éloigner René, au moins pour la journée du lendemain… Elle entra dans le petit salon où il l'attendait, comme tous les soirs.

— Que comptiez-vous faire demain ? lui dit-elle d'un ton câlin.

— Moi ! rien ; ce que vous voudrez, répondit-il en lui prenant les mains pour l'attirer à lui.

Elle s'assit à son côté.

— Eh bien, voici ce que vous ferez : vous prendrez le canot avec le jardinier et vous irez à Genève. J'ai une liste de commissions longue comme cela, – elle étendait les deux bras, – et vous en avez pour toute la journée au moins.

— Comment, au moins ! s'écria René ; vous n'allez pas m'exiler pour plus de quelques heures ?

Valentine pâlit ; si elle l'avait pu, elle aurait prolongé l'absence du jeune homme jusqu'au surlendemain, mais elle craignait de l'inquiéter.

— Vous reviendrez demain soir, dit-elle en souriant, avec toutes mes commissions.

— Pourquoi le canot ? demanda-t-il en cherchant dans son esprit ; j'irais bien à pied, et je reviendrais avec une voiture…

— Non, j'aime mieux le canot ; je ne veux pas que vous soyez fatigué en arrivant.

— Toujours prévoyante ! dit René en lui baisant les mains.

Elle rougit. Les mensonges lui pesaient horriblement. Si elle envoyait René par le lac, c'était pour qu'il ne pût rencontrer Moissy, qui, selon toute vraisemblance, viendrait en voiture. Elle avait envie de lui crier : « Je mens depuis deux jours, je te trompe, ma vie est une hypocrisie perpétuelle ! »

Elle se tut, et continua de lui sourire.

— Ce voyage ne peut pas se remettre ? reprit le jeune homme. Vous avez un air lassé qui m'inquiète, Valentine ; je crains que

vous ne soyez malade. Voulez-vous que je ramène un médecin ?

— Quelle idée ! Vous vous forgez des chimères ! répondit-elle avec enjouement. Regardez-moi donc bien !

Elle soutint un regard aimé, qui l'examinait avec une sollicitude inquiète ; rassuré par le sourire exquis, par la douceur des yeux bleus de son amie, René se sentit apaisé. Mais la main restait fiévreuse, et le timbre de la voix avait quelque chose de plus vibrant que de coutume.

— Quand vous reviendrez demain soir, lui dit-elle en le quittant, vous me trouverez telle qu'à l'ordinaire. Mais ne partez pas sans me dire au revoir, n'est-ce pas ?

Le lendemain, à huit heures, le jardinier vint prévenir les jeunes gens que le canot était prêt. René descendait, habillé pour ses excursions en ville ; Valentine l'arrêta sur le seuil de sa chambre.

— Viens que je te regarde, lui dit-elle.

Elle l'embrassa d'un regard suprême, comme si elle voulait graver à jamais dans sa mémoire cette image adorée.

— Suis-je correct ? demanda-t-il en souriant.

Elle répondit par un signe de tête, car elle ne pouvait parler. Pendant qu'elle le tenait ainsi sous son regard, tout son cœur lui criait : Adieu, adieu ! et elle se retenait à grand-peine d'entraîner René jusqu'au bord du lac, pour s'y précipiter avec lui… Elle l'attira vers elle et lui donna un long baiser.

— Va, dit-elle, et elle recula un peu.

Il descendait d'un pas alerte l'allée qui menait à l'embarcadère ; elle courut après lui.

— Au revoir, fit-elle, en lui tendant la main.

Il s'arrêta, le jardinier dans le canot arrangeait les rames et leur tournait le dos. Il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Je n'ai pas envie de partir, dit-il ; si je restais ?

Un bruit de roues se faisait entendre derrière la maison, sur la route ; Valentine frissonna.

— Non, non, dit-elle ; demain, ce serait à recommencer, va-t'en.

Il l'embrassa une dernière fois et sauta dans le canot. Il s'assit au gouvernail et agita son chapeau de paille en la saluant ; elle resta penchée sur le petit embarcadère, le suivant du regard, pendant que de grosses larmes s'amassaient lentement dans ses yeux qu'elles troublaient. Il se retournait de temps en temps pour voir la tache blanche que faisait la robe de Valentine sur le vert du feuillage… Un détour du courant l'entraîna plus près de la rive, elle ne le voyait plus…

— Toute ma vie qui s'en va ! se dit-elle. Ô mon Dieu ! comment ai-je pu mériter cela ?

Rentrée dans l'ombre des massifs, elle se jeta à terre et pleura sans contrainte.

Vers dix heures, la femme qui les servait, la cherchant dans le jardin, s'approcha de l'endroit où elle était restée, épuisée de larmes, les yeux éteints, sans force et sans voix.

— Madame, dit-elle un peu étonnée, il y a là un monsieur qui vous demande.

— Faites-le entrer au salon du rez-de-chaussée, et priez-le d'attendre un moment, répondit Valentine en se levant.

Toute son énergie, tout son sang-froid, venaient de se réveiller en présence de l'ennemi. Elle allait livrer bataille, elle n'avait plus peur.

Elle courut à sa chambre, se fit en un clin d'œil une toilette simple et sévère, et redescendit au salon, où l'attendait M. Moissy.

Elle fut aussi frappée de son aspect qu'il le fut lui-même en l'apercevant. Lors de sa disparition du logis conjugal, Hubert Moissy était un homme élégant, d'environ quarante ans, qui portait beau, et accusait moins que son âge. Devant Valentine apparaissait un être usé, fané, chauve, avec des prétentions à cacher sa calvitie par un emploi habile de l'art de ramener ; les yeux rougis trahissaient les nuits mal employées, le teint couperosé dénonçait l'altération du sang ; toute la personne de l'ancien beau semblait fatiguée d'avoir traîné dans des endroits où s'use le corps et où l'âme se dégrade.

— Vous êtes merveilleuse, dit Moissy en contemplant sa femme avec des yeux charmés ; vous êtes plus jeune et plus belle que jadis…

Il s'était avancé vers elle et lui avait pris la main qu'il portait à ses lèvres ; elle la retira avec un geste très digne et lui indiqua un fauteuil en face d'elle. La physionomie de Moissy changea ; il prit un air grave et posé, et s'assit en silence.

— Vous avez désiré me voir, monsieur ? fit Valentine de sa voix douce. Quoi qu'elle fit, elle ne put réprimer un léger tremblement dans ce timbre pur ; ce n'était pas de l'émotion, c'était déjà de la colère.

— C'était évidemment le seul moyen de nous entendre, répondit Moissy. Vous êtes bien installée ici ; cette maison vous appartient ?

Elle fit un signe négatif, et attendit, les yeux fixés sur son mari, que cet accueil embarrassait ; malgré tout son aplomb, – et il n'en manquait pas, – il trouvait ce qu'il avait à dire plus difficile à formuler qu'il ne l'avait pensé avant d'entrer.

— Allons au fait, dit-il enfin, en prenant son parti d'une situation désagréable. Je voudrais reprendre près de vous la place que je n'aurais jamais dû quitter ; je vous l'ai fait savoir…

— Vous connaissez ma réponse, interrompit Valentine.

Il écarta de la main, avec un geste poli, cette phrase importune, et continua d'un air calme :

— Il nous reste à nous entendre sur les moyens de réaliser ce désir. Je vous apporte tous les regrets d'un homme convaincu de ses torts, et le ferme propos de vous faire oublier ma légèreté passée par une conduite exemplaire. J'ose espérer un pardon généreux de votre indulgence et de votre esprit pratique.

Il s'arrêta et la regarda bien en face. Elle soutint ce regard sans sourciller. Après un court silence :

— Vous êtes ruiné ? lui dit-elle.

Moissy réprima un mouvement de colère ; la femme qu'il avait quittée jadis ne lui eût jamais dit en face un mot si cruel ; la vie avait passé par là, apportant des éléments nouveaux à cette nature qu'il avait connue douce et résignée ; il faudrait compter avec ceux-ci. En attendant, Moissy était touché au vif.

— Pas absolument, répondit-il en se maîtrisant. Néanmoins, j'avoue que j'ai entamé ma fortune ; mais le désir qui m'a amené ici n'est pas uniquement celui de partager votre situation matérielle, de même que vous partagez mon nom : c'est le souci de ce nom même. On a parlé de vous, il faut couper court à des bruits fâcheux, que d'ailleurs je crois faux, soyez-en persuadée.

Il s'inclinait légèrement, en parlant avec une déférence affectée. Elle s'accouda sur les deux bras de son fauteuil, joignit les doigts de ses mains, et se penchant un peu en avant :

— On vous a dit que j'avais un amant ? fit-elle dédaigneusement.

Moissy fit un geste extrêmement vague, qui pouvait signifier également : Je n'en crois rien, ou bien : N'en parlons pas, de grâce ! Elle ne se laissa point déconcerter.

— Il y a longtemps qu'on vous l'a dit ?

— Les bruits dont je vous parlais tout à l'heure, reprit-il, sans fondement et sans consistance, sont arrivés à mon oreille il y a quelques mois. J'avais espéré que ce ne serait qu'un vain propos… malheureusement, depuis, certaines circonstances m'ont prouvé que vous étiez plus généralement calomniée que je ne l'avais pensé. C'est le désir naturel et légitime de vous défendre par ma présence qui m'a ramené près de vous.

Les yeux faux mentaient autant que la bouche hypocrite ; Valentine se leva et fit un pas vers la fenêtre ; elle étouffait.

— Ce que vous dites n'est pas vrai, fit-elle en se retournant vers son mari ; personne ne vous a dit du mal de moi ; je suis universellement aimée et estimée, vous le savez. Ceux-là même qui auraient eu quelque disposition à me blâmer se sont tus devant mon malheur, devant la position intolérable que vous m'aviez faite par votre abandon. Vous m'avez vue en quelque endroit, vous vous êtes dit qu'il y avait là une situation à exploiter, et vous venez me raconter une fable mal imaginée. Finissons-en. Vous voulez une part de ma fortune ? Parlons de cela, et nous pourrons nous entendre.

Moissy s'était levé à son tour ; très pâle, avec deux taches rouges sur les pommelles, il regarda sa femme, les yeux pleins de rage.

— Ne me bravez pas, dit-il en serrant les dents ; je puis vous faire telle blessure que vous ne seriez pas en état de me rendre… Il y a ici quelqu'un que je puis tuer.

Il indiquait du doigt le chapeau de paille de René, oublié sur un canapé ; Valentine ne se laissa pas troubler, quoique son cœur lui semblât se briser.

— Vous pouvez le tuer, répondit-elle, mais alors tout espoir de rétablir vos affaires est perdu pour vous.

— C'est précisément pour cela que je crois plus sage de traiter notre situation à l'amiable, reprit-il en se rasseyant.

— Voulez-vous une pension ? dit Valentine en reprenant un siège.

— Non, je veux vivre avec vous ; je suis las de la vie du monde, je veux un foyer.

— Jamais vous n'obtiendrez cela de moi.

— La loi saura vous y forcer, fit Moissy avec douceur.

— J'obtiendrai une séparation de corps et de biens.

— Et je tuerai votre amant quand il va rentrer tout à l'heure ; l'état de flagrant délit ne fera pas de doute, vous vivez ouvertement ici avec lui depuis trois mois.

Valentine regarda autour d'elle. Si un revolver s'était trouvé sous sa main, dans l'exaspération de son impuissance, elle eût peut-être commis un crime ; mais elle ne possédait aucune arme.

— Je suis armé, dit froidement Moissy, qui avait suivi son regard.

Elle baissa la tête et resta immobile, écrasée sous son malheur.

— Je vous hais, dit-elle en levant un regard assuré sur son mari.

Il ne répondit pas.

— Votre vie sera un enfer, et je vous tuerai si je le puis, continua-t-elle.

— Vous faites bien de m'avertir, dit-il ironiquement ; mes dispositions seront prises pour qu'en cas de mort subite, on s'adresse directement à vous.

— Mais, monsieur, quel plaisir trouvez-vous à me torturer ainsi ? s'écria la malheureuse femme.

— Je n'y trouve aucun plaisir, et je ne désire pas vous torturer ; je veux vous faire rentrer dans la légalité. Vous me croyez accessible seulement à l'argent ? Détrompez-vous ; je veux jouir d'une vie aisée et facile, c'est certain, mais il me déplaît également que la femme qui porte mon nom ait un amant et vive avec lui, si secrètement que cela puisse être. Je veux éviter le scandale.

— Votre nom ! fit Valentine avec mépris, vous l'avez promené dans de singuliers endroits…

— Raison de plus pour que je tienne à lui maintenir quelque considération. Sur ce point, Valentine, je serai intraitable. Vous quitterez votre amant, ou je le tuerai. Choisissez.

— Ou il vous tuera, fit-elle, frémissante.

— Oui, cela peut arriver ; je doute cependant, si nous en venions à un duel, qu'il se montrât de ma force, soit à l'épée, soit au pistolet. Mais cela ne vous avancerait guère, car je ne vois pas, après qu'il aurait fait ce beau coup, comment vous vous y prendriez, soit pour l'épouser, soit pour continuer de vivre avec lui ; c'est un esprit délicat, m'a-t-on dit, tendre et d'une extrême susceptibilité de conscience… Voyons, Valentine, soyez raisonnable. Vous savez bien qu'il ne vous aimera pas toujours, qu'un moment viendra, s'il n'est déjà venu, où il se lassera d'un bonheur illégitime ; avancez un peu le cours du temps, supposez que ce jour soit venu, et rompez une liaison qui ne peut vous apporter que des chagrins. Je reviens près de vous. Je prends tous les torts sur moi, cela vous fait une situation magnifique vis-à-vis du monde. Vous passerez pour une victime du devoir, – n'y a-t-il pas là de quoi vous tenter ?

— Taisez-vous ! fit Valentine, vous me feriez commettre quelque crime.

Il garda le silence ; elle resta immobile, détournant son visage et regardant au fond de son âme.

Il avait raison, cet être dégradé ; René se lasserait un jour de cette passion troublée par mille craintes ; elle l'avait prévu cent fois : la destinée impitoyable poussait l'aiguille sur le cadran bien avant l'heure ; mais tôt ou tard, l'heure viendrait…

— Eh bien, acceptez-vous ? dit Moissy, qui l'observait.

— Laissez-moi quelques jours pour réfléchir, fit-elle d'un ton suppliant.

— Non pas, dit-il avec autorité. Ma dignité ne peut supporter de marchandage. Je suis venu ici, je vous ai trouvée, vous rentrez dans la loi du mariage, tout est pour le mieux ; si nous perdions du temps, vous auriez l'air de m'avoir acheté.

C'était vrai ; Valentine baissa la tête, humiliée et vaincue.

— Je ne veux pas, je ne veux pas ! s'écria-t-elle en se tordant les mains.

— Il n'y a pourtant pas à sortir de là, répondit-il tranquillement.

Madame Moissy n'était pas une femme vulgaire ; après ce premier accablement, elle reprit son sang-froid.

— Jouons cartes sur table, dit-elle. Je vois ce que vous exigez de moi ; que me proposez-vous en échange ?

Son mari la regarda avec une certaine considération ; elle était décidément plus forte qu'il ne l'avait pensé, mais il ne détestait pas cela. Comme il l'avait dit, la question d'argent n'était pas pour lui seule en jeu, son amour-propre était piqué plus que sa dignité ; il se prépara à traiter sur des bases sérieuses.

— Je vous propose, dit-il, de réintégrer le domicile conjugal…

— C'est moi qui réintègre ? interrompit-elle avec dédain. Soit, nous ne nous querellerons pas pour des mots, nous avons mieux à faire.

Il reprit, comme si elle n'avait pas parlé :

— Je vous propose de réintégrer le domicile conjugal, et de reprendre dans le monde à mes côtés la situation nette et franche d'une femme qui vit avec son mari ; ma présence vous défendra des propos…

— Ne craignez-vous pas, monsieur, que cette situation n'attire sur vous de fâcheuses interprétations ?

— Je suis prêt à en supporter les conséquences, dit-il avec hauteur, et vous le savez.

Elle garda le silence. En effet, cet homme bizarre était friand de la lame, et peu lui importait de jouer sa vie.

— D'ailleurs, reprit Moissy, je ne vous offre pas de rentrer tout de suite à Paris, à mon bras ; ce serait, dans la situation où nous sommes, parfaitement ridicule et inadmissible. Nous passerons cet hiver ensemble en Italie, si vous le voulez bien, ou ailleurs, si cela vous convient mieux, et nous ne reviendrons dans le monde qu'au printemps prochain, à l'époque où l'on s'en va, de façon à

laisser passer une autre saison sur notre réconciliation. Dans un an, personne n'y songera plus.

Valentine se leva et descendit dans le jardin par la porte vitrée, ouverte à deux battants ; elle avait besoin d'être seule, de s'entendre réfléchir, de comprendre le changement qui allait se faire dans sa vie, car un changement était proche et inévitable. Son mari, qui s'était levé doucement derrière elle, la suivait des yeux avec curiosité. Au bout de quelques instants, elle rentra dans le salon.

— Je ne puis me décider, répondit-elle. Tout ceci me semble absurde et odieux. Voulez-vous me donner le temps de la réflexion ?

— Impossible, et je le regrette, croyez-le bien, fit Moissy en s'inclinant.

Elle le regarda d'un air de défi désespéré.

— Je refuse, dit-elle.

— Alors, dit-il froidement, dans une heure je fais constater le flagrant délit, et demain j'aurai l'honneur d'envoyer mes témoins à M. d'Arjac. Je présume qu'il n'est pas nécessaire que j'aie avec lui une altercation préalable ?

Valentine frémit. Son René à la merci de cet homme ! Et quoi qu'il advînt du duel, ils seraient séparés pour toujours ! Tout plutôt que cela !

— Soit, monsieur, fit-elle d'une voix brève, vous me tenez, je ne puis rien contre vous ; voici mes conditions, vous allez partir à l'instant : je rentre à Paris ou ailleurs, je fais en un mot ce qui me

plaît. Dans six mois, j'irai vous rejoindre à Florence, et le reste de votre programme s'exécutera comme vous l'avez dit.

— Trois mois me paraissent suffisants, fit Moissy avec douceur.

— Six mois, ou je refuse tout, et vous ferez ensuite comme vous voudrez. N'oubliez pas, monsieur, que je puis vous échapper…

— Comment ? demanda Moissy avec sa politesse ironique.

Elle haussa les épaules, et de sa main étendue montra le lac qui frissonnait au soleil.

— La mort, dit-elle d'un ton calme.

Moissy s'inclina.

— Je cède, dit-il, toujours imperturbable ; ce dernier argument me décide. Six mois, c'est entendu. Quelle garantie me donnez-vous ?

— Une garantie ? fit Valentine avec dédain.

— Oui, car enfin, si… le moyen… un peu violent auquel vous avez fait allusion tout à l'heure vous paraissait préférable, après tout…

— Vous savez bien, dit la jeune femme en le regardant fixement, qu'aussi longtemps que je ne serai pas près de vous, je n'éprouverai pas le désir d'y avoir recours.

— Oui, sans doute, mais ensuite ?

— Ensuite, je ne promets rien ; mais sachez une chose : si une seule fois vous essayez de me toucher la main, si vous tentez de franchir le seuil de ma chambre, si par une parole ou une action quelconque vous me faites m'apercevoir que vous vous croyez sur moi d'autres droits que celui de m'obliger à vivre sous votre toit, vous m'entendez bien, monsieur ? je vous tuerai ou je me tuerai, et plus probablement les deux. Vous avez compris ?

Il s'inclina silencieusement. Il ne croyait pas beaucoup aux serments de femme. Et puis tout cela était si loin !

— C'est convenu, dit-il avec grâce. Je cesse de vous importuner de ma présence, seulement…

— Vous voulez de l'argent ? fit Valentine en prenant ses clefs sur la table.

Il secoua négativement la tête. Non qu'il n'eût grand besoin d'argent, mais il tenait à garder un rôle supérieur.

— Seulement, je vous écrirai, voilà tout ce que je voulais vous dire. Admirez ma confiance, madame : vous pouvez partir ce soir pour un endroit inconnu ; je suis ici, je vous ai dans ma main, et j'ouvre cette main… Vous me tiendrez compte un jour de ma générosité, je l'espère ?

— Non, monsieur, répondit-elle froidement.

— C'est de l'ingratitude, fit-il en la saluant ; madame…

Elle s'inclina, il resta découvert jusqu'à ce qu'il eût gagné la grille du jardin ; là, avant de remonter dans la voiture qui l'avait amené, il se retourna pour la voir encore. Debout sur le perron, elle le suivait du regard…

— Tu as beau faire, pensa-t-il, je te tiens. Tu ne voudras jamais faire de tort à ton beau René !

q

Chapitre 4

Après le départ de Moissy, Valentine monta à sa chambre et changea de toilette de la tête aux pieds ; les vêtements qu'elle portait lui paraissaient souillés par l'air seul qu'avait respiré cet homme. Elle lava longuement ses mains et son visage, pour se purifier, puis, sans vouloir toucher au déjeuner qui l'attendait, elle alla s'asseoir au bout du jardin, près du petit embarcadère, afin de guetter de plus loin sur le lac la barque qui ramènerait René.

Les heures s'écoulaient interminables ; elle se demandait ce qui pouvait bien retenir le cher absent, et se sentait dévorée d'inquiétude ; puis l'instant d'après, se rappelant qu'elle avait voulu elle-même retarder son retour le plus longtemps possible, elle maudissait son excès de prévoyance. Entre deux, des réflexions se formulaient dans sa tête où semblait incessamment tourner la grande roue d'un moulin, ruisselante de paillettes. Elle avait le vertige ; les yeux fermés, elle tourbillonnait dans un groupe de scintillements qui l'éblouissaient, et au-dessus de tout le nom de René était la seule chose réelle, vivante, à laquelle elle pût se retenir.

Le jour baissait ; le soleil, déjà caché à ses yeux par le Jura, jetait une dernière traînée sur l'autre rive, des barques aux voiles

triangulaires passaient blanches et gaies dans ce dernier rayon, et elle les suivait de l'œil avec une attention singulière, comme si ces barques eussent été sa propre destinée…

— Mais je deviens folle ! se dit-elle, effrayée, en se prenant la tête dans les mains.

Elle se recueillit un instant, puis rouvrit les yeux, et regarda devant elle : le canot de René arrivait, lointain encore, mais déjà reconnaissable.

Elle poussa un soupir de soulagement, se leva, s'étira, et s'aperçut qu'au milieu du chaos de ses idées, sans s'en apercevoir, elle avait réfléchi.

— Qu'il ne sache rien ! pensa-t-elle ; pourquoi empoisonner les jours heureux qui nous restent à vivre ? Il sera toujours temps de se désespérer, et puis d'ici là, quelque chose peut arriver.

Le dernier espoir de ceux qui se sentent sombrer, c'est qu'il arrivera quelque chose. Il est rare qu'il arrive quelque chose !

René approchait ; dans l'ombre déjà grise des coteaux, la petite barque paraissait noire. Il leva son chapeau au-dessus de sa tête et salua Valentine.

— Cher aimé, murmura-t-elle en pressant ses mains sur son cœur, cher aimé, sois heureux jusqu'à la dernière minute ; toutes les peines pour moi ; pour toi rien que des joies… jusqu'au jour de la catastrophe…

Le canot abordait. Le jeune homme sauta à terre, et laissant le jardinier se débrouiller dans les paquets, il serra longuement Valentine sur son cœur.

— Tu es pâle ! lui dit-il en la regardant anxieusement. Comment as-tu passé la journée ?

— Très bien.

— Il ne t'est rien arrivé ?

— Rien.

Il l'embrassa encore une fois et l'entraîna vers la maison La lampe était allumée dans la salle à manger ; le repas du soir les attendait. Ils s'assirent. Valentine servit son ami et lui fit raconter les petits événements de son voyage ; elle semblait l'écouter avec attention ; en réalité, elle n'entendait que le son de sa voix aimée, et se demandait comment elle ferait lorsqu'elle ne devrait plus l'entendre.

— Tu ne manges pas ? lui dit-il, inquiet soudain. Tu as la fièvre ?

— Je suis restée trop longtemps assise au bord de l'eau, répondit-elle.

Ils avaient fini de dîner, ils remontèrent dans le petit salon où ils causaient si bien le soir. René alluma dans la cheminée une flambée de brindilles et s'assit en face, sur le canapé, tout contre Valentine, pour la réchauffer.

— Le premier feu de l'année, dit-il en souriant ; encore une année que nous commençons, une autre année de bonheur… C'est au premier feu de l'hiver que nous avons noué ce fil d'or qui ne se brisera qu'à la mort, comme dit la chanson bretonne… Qu'as-tu, chère ? tu trembles…

Ne pouvant plus se contenir, Valentine laissa aller sa tête sur le dossier du canapé. Effrayé, René l'entoura de ses bras ; elle cacha ses yeux brûlants sur la poitrine du jeune homme.

— Je veux m'en aller d'ici, lui dit-elle ; j'ai été triste tout le jour ; il me semble que l'hiver est déjà venu, – allons-nous-en, René !

— Demain, ma chérie, répondit-il avec empressement. Mais dis-moi la vérité, Valentine, il est arrivé quelque chose ! Je ne te reconnais pas…

— J'ai eu peur pour toi, répondit-elle en le regardant, avec des yeux débordant de larmes. J'ai eu peur de te perdre, j'ai trop souffert… Ah ! cher aimé, si tu savais ce que tu es pour moi !

Ils restèrent muets un instant, lui savourant toutes les ivresses paisibles, elle déchirée de pensées douloureuses. C'était la première fois depuis trois ans que leurs cœurs ne battaient pas à l'unisson : cette pensée qui vint tout à coup à Valentine lui enfonça un aiguillon de plus dans l'âme.

— Tu m'aimeras toujours ? dit-elle en prenant dans ses deux mains la tête de René.

— Toujours ! répondit-il avec l'assurance du bonheur.

— Quoi qu'il arrive ?

— Quoi qu'il arrive !

— Et tu ne me feras jamais de reproches ?

— À toi ? te faire des reproches ? Pourquoi mon Dieu ?

— Si je te faisais du chagrin ?

Une émotion rapide passa sur le visage du jeune homme, qui se rasséréna aussitôt.

— Si tu me faisais un jour du chagrin, dit-il, ce ne serait pas de ta faute, chère âme ! Et si jamais ce jour doit venir, en mémoire du bonheur que tu m'as donné, en reconnaissance de ce que ton amour a fait de moi, je te remercierais et je te bénirais encore.

— Merci, dit-elle en souriant faiblement.

Elle resta immobile encore un instant, puis se levant tout à coup :

— Faisons nos malles, dit-elle.

En un tour de main les objets éparpillés se trouvèrent réunis en tas ; Valentine d'un geste fiévreux renversa par terre le contenu des armoires et l'empila dans les coffres. Une heure après, tout était prêt pour le départ.

— Où allons-nous ? demanda René en riant, quand tout fut fini.

Le feu mourait dans l'âtre ; par la fenêtre, dont on avait oublié de fermer les volets, la lune envoyait sur le parquet un large faisceau lumineux ; c'était déjà l'hiver, en effet ; du moins c'en était l'illusion. Valentine frissonna.

— Où tu voudras, bien loin ! dit-elle en se blottissant dans les bras de son ami.

q

Chapitre 5

Les vendangeurs et les vendangeuses, pliant sous le poids des derniers paniers de raisin, montaient péniblement le petit coteau, pour apporter leur récolte au pressoir ; un grand va-et-vient s'était établi entre la maison blanche, assise dans un pli de terrain, comme dans une chaise longue, avec son parterre et son jet d'eau, – et la vigne opulente, où les premières gelées avaient déjà laissé sur les feuilles leur morsure d'un rouge vif. La fumée montait des cheminées dans l'air pur de sept heures ; le ciel très clair promettait une nuit magnifique et froide.

— Voilà nos chasseurs ! dit madame de Broye.

Les jeunes filles et les jeunes femmes éparses dans le parterre se rassemblèrent instinctivement sur la terrasse, d'où l'on apercevait les hommes qui rentraient au logis.

Ils étaient cinq, tous chargés d'un lourd carnier, et marchaient allègrement. En tête venait M. de Broye, toujours le premier, malgré ses cinquante-huit ans. Sur ses talons, ses chiens bien dressés arrivaient le nez en quête, la queue joyeusement agitée : M. de Broye et ses chiens formaient un groupe légendaire dont le premier gamin venu croquait la silhouette sur un mur blanc, avec un morceau de charbon. Semblable au roi Louis-Philippe jadis, l'excellent homme ne pouvait sortir de chez lui sans se trouver nez à nez avec sa propre caricature : même, une fois, une main irrévérente l'avait tracée – à la craie, cette fois, – sur la porte de l'écurie !

— Le beau miracle ! dit de Broye à sa femme indignée, la cour est toujours ouverte, et notre maison est sur le chemin de l'école !

Comment veux-tu que ces petits y résistent ?

Après les chiens, sur la pente escarpée du coteau, grimpait Jacques Bérard, dont la voix eût facilement remplacé un cor de chasse, si le pays s'était prêté à la chasse à courre.

Grand et gros, bien découplé malgré cela, la barbe et les cheveux très noirs, rebelles à toute frisure, ce qui faisait le désespoir de leur propriétaire, – Jacques Bérard aimait la chasse, aimait la table, aimait les jolies tilles, disait-on plus bas, – et avait l'intention de se marier prochainement ; depuis qu'il engraissait, continuaient les méchantes langues, il n'aimait plus tant à courir, et il serait bien aise d'avoir une aimable jeune femme pour soigner les rhumatismes qui lui étaient infailliblement dus par la Providence.

Un peu plus loin, venait un trio de chasseurs éreintés dont faisait partie René d'Arjac. Ceux-là n'étaient point coutumiers de ces longues traites dans les vignes ; les échalas leur meurtrissaient les jambes, leur carnier était lourd, – leurs chaussures trop soignées ne les défendaient pas suffisamment contre les cailloux.

— Oh ! ces Parisiens ! fit de Broye d'un ton railleur, lorsque, après avoir atteint la terrasse et déposé courtoisement son carnier aux pieds de sa femme, il se retourna pour contempler ses hôtes. Il n'y a que vous, Bérard.

— Et vous, de Broye ! répliqua Jacques sans ménager l'éclat de sa voix sonore.

— Oh ! fit mademoiselle de Broye d'un petit ton effarouché, en couvrant de ses deux mains ses mignonnes oreilles.

— Pardon, mademoiselle, je vous ai marché sur le pied ? dit innocemment le bon gros garçon, devenu tout rouge.

— Non, monsieur, mais vous avez parlé ! répondit malicieusement la jeune fille. Bérard, inquiet et penaud, regardait alternativement de Broye et sa fille.

— Ne faites pas attention, mon cher, c'est une aimable plaisanterie. Voyons, Régine, si tu as le tympan si délicat, mets du coton dans tes oreilles ; il faut pourtant bien que ce garçon parle !

— Je n'en vois pas la nécessité, murmura Régine en se retournant vers les autres dames. Cette aménité fut perdue pour Bérard ; les Parisiens venaient d'atteindre la terrasse à leur tour, et les résultats de la journée proclamés par cinq bouches à la fois, au milieu des exclamations générales, avaient noyé toute espèce de conversation.

— Il marche mal, mais il tire bien, dit languissamment un des Parisiens, en indiquant le carnier de René.

— Ce n'est pas comme toi ! riposta celui-ci à son ami Lorrey.

— Moi, je sais bien ! je tire mal et je ne marche pas du tout. Et il y a des gens qui chassent pour leur plaisir ! Ont-ils de la chance ! Vendez-moi le secret, Dubreuil !

Le troisième Parisien sourit d'un air futé et mit un doigt sur ses lèvres. Celui-ci était un mystère pour les autres. Il était toujours fatigué, ne tirait que de loin en loin et rapportait son carnier plein.

— Vendre, fit mademoiselle de Broye à une amie, je ne dis pas, mais donner, jamais de la vie !

— Est-il intéressé ? demanda une autre amie, qui écoutait d'une oreille.

— Intéressé, peut-être, je ne sais pas ; mais il connaît le prix des choses : il ne fait pas un salut qui ne doive lui rapporter gros.

Dubreuil avait peut-être entendu, car il glissa du côté des causeuses un regard malin ; mais tout en se rapprochant d'elles, sans affectation, il ne témoigna aucune humeur.

Sa fortune, son excellent estomac et ses habitudes régulières l'avaient mis au-dessus des taquineries, même de celles qui peuvent émaner d'une demoiselle à marier.

— Combien cela fait-il de pièces depuis que vous êtes ici, d'Arjac ? demanda M. de Broye.

— Quarante-sept, répondit modestement celui-ci.

— Pour cinq jours, ce n'est pas trop mal. Moi, cent douze.

— Moi, cinq, fit Lorrey, une par jour, et encore, il y en a trois du premier jour et deux aujourd'hui.

— Eh bien, cela vaut mieux que rien, fit de Broye avec sa belle humeur.

— Moi, dit Dubreuil à son ami, si j'étais toi, j'y renoncerais !

— Renoncer ! jamais de la vie ! Mais, malheureux, continua-t-il à voix basse, si j'y renonçais, il faudrait rester ici avec ces dames, avec ces demoiselles surtout… Moi seul d'homme…

— Je comprends ! répondit Dubreuil, tu aimes encore mieux les courbatures. Tu as peut-être raison ; et puis au moins, une

courbature, on sait ce que c'est ; une demoiselle à marier, on ne sait jamais que lorsqu'il est trop tard.

— Ma chère, dit M. de Broye à sa femme, vous devriez expédier une bourriche à madame Moissy.

— Elle est donc arrivée ?

— J'ai vu les fenêtres ouvertes tantôt, en passant, d'un peu loin.

— Vous avez été jusque-là ! s'écria Régine. Quel courage !

— Je suis bien aise qu'elle soit revenue, dit madame de Broye ; c'est la plus aimable et la moins gênante des voisines.

— Il faut l'inviter à dîner pour dimanche, maman ! dit Régine.

— Volontiers !

On rentra pêle-mêle dans la maison, et bientôt tout le monde se trouva réuni autour de l'énorme table qui supportait un pesant surtout d'orfèvrerie sans que le service en fût encombré. La maison de Broye, moitié maison, moitié château, était une belle demeure patrimoniale où tout était vieux, solide et honnête, depuis les meubles jusqu'au cœur de ses propriétaires.

Elle ne comptait de jeune dans ses appartenances que mademoiselle Régine, et celle-ci n'était pas tout à fait semblable au demeurant de la maison.

Régine avait vingt-deux ans et s'était déjà donné le plaisir de refuser une dizaine de propositions de mariage. Passant l'hiver à Paris, l'été aux bords de la mer, l'automne dans leur maison de Bourgogne, M. et madame de Broye avaient vu défiler devant eux

d'innombrables soupirants, dont les plus solides avaient seuls été admis à se présenter. Encore avaient-ils été refusés.

Régine voulait se marier à son goût. Elle avait fait un jour cette déclaration catégorique à ses parents, qui n'avaient rien trouvé à répondre. Quoi de plus naturel ?

— Encore faudrait-il, ma chère enfant, avait cependant fait observer M. de Broye, que ton goût fût un peu le nôtre !

— Oh ! mon père, vous êtes trop du monde pour ne pas approuver mon choix.

M. de Broye avait secoué la tête d'un air de doute. Le vieux gentilhomme était du meilleur monde, mais il ne prisait pas le monde par-dessus tout : il ne mettait pas sur le même rang l'honneur personnel, la considération, les services rendus, enfin ce qui fait la valeur d'un homme, – et ses succès mondains. Il eût voulu sa fille plus soucieuse des qualités morales, et à mesure que les années passaient sur elle, nouvelles années de printemps, mais qui s'avançaient déjà vers l'été, il s'inquiétait davantage de cette prédilection pour les mérites purement extérieurs. Sous ce rapport, Régine ne ressemblait ni à son père ni à sa mère, qui savaient mieux discerner la véritable valeur d'un individu.

Elle avait l'esprit caustique, et devinait un prétendant, peut-être avant qu'il se fût rendu compte à lui-même de son désir de se mettre sur les rangs. Elle eût pu dire à Jacques Bérard : Monsieur, vous êtes définitivement amoureux de moi depuis le 27 septembre de la présente année ; nous voici au 15 octobre ; donc il y a dix-huit jours que vous vous dites le soir en rentrant dans votre chambre : Je l'épouserais bien, mais elle ne voudra pas de moi !

Un seul, parmi tous ceux qu'elle avait vus, répondait en partie à l'idéal de mademoiselle de Broye. Le mot idéal est un peu exagéré, car elle n'avait d'idéal en aucune chose, mais le mari qu'elle choisissait était assez bien représenté par René d'Arjac.

Il avait les cheveux et la barbe châtains, les yeux gris brun, rien de trop accusé dans le visage ni dans ce qu'on pouvait supposer de son caractère ; une belle prestance, d'excellentes manières, une fortune très convenable, des relations de premier ordre, avec cela doux et modeste, aimable garçon, obligeant et bon cotillonneur… Que pouvait-on désirer de plus ?

Aussi Régine observait-elle le jeune homme avec la satisfaction croissante d'une demoiselle qui se dit : Je crois que j'ai mis la main sur mon mari !

Voudrait-il ? Eh ! sans doute ! Mademoiselle de Broye, sans s'estimer au-dessus de sa valeur, se disait qu'avec ses jolis yeux, sa taille de fée, son sourire un peu trop fin, mais très spirituel, et la superbe fortune dont elle serait l'unique héritière, il n'était point de jeune homme qui pût lui résister, si elle s'en mêlait.

Mais c'était une personne avisée. Elle ne voulait point être offerte, elle voulait être demandée.

Aussi, en guerrière expérimentée, se gardait-elle de tourner autour de René. Elle jouait du timide Lorrey comme d'un piano, entretenait une petite guérilla avec Dubreuil, auquel il ne fallait pas trop toucher, car il était prompt à la riposte comme un pistolet usé, – et n'avait aucune, oh ! mais aucune connaissance de l'existence de René, sauf pour remplir ses devoirs envers un hôte bien accueilli de ses parents.

Quant à René, il venait tous les ans chasser pendant une quinzaine chez M. de Broye, dont il aimait la grande allure, l'esprit ouvert à tout. Valentine possédait à une lieue de là une maisonnette sans valeur qu'elle habitait à la même époque. Il lui rendait officiellement visite deux ou trois fois par semaine, et après cette demi-séparation ils se trouvaient à Paris plus épris l'un de l'autre que jamais.

Madame Moissy vint dès le lendemain rendre visite à la châtelaine de Broye, et accepta son invitation pour le dimanche suivant. Régine la combla de prévenances, et saccagea son parterre pour offrir à sa voisine les dernières roses de la saison, encore fières sur leurs rosiers à haute tige. La jeune fille se sentait un goût prononcé pour cette femme digne et bienveillante, dont le calme abord tenait à distance la familiarité, pendant que sa bonté commandait l'affection. Régine était dominée par madame Moissy dont elle admirait tout, depuis la toilette jusqu'à la manière de parler. Son rêve eût été de se calquer sur elle et de devenir une autre Valentine.

Le jour suivant, René fit sa visite à la maisonnette de son amie. Ils étaient séparés depuis une semaine, et jamais le temps ne leur avait semblé plus long. Depuis leur retour précipité à Paris, le jeune homme sentait dans tout l'être de Valentine une tension douloureuse et continue, une sorte de vibration, dont il ne pouvait discerner la cause. Elle n'était pas moins tendre, mais ses manières avaient perdu la calme régularité d'autrefois. Tantôt il la trouvait froide et indifférente, tantôt inquiète et émue, comme à la veille d'une séparation.

Cette nouvelle phase de leur tendresse effrayait instinctivement René. Sa nature paisible avait pu supporter la grande se-

cousse de la passion entrée dans son âme comme la mer qui rompt une digue, mais il n'était pas fait pour la lutte. Aussi, quand il pénétra dans le petit salon de Valentine, fut-il consterné de la voir lui sourire et lui tendre la main comme s'ils avaient eu vingt témoins. Le jeune homme arrivait les bras ouverts, ils étaient seuls ; pourquoi ne se jetait-elle pas dans ces bras qui l'attendaient ?

Il s'assit en face d'elle sur un fauteuil. Un feu de sarments brûlait dans l'âtre ; involontairement ils songèrent au lieu de leur dernier séjour, et leurs yeux se rencontrèrent.

— Ah ! je te retrouve ! s'écria René en se précipitant sur les mains de Valentine, dont il couvrit son visage bouleversé. Tu m'as fait peur ! Je me figure parfois que tu ne m'aimes plus ! Après huit jours d'absence, c'était trop dur !

Ils se mirent à causer comme jadis ; René faisait des projets pour l'hiver ; elle l'écoutait d'un air heureux, et pensait en elle-même que rien de tout cela ne se réaliserait. Au bout d'une heure, elle lui montra la pendule.

— Vous me renvoyez ? dit-il tristement.

— Nous nous reverrons demain, fit-elle en souriant

— À dîner, là-bas ! Si vous appelez cela vous voir !...

— Vaudrait-il mieux dîner séparés ? demanda-t-elle avec sa grâce tendre.

Il la serra dans ses bras.

— Enfin, dans dix jours je rentrerai à Paris. Vous ne resterez pas longtemps ici, j'espère ?

Elle fit un signe négatif.

— Et je viendrai lundi vous emprunter des livres pour mademoiselle de Broye, et vous ne me renverrez pas ainsi, car je resterai malgré vous ! tant pis ! oui, je resterai !

Elle souriait toujours ; il souriait aussi, mais malgré eux leurs lèvres tremblaient.

— Va-t'en, fit-elle tout bas.

Il l'embrassa une dernière fois et partit. Quand elle fut seule, elle se regarda dans la glace.

— Comme je suis pâle ! se dit-elle. Il ne s'en est pas aperçu, mais il s'en apercevra... Et voilà que je sais mentir ! Mon Dieu ! comme on roule dans l'abîme ! Qui m'eût prédit il y a six semaines que je lui dirais une chose pendant que j'en pense une autre, que mon cœur serait pour lui un livre fermé où il ne devrait jamais lire !... Et ce sera toujours comme cela maintenant, jusqu'à la fin ! Et je l'adore ! Cher absent, tu t'en retournes mécontent de moi ; je suis seule ici, et je pleure, et tout cela parce que je t'aime plus que moi-même ! Oh ! la vie est cruelle, cruelle !

Elle cacha de ses deux mains son visage encore pâli et pleura longuement.

Depuis qu'ils étaient séparés, elle ne faisait plus guère autre chose. Elle avait accepté le renoncement comme un devoir, mais elle ne pouvait y résigner son âme.

Malgré elle, brisant le joug de sa volonté soumise, son cœur s'en allait toujours et tout entier vers celui qui lui appartenait encore, mais pour si peu de temps !

q

Chapitre 6

Le dîner du dimanche était une sorte de solennité à la maison de Broye.
C'est une chose bizarre que l'on puisse à la fois être très Parisien et rester provincial, et cependant le fait n'est pas rare. Madame de Broye, qui avait été fort belle, se montrait dans son hôtel du quartier Beaujon la maîtresse de maison la plus exigeante et la plus sévère pour le service. En Bourgogne, tout changeait. Les anciens serviteurs de la vieille maison n'auraient pu se plier à la nouvelle discipline ; si M. de Broye avait ordonné à son vieux sommelier de lui présenter en culotte et en bas de soie les vins vénérables de sa cave, celui-ci fût probablement allé se pendre sous les hautes voûtes où il passait la majeure partie de son existence.

On servait donc en petite livrée, et parfois même, ô scandale ! quand les convives étaient par trop nombreux, le petit bonnet ailé d'une femme de chambre apparaissait au bout de la salle, pour disparaître ensuite effaré. Les châtelains ne s'en offusquaient pas, et feignaient de l'ignorer.

La table était longue et large, les grosses pièces arrivaient sur de vaillants plateaux d'argent, qui n'avaient nulle envie de plier sous le poids, comme des plateaux modernes ; les vins merveilleux et clairs reluisaient dans les cristaux lourds et anciens ; c'était le luxe d'autrefois, accommodé au bien-être moderne.

On riait autour de cette table seigneuriale et hospitalière.

— Lorrey, dit M. de Broye, vous avez l'air mélancolique. Peut-on connaître le sujet de vos soucis ?

Lorrey, réveillé de sa rêverie, était devenu cramoisi, et cherchait sa réponse, lorsque Dubreuil le prévint.

— Je sais ce que c'est, dit-il ; c'est un lièvre qu'il a manqué hier ; la malheureuse bête est rentrée chez elle avec deux grains de plomb dans la patte, et Lorrey craint qu'elle ne soit obligée de sonner demain chez le docteur, pour le prier de l'amputer.

Le docteur sourit. Il avait acquis jadis une célébrité comique, pour une amputation opérée sur la patte d'un chat favori. D'ailleurs, son talent pour guérir les humains lui permettait de soigner les bêtes, et le rendait invulnérable à ces railleries innocentes.

Régine vint au secours du pauvre timide.

— Vous monterez à cheval demain avec nous, n'est-ce pas, monsieur Lorrey ? lui dit-elle ; vous êtes le meilleur cavalier de la société, après mon père, toutefois. J'essaie une jument nouvelle, et je serai bien aise de vous voir là, en cas d'accident.

Le jeune homme s'inclina, et s'accrochant à la perche qu'elle lui tendait :

— Vous n'avez besoin de personne, mademoiselle, vous nous donneriez des leçons à tous ; mais je serai tout honoré de vous servir d'escorte.

— Voilà ce que j'appelle une brillante rentrée, dit Dubreuil à madame Moissy, près de laquelle il se trouvait assis.

— Vous êtes aussi par trop taquin, fit Valentine. Mais elle a fait cela très gentiment. C'est une bonne enfant…

— Vous croyez ? faillit dire le sceptique. Il se tut et s'inclina légèrement sur son assiette, en homme absolument convaincu.

Mue par une curiosité soudaine et inexplicable, Valentine se mit à regarder Régine.

La jeune fille était extraordinairement jolie ce jour-là. Vêtue d'un costume sombre, piqué au corsage d'une fleur éclatante et rare, elle avait quelque chose de plus sérieux, de plus classique que de coutume.

Il y a des moments où la vie vous apparaît plus douce et plus facile, où le devoir est une satisfaction, où l'indulgence vous monte du cœur aux lèvres ; peut-être Valentine était-elle dans une de ces heures, heures dangereuses, qui vous tendent des traquenards dans les coins de la vie, car les méfiants eux-mêmes perdent alors leur méfiance.

Elle avait toujours trouvé Régine jolie. Soudain, elle la crut bonne. La splendeur sans apparat de la vieille maison lui apparut sous un jour nouveau. Riche elle-même, elle eût voulu être plus riche pour vivre de cette façon presque patriarcale et pourtant si moderne…

Un travail bizarre, inconscient, se fit dans son cerveau ; c'était encore bien confus, mais l'idée se dégageait lentement de la brume : René se marierait, il fallait que René se mariât… Valentine le vit, avec les yeux de son esprit, assis à la place du châtelain de Broye. Le jeune homme porterait dignement ce rôle de chef de famille : n'en avait-il pas toutes les vertus ?

— Il faut que René épouse Régine, pensa madame Moissy.

Elle regarda son ami, assis de l'autre côté de la table, un peu plus loin ; il souriait en causant avec une vieille amie de la maison. Oui, ce beau visage, cette tournure élégante et noble n'étaient que l'enveloppe d'une âme plus belle et plus noble encore, malgré ses petites faiblesses ; on pouvait en toute sécurité mettre la main de toute jeune fille pure et charmante dans la main de cet honnête homme. Et lui, ne serait-il pas heureux dans cette famille, où se réunissait ce qui fait le plaisir et le prix de l'existence ?

En ce moment où le plan d'une vie nouvelle s'élaborait dans l'esprit de Valentine, elle ne souffrait pas ; l'excès de son abnégation la rendait impersonnelle, insensible à la douleur. Elle s'occupait du bonheur de René, comme si René était un autre, et elle éprouvait même une certaine joie…

Tout à coup, elle eut la perception de la réalité. C'était son René à elle, qu'elle voulait donner à cette jeune tille ; c'était la joie et l'essence même de sa vie qu'elle s'arrachait ainsi.

— Il le faut ! se dit-elle en fermant les yeux pour les empêcher de se remplir de larmes.

Une autre vision passa dans son cerveau surmené. Elle vit sur le large tapis rouge, dans la nef d'une grande église, au bruit des orgues assourdissantes, René très pâle, conduisant Régine, enveloppée de tulle blanc.

— Non, non, non ! cria tout son être intérieur.

Il lui sembla qu'elle voyait en elle son âme agenouillée, qui se tordait les mains, en la suppliant de lui faire grâce.

— Il le faut ! se répéta-t-elle encore une fois.

Son âme se laissa tomber défaillante, anéantie.

— Voulez-vous du sucre avec vos fraises, madame ? lui dit Dubreuil, en lui présentant le sucrier de filigrane.

— Non, merci, monsieur, répondit-elle. Et machinalement, elle se mit à manger du bout de la cuiller les dernières fraises parfumées, à peine rougies par les derniers rayons du soleil d'automne.

Dubreuil parlait à Valentine, elle lui répondait. Dans sa tête, elle entendait les orgues tonnantes, et le tapis rouge s'étendait tout au bout de la longue église. Les mariés étaient tout au bout maintenant, devant l'autel étincelant de lumières et de dorures. Un grand brouhaha se fit autour d'elle : on se levait.

Lorsqu'elle entra dans le salon où brûlait une souche entière qui remplissait la vaste cheminée, elle sentit un frisson s'abattre sur elle, et elle chercha instinctivement les yeux de René pour s'y réchauffer. Il n'était point là. Elle causa quelques instants avec les uns et les autres ; comment trouvait-elle la force de leur parler, et la présence d'esprit de leur répondre ? C'est un phénomène qui se passe cent fois par soirée dans la moindre réunion un peu brillante.

René entra enfin ; il marchait lentement près de Régine, qui lui souriait avec une grâce particulière. Valentine les regarda, et se força de les regarder encore. Ils étaient très bien ainsi, l'un près de l'autre ; cela ferait un joli couple, pour s'en aller le long de la nef vers l'autel resplendissant… En ce moment, c'était vers elle qu'ils venaient.

— Mademoiselle Régine veut vous emprunter des livres, madame, dit la voix riche et douce du jeune homme. Me permettez-vous d'aller prendre chez vous ceux qu'elle va vous désigner ?

Il l'avait dit, il viendrait le lundi chercher des livres… Il le voulait donc ?

Il viendrait, non pas en simple visiteur, comme il l'annonçait, mais en amant passionné, irrité par une longue contrainte ; à l'heure présente, elle était donc encore le premier et le dernier mot de sa destinée !

— Venez, dit-elle, je serais enchantée de pouvoir être agréable à cette jolie enfant.

Régine s'assit près d'elle avec un de ces gestes câlins, délicieux, que les jeunes filles doivent s'apprendre mutuellement par l'exemple, car pour peu qu'elles soient bien élevées, elles ont près des femmes plus âgées ce joli mouvement abandonné et retenu à la fois qui leur ferait croire qu'elles les adorent.

— Vous êtes la bonté même, fit mademoiselle de Broye ; je suis très contente que vous soyez venue aujourd'hui. Voyez, je me coiffe comme vous, c'est si joli ! Et j'ai mis une robe sombre, comme vous. Je voudrais tant vous ressembler !

René restait debout devant elle, et son regard allait de l'une à l'autre de ces femmes si différentes, et dont l'extérieur était presque semblable en effet. Toutes les deux avaient des cheveux soyeux d'un brun doux, les yeux bleus, le teint rosé et blanc ; les sept ou huit années de différence entre elles étaient largement compensées du côté de Valentine par la sérénité et la grâce, mais Régine avait le charme de la jeune fille, ce charme un peu vert,

un peu aigrelet, auquel les hommes ne sont guère sensibles que plus tard. Toute l'âme de René se jeta aux pieds de Valentine. Elle était si bonne !

— Vous avez un goût exquis, continuait Régine. M. d'Arjac me disait tout à l'heure que vous n'aimiez pas le monde ; vous avez grand tort, madame, si j'ose vous le dire. Vous seriez si fêtée !

— Cela ne m'amuse guère, dit Valentine en laissant caresser ses belles mains que la jeune fille avait prises dans les siennes.

— Eh bien, moi, je vous supplierai tant que vous viendrez à toutes nos fêtes. Maman veut donner quatre grands bals cet hiver ; vous n'y manquerez pas, bien sûr ?

— Je viendrai ! dit Valentine.

Elle s'était dit depuis longtemps qu'elle sortirait beaucoup pendant l'hiver qui allait suivre. Il fallait montrer un front d'airain. Il fallait aller dans le monde, déjouer les ruses malignes de ceux qui veulent tout savoir, se montrer toujours calme ; il fallait qu'on la vit partout, et qu'on la vit sans René…

Celui-ci, heureux de voir son amie fêtée, s'était assis auprès d'elle.

— Cette nouvelle coiffure vous va bien, mademoiselle, dit-il.

Il voulait remercier Régine du bon accueil qu'elle faisait à Valentine.

— Voyez-vous, dit la jeune fille à Valentine, en adressant un sourire à René, je veux vous imiter en tout maintenant. Vous devez porter bonheur. Quand on pense que je vous connais depuis combien ? cinq ou six ans, au moins, et que je n'ai jamais pensé à

vous regarder avant l'année dernière ! Dites, j'étais désagréable quand j'étais petite ?

Valentine sourit.

— Toutes les petites filles sont plus ou moins capricieuses, dit-elle ; mais puisque vous avez la franchise de m'avouer que vous ne faisiez pas attention à moi, j'userai de la même franchise envers vous. Je vous avais peu vue et pas du tout observée.

— C'est bien ce que vous aviez de mieux à faire, répondit Régine en riant. Mais maintenant, je vais vous regarder attentivement. Je me marierai une fois ou l'autre, ajouta-t-elle en baissant les yeux et en faisant tourner les bagues autour des doigts amaigris de Valentine ; je voudrais que ma maison ressemblât à la vôtre ; c'est délicieux chez vous, vous savez ? Vous m'apprendrez comment on se fait aimer !

Valentine ressentit un coup terrible dans son pauvre cœur déjà tant meurtri ; elle jeta à René un regard suprême, comme celui du cerf qui va mourir, puis elle s'inclina vers la jeune fille et la baisa au front.

— Vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne rien, dit-elle, aimez vous-même.

Régine baissa la tête, et jeta un regard furtif sur René. Celui-ci, saisi d'un étrange malaise, se leva doucement et s'approcha d'un autre groupe. Un instant après Valentine retourna chez elle.

Dans la longue nuit d'octobre, elle eut le temps de rêver du tapis rouge et de s'accoutumer aux orgues tonnantes.

Chapitre 7

C'était l'hiver, et c'était Paris, avec l'odeur fugitive des bouquets de violettes aux éventaires des fleuristes, avec les grands chevaux de luxe, enveloppés de leurs couvertures armoriées ; les passants pressaient le pas, le gaz s'allumait de bonne heure aux devantures des magasins, resplendissantes de colifichets coûteux ; un vrai Parisien, à l'inspection seule de ces choses faites pour attirer le regard et la convoitise, eût fixé sans hésiter la date : 20 décembre.

René d'Arjac errait dans la rue de la Paix, s'arrêtant un peu partout. À cette heure précieuse entre cinq et six, où l'on a toujours tant de choses à faire, lui se trouvait désœuvré, pour la première fois depuis trois ans.

On commençait à dîner un peu, à danser pas encore, mais on en parlait. Les dames reprenaient leurs jours ; Valentine, sollicitée par ses amies de faire comme tout le monde, afin qu'on fût certain de la trouver, avait refusé un jour dans la semaine.

— Ne me trouve-t-on pas tous les jours de cinq à six ? avait-elle dit.

Et l'on était venu de cinq à six, prolongeant les visites jusqu'à sept heures… Et René avait perdu l'heure de sa douce causerie journalière. Il avait protesté, s'était fâché ; comme tous les hommes faibles de caractère, il avait dépassé la mesure, accusant Valentine de ne plus l'aimer, puis il était revenu repentant, éperdu…

C'était là le danger pour la pauvre femme. Elle avait voulu dénouer ce lien qui la tenait par toutes les fibres de son être ; mais

lorsqu'elle se voyait accusée de caprice, lorsqu'elle sentait que c'était vrai, que René avait raison, et lorsque lui, le pauvre aimé, s'en venait lui demander pardon d'avoir été injuste, lui à elle !... comment se défendre contre la douceur de la réconciliation ? Comment supporter de lui sembler cruelle et fantasque, lorsque toute l'âme de la jeune femme était tendue vers un seul but : le détacher d'elle sans le faire souffrir !

Sans le faire souffrir ! Quelle chimère ! Ils étaient là pour souffrir et seulement pour souffrir ; la destinée le voulait ainsi, et Valentine se faisait bourreau pour obéir à la destinée. Elle avait donc retiré à René cette heure d'entretien familier ; elle faisait chez lui ses visites rares ; en revanche, elle n'avait jamais vu tant de monde.

Mademoiselle de Broye ne la quittait pas. À tout moment, le grand landau s'arrêtait devant la maison de madame Moissy ; Régine en descendait légère et montait en courant les deux étages de son amie. C'était un concert, une fête de bienfaisance, ou bien une promenade au Bois, et Valentine se laissait emmener, séduite par le désir mortel de mieux connaître la femme à laquelle elle voulait donner son René.

Elle ne la connaîtrait pas. Régine était une de ces natures qui trompent l'investigation la plus minutieuse ; on ne les connaît qu'à l'épreuve. On les croit profondes et cachées. Du tout ! Elles sont simplement superficielles. Là où l'on se figure des mystères, il n'y a qu'une surface peinte et dorée ; le dessous est un massif de plâtre.

Régine paraissait affectueuse, elle n'était que caressante ; spirituelle, elle n'était que caustique. Toutes ses grâces étaient ap-

prises, tous ses mérites étaient artificiels. La seule chose qui fût naturelle en elle était une extrême violence de caractère ; mais là encore, tout était extérieur ; elle dépensait sa véhémence en paroles terribles, et une fois ce flux de colère arrêté, elle oubliait tout, la cause et l'effet, avec une indifférence absolue. Pour elle, dire qu'elle se vengerait, c'était être déjà vengée. Mais cette sincérité du premier mouvement n'était connue que de ceux qui vivaient près d'elle, car elle la cachait avec un soin extrême. C'est si mauvais genre, de s'emporter !

René avait d'abord protesté énergiquement contre cette intrusion nouvelle dans la vie de Valentine. Mademoiselle de Broye lui prenait peu à peu tout le temps que lui donnait son amie. Puis, comme il n'était pas taillé pour la résistance, il avait cédé, d'aussi mauvaise grâce que possible, et avait fini par s'accoutumer à rencontrer la jeune fille presque à chacune de ses visites.

Quand Régine voulait, elle était adorable ; jamais elle ne le fut pour personne autant que pour René. Avertie par on ne sait quelle intuition mystérieuse, elle avait compris que Valentine la protégeait dans cette voie. Mais les choses lui semblaient marcher bien lentement ; elle voulut essayer de leur imprimer une impulsion plus rapide.

À l'heure où René se promenait si tristement seul, se demandant s'il fallait tenter de voir Valentine ce jour-là, ou bien s'il fallait la laisser à ses nouveaux amis, la jeune fille entamait sa campagne. Par un hasard propice, les deux femmes se trouvaient seules depuis un quart d'heure. Régine se rapprocha de madame Moissy, poussa un grand soupir, la regarda en souriant, puis laissa retomber son regard sur le tapis.

— À quoi songez-vous, ma mignonne, pour soupirer ainsi ? demanda la bonne Valentine.

Mademoiselle de Broye sourit, rougit un peu, et répondit : – À mon mariage, naturellement.

— Et vous soupirez ?

— Évidemment ! Dites-moi, chère, à votre avis, c'est gai, le mariage ?

Valentine demeura muette.

— Non, répondit-elle après un instant, mais mon avis n'est pas le seul et, je le crois, n'est pas bon. Voyez votre père et votre mère !

Mademoiselle de Broye écarta cette idée d'un geste mutin.

— Mon père et ma mère sont d'une autre époque. Ils ont fait un mariage de convenance, où toutes les convenances se trouvaient réunies, même celles des caractères ; ils ont été parfaitement heureux, et le sont encore, mais ils n'ont jamais eu que de l'amitié l'un pour l'autre, cela se voit tout de suite. Moi, je suis plus gourmande ; je voudrais faire un mariage d'amour.

Le cœur de Valentine se serra. Elle voulait bien marier René, mais qu'elle eût souffert si elle avait pensé que lui aussi ferait un mariage d'amour ! Après tout, pourvu que Régine eût les apparences du bonheur, pour commencer c'était assez ; ou l'amour viendrait du côté de René, et si douloureuse que fût cette idée, c'était la seule désirable, ou bien Régine elle-même s'accoutumerait à la paisible et bienveillante indifférence qui est à la base des mariages mondains heureux, – et tout irait pour le mieux.

— Vous serez aimée quand vous le voudrez, ma mignonne, répondit Valentine.

— Ce n'est pas si sûr… Vous me garderez mon secret, n'est-ce pas ? Je ne puis en parler à ma mère, elle est si majestueuse !…

— Elle est si bonne ! interrompit doucement madame Moissy.

— Oui, mais elle est absolument l'opposé d'une personne romanesque, et moi, je suis si romanesque ! Voyez-vous, Valentine, – vous me permettez de vous appeler Valentine, n'est-ce pas ? – j'ai un idéal… et je voudrais bien que mon futur mari représentât cet idéal.

Le cœur de madame Moissy battait à se rompre ; elle parla cependant.

— Il doit avoir un nom, cet idéal ; n'est-il représenté par personne ? dit-elle avec douceur.

Régine sourit et resta muette, les yeux baissés. Valentine n'eut pas le courage d'insister. Alors la jeune fille reprit :

— Oui, sans doute. Mais à quoi bon le dire, s'il ne pense pas à moi ?

— Qui vous fait croire qu'il ne pense pas à vous ? balbutia Valentine par un effort suprême.

— Je ne sais… Il est fort aimable, mais est-ce assez ?

— Si vous l'encouragiez un peu…

Madame Moissy s'arrêta. Le rôle qu'elle jouait lui semblait odieux et lâche.

Régine répondit avec un sourire enchanteur :

— Encouragez-le donc, chère Valentine… Vous savez bien de qui je veux parler.

— M. d'Arjac ? demanda la jeune femme, qui se sentait mourir.

Régine baissa la tête avec un signe affirmatif.

— Vous êtes sûre de l'aimer ? fit tout à coup Valentine, réveillée soudain comme par l'approche d'un péril.

— Je suis sûre de le vouloir pour mon mari, répondit mademoiselle de Broye. Mais soyez prudente, mon amie, ne me compromettez pas. J'ai pensé que peut-être ma fortune, très supérieure à la sienne, serait un obstacle de mon côté… il a l'âme fort délicate, dit-on. S'il savait que mes parents ne considéreront pas la différence des fortunes comme un motif de refus, il agirait peut-être différemment.

— Sans doute ! fit Valentine.

Régine lui pressait les mains ; elle ne le sentait pas. Le timbre de la porte résonna.

— Je me sauve, dit mademoiselle de Broye ; si c'était lui !

C'était lui en effet. Après bien des hésitations, il avait fini par revenir vers cette maison, qui l'attirait comme un aimant. Il salua Régine, qui le rencontra au milieu du salon, et s'approcha de son amie avec un sentiment de joie indicible à la trouver seule.

Il s'assit en face de Valentine avec le frisson heureux d'une intimité retrouvée. Cet appartement, qui plein d'étrangers lui avait

paru inhospitalier, semblait maintenant refermer sur lui ses bras amis.

— Elle passe sa vie chez vous ! dit-il en indiquant du regard la porte par laquelle Régine venait de sortir. Mais aujourd'hui elle a eu l'esprit de s'en aller, je lui pardonne. Pourvu qu'il ne vienne plus personne !

— Il est déjà tard, fit Valentine. J'espère que nous serons seuls.

Ils échangèrent un regard, et s'aperçurent que pour eux, même cette joie fugitive était devenue rare. René se leva, prit la main de son amie et la porta lentement à ses lèvres.

— Ah ! vous m'aimez toujours, fit-il en sentant trembler cette main sous ses lèvres.

Valentine sourit et se pelotonna au fond de son fauteuil en baissant les paupières, afin de ne pas laisser échapper ses larmes.

— J'ai mille choses à vous dire, commença-t-elle d'un ton grave, car malgré son empire sur elle-même, elle ne pouvait se contraindre assez pour paraître calme. Voulez-vous venir demain à deux heures ?

— Non, répondit René, c'est vous qui viendrez. Il y a je ne sais combien de temps que vous n'êtes venue.

Valentine hésita. Allait-elle renouer ce qu'elle s'efforçait vainement de rompre depuis trois mois ? Cependant, leur entretien serait long ; chez elle, ils pouvaient être dérangés ; faire fermer sa porte était dangereux…

— J'irai, dit-elle.

René, fou de joie, voulut la prendre dans ses bras. Elle l'arrêta du geste.

— On peut venir… dit-elle.

— Vous viendrez ! vous viendrez ! répétait René. Ô Valentine, pourquoi me faire tant souffrir ? Est-ce pour éprouver ma tendresse ? Mais vous la connaissez !…

— Nous causerons demain, dit-elle en se levant. Elle le regarda, et malgré elle, tout son amour blessé, saignant, passa dans son regard.

— Dis tout ce que tu voudras ! fit René éperdu, tu m'aimes ; n'essaie pas de mentir, tu m'aimes !

Une idée traversa le cerveau de Valentine. C'était peut-être le salut !

— Oui, dit-elle, mais tu verras demain ; ne te réjouis pas trop.

— Tout m'est indifférent, puisque tu m'aimes ! dit-il à voix basse. Je m'en vais, j'ai peur qu'on ne vienne, qu'on ne trouble ma joie… À demain, ma bien-aimée.

Il sortit aussitôt. Valentine le suivit des yeux, et quand il eut disparu :

— Demain, à cette heure, il y aura entre nous un gouffre infranchissable. Ô mon Dieu ! si je pouvais mourir !

q

Chapitre 8

Le lendemain succéda pour tous deux à une nuit sans sommeil. Enfin, à l'heure fixée, Valentine entra chez René. Pendant une minute, ils se regardèrent sans se parler, tant se revoir leur paraissait une chose grave et sacrée ; puis le jeune homme, débarrassant son amie de son manteau et de son chapeau, la fit asseoir sur un canapé et s'assit auprès d'elle. Lui aussi sentait la circonstance solennelle.

— Il se passe donc quelque chose ? dit-il enfin.

Valentine respira longuement.

— Oui, dit-elle. Je vais vous expliquer d'un mot tout ce qui vous a semblé étrange cet hiver. Mon mari me persécute.

— Votre mari ! s'écria René. Il ose…

— Il peut, donc il ose, c'est tout simple. Je ne sais qui lui a parlé de nous, mais il a eu connaissance de ce que nous étions l'un pour l'autre.

— Eh bien ! fit René avec un geste superbe, qu'il vienne !…

Valentine ferma les yeux avec une sensation de bonheur sans égal : toute la joie de la protection se trouvait dans ce mot, mais aussi tous les dangers d'une lutte inégale. Elle reprit :

— Il ne viendra pas ; il se tient loin : mais sachant que j'ai conservé l'estime du monde, et qu'elle m'est précieuse pour vous autant que pour moi, il me menace d'un procès en séparation…

— Enfin ! s'écria le jeune homme. Il y a huit ans que vous auriez dû le faire vous-même !

— Si je l'avais fait, les avantages étaient alors de mon côté ; maintenant, il a toutes les armes pour lui…

— Comment cela ?

— Il me fera condamner pour adultère, dit Valentine à voix basse, en détournant son visage. Il a des preuves ; il nous a fait surveiller, il est le plus fort ; la lutte est inutile.

René resta atterré. Valentine continua :

— La seule ressource que j'aie contre lui est de lui opposer un démenti formel par mes actes, de sorte qu'il soit réduit par l'opinion publique à ne pouvoir se servir de ce qu'il a dans les mains.

— Comment ? fit René, avec le pressentiment de la réponse qu'il allait entendre.

Valentine le regarda, lui mettant ses deux mains sur les épaules, et dit d'une voix ferme :

— Il faut nous séparer.

René se dégagea par un mouvement brusque, si rude qu'elle n'osa essayer de le ressaisir.

— Nous séparer ! dit-il, vous n'y songez pas.

— Il le faut, pour vous, pour moi, pour l'avenir, pour l'honneur… Oh ! René, regardez-moi, comprenez que mon cœur se brise, que si je vous dis cela, c'est que c'est nécessaire…

Elle se laissa tomber sur le canapé, défaillante, éperdue, le regardant toujours, essayant de faire passer en lui, par les yeux, la conviction profonde qui la guidait. Il avait reculé encore un peu, et la regardait aussi, mais comme un juge.

— Expliquez-vous, dit-il, je ne comprends pas.

— Mon mari me menace de me déshonorer, vous dis-je, si je ne renonce à vous, fit Valentine en baissant la tête.

René se rapprocha d'elle, et se pencha vers son visage pâle d'angoisse.

— Allons-nous-en ! dit-il. Je te l'ai proposé bien des fois, tu as refusé. On dirait aujourd'hui que c'est le destin lui-même qui te jette dans mes bras. Partons ! Nous trouverons bien un coin de terre pour nous cacher, pour y vivre et pour y mourir heureux l'un par l'autre. Je ne crains ni la vieillesse ni l'abandon, ma Valentine ! Nous sommes riches, nous formerons une famille, nous aurons des enfants qui nous aimeront.

— Et qui n'auront le droit de porter aucun nom, fit Valentine en reprenant son courage. Des enfants qui ne seront ni à toi ni à moi, et que l'autre, le père légal, nous enlèvera si quelque jour il les découvre.

— Il ne les découvrira pas !

— Alors ils n'auront pas de patrie, ils n'auront pas de société, ils ne seront les citoyens de rien ni les enfants de personne… Crois-tu que je n'aie pas frémi cent fois à la pensée de l'enfant, – de l'enfant sans nom ?

— Qu'importe ! fit René en lui serrant passionnément les deux mains. Tout cela est loin, aujourd'hui seul est présent ; nous nous aimons, le monde entier nous appartient, partons !

Elle se dégagea par un geste désespéré.

— Eh bien, non, dit-elle, je n'en ai pas le courage.

— Que crains-tu ?

— Je crains la vieillesse et l'isolement !

— Tu n'as pas confiance en moi ?

— Je ne puis vivre sans l'estime du monde.

— C'est à cela que vous sacrifiez notre amour ? Ah ! Valentine, vous ne m'aimez pas !

— Dis-le donc encore une fois ! s'écria la jeune femme en se levant. Dis-le, que je ne t'ai pas aimé !

René se tut. Ces paroles amères peuvent s'échapper sous le coup de la douleur, mais on ne les prononce pas deux fois. Valentine reprit :

— Oui, je regarde loin, moi ; je vois au-delà du temps présent ; je vois l'avenir gros d'orages ; bafoués par le monde, calomniés, nous rôderons, sans pouvoir y rentrer, à la porte de la société qui nous aura chassés…

— Mais je serai là, moi ! s'écria René.

— Tu peux mourir ! lui dit-elle en le regardant en face. Et moi aussi, je peux mourir.

— Est-ce que nous pourrions nous survivre ?

— Hélas ! on ne sait pas ! fit tristement la jeune femme.

L'emportement de René était tombé ; il s'assit près d'elle, épuisé de sa récente colère ; elle l'attira et appuya la tête de son ami sur sa poitrine.

— Vois-tu, René, il n'y a qu'une chose vraie, c'est le mariage. Nous ne pouvons pas nous marier ensemble, malheureusement ; il faut avoir le courage de nous reprendre l'un à l'autre et de recommencer chacun de notre côté une vie régulière.

Le jeune homme ne parut pas avoir entendu. Valentine continua avec plus de courage :

— Il faut nous séparer, afin de pouvoir nous retrouver plus tard avec joie, dans une amitié qui n'aura plus de nuages. Pour cela, mon René, il faut accomplir le sacrifice en entier, de façon qu'il porte ses fruits… René, je t'en supplie, aie confiance en moi, je te le demande à mon tour, veux-tu promettre de m'obéir ?

Il la regarda de ses yeux découragés, attendant un nouveau coup.

— Il faut te marier, ma chère âme !

Il laissa retomber sa tête sur la poitrine de Valentine sans rien dire. Elle le serra passionnément dans ses bras.

— Il faut te marier, mon René ; avoir une famille à toi, un foyer à toi ; je t'ai tenu trop longtemps écarté des lois sociales, il faut y rentrer. Je vieillirai, moi, vois-tu, et je ne serais jamais qu'une maîtresse ; c'est une femme qu'il te faut, avec les avantages de la fortune et d'une situation honorée. Tu souffriras dans les commencements, lorsque nous allons être séparés, mais tu

verras bientôt que j'avais raison, et qu'en te parlant ainsi, je me montrais ton amie…

Elle continua longtemps de la sorte, serrant contre son cœur déchiré René toujours immobile. Les larmes ruisselaient sur le visage de la jeune femme ; elle ne les sentait pas, et trouvait dans son cœur des arguments nouveaux, mélange singulier de mensonge et de vérité, que lui dictaient son amour profond, son abnégation sans limites.

Et pendant ce temps, René, qui l'écoutait sans l'entendre, se demandait intérieurement :

— Quel motif peut-elle avoir pour vouloir m'abandonner ?

Valentine cessa tout à coup de parler, et regarda son ami avec une sorte de stupeur.

— Réponds-moi donc, fit-elle, dis-moi quelque chose !

— Que veux-tu que je te dise ? tu détruis ma vie, tu m'arraches le cœur ; je t'écoute, en me demandant où tu as pris tout ce courage ; moi, je n'aurais jamais pu !

Il sembla à la jeune femme qu'un ressort se brisait en elle, et qu'elle tombait en pièces, comme un mécanisme détraqué. Elle eut envie de s'écrier : Partons ensemble ! Puis elle se dit qu'elle avait déjà trop souffert pour qu'il ne fût pas insensé de perdre le fruit de ses souffrances. Elle voulait le bonheur de René, elle l'obtiendrait.

— C'est parce que je t'aime ! lui dit-elle en frémissant ; c'est parce que je veux que tu sois heureux.

— Et vous, qu'allez-vous faire ? demanda-t-il en la regardant bien en face.

— Moi ? Ah ! Dieu ! je n'en sais rien ! fit-elle en laissant retomber sur sa robe ses mains sans force.

Ce fut au tour de René de la supplier de lui donner une explication ; il voulait savoir pourquoi elle lui imposait cette torture. Il ne put obtenir d'autre réponse que la même phrase : Il faut songer à l'avenir ; je veux que tu sois heureux toute la vie.

Las et humilié de prier, il se redressa enfin et dit avec amertume :

— Soit, puisque vous le voulez, séparons-nous !

Frappée au cœur, Valentine le regarda, comme un agneau regarde le boucher. Ce n'était pas ainsi qu'elle voulait la séparation ; une rupture était pour elle pire que la mort, et le but de son sacrifice n'était-il pas de conserver l'amitié de René, et le droit de veiller sur lui toute sa vie ?

— Séparons-nous matériellement, dit-elle, mais que nos âmes restent unies. René, je vous en supplie, faites ce que je vous demande ! Mariez-vous, afin que nous puissions nous voir, en toute sécurité, dans la paix de notre conscience, pour qu'il y ait entre nous des obstacles infranchissables.

— Où voulez-vous, fit-il d'un ton amer, que je trouve le temps, la force et le goût de me choisir une femme ? Vous en avez peut-être une à m'offrir ?

— Non, dit Valentine avec douceur ; mais en regardant autour de nous…

Elle nomma plusieurs maisons où il y avait des jeunes filles à marier, évitant soigneusement de mentionner mademoiselle de Broye.

— Alors, vous y tenez absolument ? dit-il ; cela fait partie de vos plans ?

Elle fit un signe d'affirmation muette, en le regardant jusqu'au fond de l'âme.

— Comme il vous plaira, continua-t-il avec un geste lassé. Je m'étais donné à vous corps et âme ; votre fantaisie est de vous débarrasser de moi en faveur d'une autre ; agissez selon votre fantaisie ; je vous appartenais, je ne me reprends pas.

Valentine se laissa glisser à genoux devant lui.

— Si tu savais comme je t'aime, dit-elle à travers ses larmes, si tu savais… si tu savais !…

Il la releva dans ses bras en la couvrant de baisers : elle n'essaya pas de résister.

q

Chapitre 9

L'idée de la séparation était entrée dans l'esprit de René ; celle du mariage avait glissé sur lui : Valentine sut l'amener bientôt à les considérer tous les deux comme inséparables. Ce ne fut pas l'œuvre d'un jour ; mais la nature molle et impressionnable du jeune homme rendait possible ce qui paraissait invraisemblable.

Il cherchait toujours dans son esprit quels pouvaient être les motifs qui faisaient agir madame Moissy ; à mille lieues de la vérité, il s'arrêtait aux explications les plus bizarres ; – mais dès qu'il regardait les yeux purs de son amie, ses suppositions tombaient d'elles-mêmes.

Malade, l'esprit torturé, il finit par se laisser aller à la dérive, comme une épave ; Valentine voulait qu'il se mariât – il se marierait.

En attendant, il voyait très souvent Régine de Broye, qui venait à toute heure chez sa nouvelle amie ; la jeune fille resserrait autour de lui les mailles d'un filet soyeux et invisible. Avertie par on ne sait quelle intuition mystérieuse, elle avait compris que pour plaire à René elle devait ressembler à Valentine. Elle lui ressemblait donc : dans la tenue, dans la mise, dans l'apparence générale, elle rappelait madame Moissy ; elle s'était approprié quelques-unes des expressions de la jeune femme, les inflexions de voix même ne lui avaient pas échappé. Peu à peu, René s'habitua à la considérer avec une certaine satisfaction ; elle était toujours bonne et aimable, celle-là ! Elle n'avait pas les caprices incompréhensibles, les cruautés inutiles de Valentine ! Il trouvait toujours une approbation dans ses yeux.

Il en parla un jour à son amie, avec la froideur impitoyable de ceux qui se croient injustement lésés.

— Cette jeune fille est vraiment charmante, dit-il d'un ton détaché ; elle vous ressemble, elle ressemble, veux-je dire, à ce que vous étiez quand vous m'aimiez…

Valentine le regarda attentivement. Il y venait donc ! Elle eût dû se réjouir, elle éprouva une tristesse mortelle.

— Oui, continua-t-il ; quand vous m'aimiez, vous aviez cette sympathie dans l'abord et le regard, cette bienveillance dans les paroles… Elle est charmante, et mériterait de rencontrer un mari digne d'elle.

Valentine le regardait toujours.

— Oh ! mon cher ingrat, pensait-elle, si tu pouvais voir ce que je souffre !

Après un instant d'hésitation, elle reprit tout haut :

— C'est peut-être qu'elle vous aime ?

René fut moins surpris qu'il ne l'eût cru lui-même.

— Elle ! la pauvre enfant ! à Dieu ne plaise ! Elle mérite mieux qu'un cœur brisé et torturé comme le mien !

— Si elle vous aimait, tel que vous êtes ? insista Valentine en tremblant.

— Je la plaindrais sincèrement ! répondit le jeune homme.

C'en était assez pour ce jour-là. Un grand pas était fait ; l'idée du mariage, non seulement en général, mais avec Régine, avait enfin pénétré dans l'esprit de René ; il était désormais sans défense.

La lutte fut longue, cependant ; il aimait toujours Valentine ; mais son amour-propre blessé et ce besoin de consolations naturel au cœur de ceux qu'on fait souffrir, l'entraînaient du côté où il se sentait choyé. Son amour restait à madame Moissy, malgré ce qu'il appelait son ingratitude. Pendant deux mois, il hésita, avançant aujourd'hui, reculant demain, se montrant près de Régine le

charmeur qu'il savait être, les jours où il croyait avoir à se plaindre de son amie, et revenant à celle-ci les yeux pleins de larmes brûlantes, lorsqu'il voyait pâlir et se contracter le beau visage dont l'expression à la fois rigide et douloureuse était devenue une énigme pour lui.

Le temps s'écoulait cependant ; madame Moissy, qui recevait toutes les semaines une lettre de son mari, ne pouvait oublier que bientôt elle devait tenir sa promesse. René n'avait pas encore fait sa demande en mariage ; à plusieurs reprises, elle avait espéré l'irriter assez pour l'amener là ; elle en avait été pour sa peine. Elle résolut de frapper un grand coup.

Un soir, chez madame de Broye, profitant d'un moment où elle se voyait entourée d'un groupe affectueux et sympathique, elle amena ses amis à parler de leurs projets pour l'été.

— Et vous ? lui demanda-t-on.

— Moi ? À moins d'événements que je ne puis prévoir, je compte partir dans les premiers jours d'avril, pour passer quelque temps en Italie.

René tressaillit. Il l'avait vue le jour même, et elle ne lui avait pas dit un mot de ce projet. S'était-elle ravisée ? Voulait-elle l'emmener ? Ou simplement essayait-elle de donner le change au monde pour cacher un départ avec lui ? Il chercha à rencontrer les yeux de son amie, mais sans y réussir.

— Partez-vous seule ? demanda quelqu'un.

— Non ; madame Desclos va chercher à Naples sa sœur malade ; je lui ai promis de l'accompagner.

Les folles espérances de René tombèrent. Ce n'était pas avec lui qu'elle partait, et de plus elle s'adjoignait une telle compagne que toute rencontre devenait impossible ; madame Desclos était connue pour une des plus impitoyables langues de leur monde.

Il ressentit une colère immense. Était-il à ce point chassé de la vie de Valentine qu'elle songeât à réaliser de tels projets sans seulement lui en faire part ? Traversant le salon, il alla s'asseoir près de Régine.

— Vous paraissez souffrant, monsieur ? lui dit-elle avec intérêt.

— Mais non, répondit-il. Vous êtes trop bonne.

Elle ne répondit pas ; il leva les yeux sur elle et rencontra son regard fugitif ; elle avait rougi d'une façon si significative qu'il ne pouvait s'y méprendre. Tout l'orgueil blessé du jeune homme lui monta à la tête ; dédaigné là, accepté, presque demandé ici, n'était-ce pas pure folie de sa part de poursuivre un bonheur perdu, lorsqu'un autre s'offrait à lui ?

— Votre bonté, dit-il avec une émotion qu'il ne pouvait cacher, car il sentait au fond de lui-même qu'il commettait une méchante action, – votre bonté irait-elle jusqu'à me permettre de croire que vous vous intéressez assez à moi pour m'autoriser à demander votre main ?

— Essayez, monsieur ! répondit Régine, avec un sourire de triomphe qui illumina son joli visage. Mais si vous m'en croyez, faites faire votre demande par madame Moissy ; elle a l'oreille de mes parents, je vous en préviens.

René s'inclina et se leva. Le caractère de cet aparté avait attiré sur eux un peu d'attention ; il retourna vers le groupe qu'il venait de quitter, et mademoiselle de Broye se dirigea vers sa mère.

Un peu plus tard, se trouvant près de Valentine, René lui dit d'un ton posé :

— Voulez-vous me rendre un service, un vrai service d'amie ?

— Certainement, fit-elle, le cœur serré.

— Mademoiselle de Broye vient de m'autoriser à demander sa main ; elle dit que la demande faite par vous aurait plus de chance d'être accueillie : me portez-vous assez d'intérêt pour vouloir bien vous en charger ?

Il parlait sans la regarder ; elle-même détournait les yeux ; tout à coup elle s'avisa que quelqu'un pouvait l'espionner, et tournant vers celui qu'elle avait tant aimé son visage d'une pâleur de cire :

— Je le ferai dès demain, dit-elle.

— Je vous en aurai une éternelle reconnaissance, répondit-il en s'inclinant.

Quand elle se trouva seule chez elle, Valentine se jeta dans un fauteuil et resta immobile.

Les heures s'écoulaient les unes après les autres, sans lui apporter de soulagement ni même d'engourdissement. Le jour qui filtrait à travers les persiennes l'avertit enfin qu'une nouvelle épreuve lui était encore réservée.

— Et je l'aime ? Oh ! comme je l'aime ! murmura-t-elle, en se tordant les bras. Et il me maudit ! Et il ne saura jamais que je meurs de l'aimer ! Pourvu seulement que je survive à ce qui m'attend ! Qu'il me maudisse, plutôt que d'avoir à me pleurer.

Dans l'après-midi, elle se rendit chez madame de Broye, et lui exposa tout ce qui concernait M. d'Arjac. Elle n'avait pas eu besoin de le consulter ; elle savait de longue date tout ce qui se rapportait à lui, à sa fortune, à sa famille. Décidée à accomplir jusqu'au bout la tâche qu'elle s'était imposée, elle sut trouver l'accent de chaude sympathie nécessaire, sans dépasser la limite subtile où il eût semblé exagéré.

Madame de Broye l'écoutait d'un air grave. Une mère à qui l'on demande sa fille en mariage se sent toujours inquiète. Non qu'elle soupçonnât le moins du monde ce que ressentait son aimable voisine, mais le mariage est une chose si sérieuse qu'on ne saurait assez hésiter avant de se décider, bien plus encore pour soi-même que lorsqu'il s'agit des autres. Un instant Valentine craignit que sa demande fût repoussée.

— Enfin, dit madame de Broye avec un soupir, j'en parlerai à mon mari. Je crois que la démarche de M. d'Arjac sera accueillie favorablement ; il a pour ce jeune homme une affection particulière. Quant à ma fille…

L'excellente femme termina sa phrase par un sourire. Valentine sourit aussi en réponse.

— Vous êtes bien pâle, dit madame de Broye, effrayée. Vous sentez-vous malade ?

— Non, répondit Valentine en se levant, je vous remercie. C'est la fatigue des jours précédents. Je suis devenue très mondaine cet hiver, et comme je n'avais pas l'habitude…

Le lendemain, madame Moissy reçut un petit billet qui la priait de faire savoir à M. d'Arjac qu'il pouvait se présenter chez M. et madame de Broye.

Elle envoya chercher René, qui vint aussitôt.

— Voici, dit-elle, en lui présentant le mince feuillet de papier qui décidait de leurs deux existences.

Il le prit, le lut, et le mit sur la table.

— Valentine, dit-il en la regardant avec des yeux éperdus, vous le voulez ?

— Oui, dit-elle en se détournant.

— Vous voulez que j'épouse cette jeune fille, vous renoncez à être jamais rien pour moi, vous me chassez de votre vie ?

Elle lui jeta un regard suprême. Il lui prit les deux mains.

— Tu m'aimes encore. Je t'adore, dit-il, nous souffrons tous les deux par ta faute, il y a là quelque horrible mystère… Dis-moi la vérité, Valentine !

— Je n'ai plus rien à vous dire, murmura-t-elle.

Il laissa aller ses mains inertes.

— Soit, fit-il d'une voix tremblante, vous l'aurez voulu.

Il s'écarta d'un pas, sans la quitter des yeux. Elle eût voulu être morte, afin qu'il la prît dans ses bras pour pleurer sur elle, mais

elle ne répondit rien.

— Adieu, alors ? dit-il.

— Adieu.

Ils se regardèrent, et, poussés par un irrésistible élan, tombèrent dans les bras l'un de l'autre en sanglotant.

— Adieu, ma vie, dit Valentine, en lui posant les mains sur les épaules pour boire encore une fois toute la coupe d'amertume dans les yeux qu'elle adorait. Adieu, pour toujours… pour toujours. Je te remercie pour ta tendresse, pour ton dévouement. Pardonne-moi de t'avoir fait souffrir, c'est parce que je t'aimais… Pardon, et adieu !

René la serra follement dans ses bras.

— Allons-nous-en tout de suite, lui dit-il à l'oreille, j'ai une voiture en bas…

Elle se détacha doucement.

— Non, fit-elle… Que dirait le monde ? Adieu !

— Adieu ! dit-il tristement.

Et il sortit.

Valentine s'enferma dans sa chambre pour le reste du jour.

Le lendemain, entre deux visites, elle reçut l'annonce officielle des fiançailles de mademoiselle de Broye avec M. d'Arjac.

q

Chapitre 10

Les préparatifs du mariage ne furent pas longs. On eût dit que chacun avait hâte d'arriver à ce jour définitif. René, fébrile et nerveux, s'était plongé résolument dans son rôle de fiancé ; l'empressement joyeux de Régine faisait dire méchamment à ses bonnes amies qu'elle voulait rattraper son temps perdu.

Valentine avait voulu s'absenter pendant les six semaines qui devaient s'écouler avant le mariage, et profiter du premier prétexte pour éviter de revenir à ce moment ; Régine la supplia tant, la fit tant supplier par sa mère, et s'arrangea même pour la faire supplier par son fiancé, devant elle, que la pauvre femme fut obligée de céder.

Cruellement, René pria madame Moissy de l'aider pour l'achat de la corbeille. Elle y consentit. N'était-ce pas encore s'occuper de lui ? Elle n'avait plus maintenant qu'une idée : vivre pour lui, concentrer en lui toutes ses pensées, toutes ses espérances, sans qu'il le sût, sans qu'il pût même s'en apercevoir. Ensuite, quand il serait tout à fait guéri, quand l'amour de sa jeune femme et les joies de la paternité auraient achevé de panser la blessure qu'elle lui avait faite, elle verrait ce qu'elle devait décider : vivre pour être heureuse de son bonheur, ou mourir, pour ne pas en être témoin.

Elle parcourut donc les magasins avec celui qu'elle aimait plus que jamais, choisissant pour une autre ce qu'elle aurait désiré avoir pour elle-même. Elle fut tout autant consultée par Régine et sa mère, qui appréciaient son goût pur et irréprochable. Elle vécut ainsi pendant six semaines, au milieu des dentelles, des bijoux, des objets de luxe de toute espèce, donnant son avis,

comme si c'était pour elle une chose indifférente. À tout moment, un mot de Régine lui enfonçait dans le cœur une de ces flèches barbelées de la jalousie, qu'on ne peut plus jamais retirer ; elle supporta tout avec un front serein.

Ses yeux se creusaient cependant, et le dessous de ses paupières se cernait d'une teinte violette ; elle avait maigri et pâli, au point qu'un jour elle entendit Lorrey dire derrière elle :

— Madame Moissy doit être malade, elle change à vue d'œil.

Le malin Dubreuil, auquel s'adressait le brave garçon, ne répondit rien, mais promena son regard de mademoiselle de Broye à Valentine, et se garda de sourire ; seul entre tous, il avait deviné, sinon toute la vérité, au moins une partie du sacrifice de la jeune femme, et sa malice ordinaire se trouvait mise en échec devant une grandeur qu'il ne pouvait comprendre.

— Je change, tant mieux ! se dit Valentine ; que je vieillisse vite, afin que personne ne me regarde plus, c'est mon dernier vœu.

Le jour du mariage arriva, tel que l'avait entrevu Valentine pendant ce dîner à la maison de Broye, où elle avait décidé de sa destinée. Le long du tapis rouge, au son des orgues tonnantes, elle vit passer René conduisant Régine enveloppée de tulle blanc. Il était aussi pâle qu'elle l'avait rêvé ; lui aussi pensait à elle en ce moment, mais il ne voyait rien autour de lui, et elle se garda bien d'attirer son regard.

Lors du défilé, à la sacristie, elle se laissa serrer chaudement la main par M. et madame de Broye et embrasser par Régine ; elle

mit sa main froide dans celle de René ; puis, prétextant sa fatigue, elle rentra chez elle tout en hâte.

Dès qu'elle eut dépouillé sa toilette d'apparat, elle s'assit devant son petit bureau, ouvrit un tiroir et regarda longtemps l'écrin qui contenait un mignon revolver, compagnon de ses voyages…

— Non, pensa-t-elle ; il souffrirait trop de ma mort, et je ne veux pas qu'il souffre.

Passant sa main sur ses yeux brûlants, elle referma le tiroir. Une lettre de faire part du nouveau mariage était devant Valentine ; elle la mit sous enveloppe et l'adressa à Moissy. Après quoi elle s'assit dans un fauteuil, ensevelit sa tête dans ses mains, et se ressouvint de son bonheur passé.

q

Chapitre 11

La somptueuse calèche armoriée de la famille de Broye attendait, pour prendre son rang dans la file, que la cohue tapageuse fût un peu diminuée. Le vieux cocher, le fouet sur la cuisse, les rênes tendues, n'était pas plus immobile que ses superbes et longs chevaux ; le valet de pied impassible regardait droit devant lui, comme s'il eût été de bois.

Dans la calèche, Régine et sa mère échangeaient des propos oiseux avec Dubreuil, dont le groom gardait à quelques pas de là la petite charrette anglaise.

Jacques Bérard venait de les rejoindre, et regardait la jeune madame d'Arjac avec des yeux semi-ravis, semi-bourrus : bourrus, parce qu'elle était la femme d'un autre ; ravis, parce qu'elle était délicieusement jolie ; et puis, au fond, il se rendait compte que cette fleur de serre se fût mal acclimatée dans sa gentilhommière bourguignonne ; lui-même, dans cette atmosphère capiteuse de Paris, ne se sentait-il pas mal à l'aise, presque comme un intrus ?

— Eh mais, fit Dubreuil, en ajustant son monocle, qu'est-ce que je vois là-bas ?

Les yeux des deux femmes, augmentés de la puissance de leurs lorgnettes, se tournèrent vers l'endroit vaguement désigné par le mot là-bas. Mais « là-bas » est très grand, et elles ne distinguèrent rien qui leur parût digne d'attention.

— Je ne me trompe pas, continua le jeune homme, c'est madame Moissy…

René, assis en face de sa femme, ne put réprimer un soubresaut nerveux, et regarda dans la direction indiquée.

— Oh ! vous ne pourriez pas la voir, reprit Dubreuil, elle est dans un coupé de chez Brion… avec quelqu'un.

— Une de nos amies ? fit madame de Broye, en reprenant sa pose majestueuse.

— Non pas, un homme… les voilà qui tournent par ici… C'est singulier, mais très singulier… Si ce n'était pas absolument invraisemblable et impossible, je dirais que… En effet… Oh ! c'est trop amusant ! devinez, mesdames, avec qui madame Moissy se

promène, le jour du grand prix de Paris ! Devinez-le en cent, devinez-le en mille !

— Vous feriez mieux de nous le dire, puisque vous avez de si bons yeux, fit René, qui ne pouvait plus réprimer son agacement nerveux.

— Vous y renoncez ? fit Dubreuil aux dames qui souriaient vaguement, dans l'attente. Eh bien, je vais vous le dire : avec son mari ! avec Hubert Moissy lui-même. Ceci passe créance, en vérité !

— Cela ne se peut pas ! cria René, hors de lui.

— Je vous l'accorde, mais cela est. Voyez plutôt ! les voici qui viennent ; ils vont nous dépasser.

En effet, le coupé arrivait, au petit trot d'un bon cheval ; Valentine très pâle, entièrement vêtue de noir, avec une touffe de roses-thé au corsage, reçut le salut des hommes qui se trouvaient là, et envoya un sourire avec un signe de tête à madame de Broye ainsi qu'à sa fille. René, immobile et hautain, la regardait fixement. Il leva son chapeau de la façon la plus froide et la plus correcte. Moissy salua de même, sans s'adresser à personne en particulier, et le coupé prit le chemin de l'avenue de Longchamps.

— Valentine avec son mari, disait madame de Broye, c'est à n'y pas croire ! Après neuf ans de séparation ! Après tout, elle a fort bien fait. C'est une vie pénible que celle d'une femme isolée.

— Évidemment, reprit Régine. On a beau tenir une conduite irréprochable, on a grand-peine à se soutenir au-dessus de la calomnie ; quoique Valentine ait toujours été à l'abri du soupçon…

Dubreuil regarda la jeune femme avec une attention soutenue ; elle parlait de la meilleure foi du monde.

— Qu'attendons-nous ? fit René avec une sorte d'impatience douloureuse. Ne pourrions-nous pas rentrer ?

— Allez, dit M. de Broye au valet de pied.

Dubreuil se retira ; le gros Bérard, qui n'avait pas dit un mot, se recula un peu, afin de ne pas laisser les roues de l'équipage lui passer sur les pieds, et la calèche s'ébranla au milieu des sourires et des signes d'adieu.

René eut beau plonger son regard dans tous les coupés qu'ils dépassèrent en route, il ne put apercevoir Valentine. Prétextant un grand mal de tête, il se retira chez lui et s'y enferma pour toute la soirée.

Avec son mari ! C'était donc là le secret qu'elle lui avait caché depuis presque un an ! Ah ! qu'il l'avait bien jugée, lorsqu'il l'accusait de préférer le monde à tout et à lui-même ! Elle avait eu si soif de considération mondaine, qu'elle en avait perdu le sens, au point de ne pas comprendre qu'en s'affichant avec ce mari, disparu depuis tant d'années dans on ne sait quel gouffre de mauvais aloi, elle se faisait du tort, sans parvenir à réhabiliter ce hasardeux !

Avec son mari ! Et sans doute, pour payer la protection mensongère qu'il allait étendre sur elle, elle lui avait rendu tous ses droits…

René broya de sa main crispée la chaise légère sur laquelle il s'appuyait.

— Elle m'a trompé, s'écria-t-il ; elle m'a menti, ses yeux bleus m'ont menti, sa bouche a menti, ses larmes ont menti. Elle m'a casé dans le mariage, ainsi qu'on met sur les rayons d'une bibliothèque le livre qu'on vient de lire et qui n'a plus d'attrait… Elle s'est débarrassée de moi en me faisant faire un beau mariage, pour me leurrer plus facilement. C'est une infâme trahison !

En proie à une indicible colère, il resta immobile, les dents serrées, les ongles de ses doigts entrant dans la paume de ses mains ; – tout le mépris que contient une âme humaine, noble et grande, il le versait sur la tête de Valentine.

— Cette femme ! pensait-il, et je l'ai aimée ! Je voudrais arracher de ma poitrine ce cœur qui a battu pour elle, je voudrais brûler mes lèvres souillées qui ont cherché les siennes ; cette femme !

L'accablement succéda à cette stupeur de la rage.

— Pourquoi m'as-tu trompé ? lui cria-t-il, au moment où les larmes jaillirent brûlantes de ses yeux aveuglés par le sang. Pourquoi m'as-tu dit qu'il t'en voulait, cet homme indigne ? pourquoi ne pas m'avouer que tu étais lasse d'une vie inquiète et périlleuse ? J'aurais pu le comprendre ! Mais te voir mentir, moi qui t'estimais au-dessus de tout ! après t'avoir adorée, te mépriser ! Ô Valentine !

Il tomba sur son lit, vaincu par la souffrance atroce.

Trois petits coups secs frappèrent à sa porte. Il se releva machinalement.

— Qui est là ? dit-il en s'efforçant de raffermir sa voix.

— C'est moi, mon ami, fit Régine ; ouvrez-moi, je vous prie.

René restait immobile. Il n'était plus chez lui ; ses douleurs et ses joies ne seraient plus un secret pour lui seul. Le mariage a cela de délicieux, quand il est le couronnement d'un amour partagé, et d'horrible, quand il n'est que la juxtaposition de deux vies : on n'est plus jamais seul ; si l'on veut cacher quelque chose, il faut se résigner à mentir.

Il tira rapidement les rideaux de sa fenêtre, afin de répandre un peu d'ombre sur son visage décomposé, puis il alla ouvrir.

— Vous êtes décidément souffrant ? fit Régine en entrant avec un froufrou de soie ; un flot de parfums, dégagé de toute sa toilette, pénétra en même temps.

— Oui, fit René à voix basse. Excusez-moi près de vos parents, je ne pourrai pas aller dîner chez eux.

— C'est bien dommage. Je venais voir si vous étiez prêt, la voiture est en bas.

— Je ne saurais en vérité ; excusez-moi, Régine…

— Vous avez l'air défait, c'est vrai, fit-elle d'un ton de banale commisération.

Elle passa rapidement le bout de ses doigts gantés sur la joue de son mari.

— Votre visage est brûlant, continua-t-elle en rajustant son gant ; je crois qu'un peu de repos vous est nécessaire. Je vous engage à vous faire faire du thé et à vous coucher ensuite. Alors, je m'en vais seule ; adieu, mon ami.

Elle s'approcha et lui présenta son front ; il y mit un baiser… Était-ce bien lui ? Cette femme était-elle sa femme ? Que s'était-il passé depuis le temps où il serrait Valentine sur son cœur au moment de la quitter, et où c'était elle qui disait : Adieu, mon ami ?

La porte se referma, le froufrou de la soie s'éteignit dans le corridor, un instant après le bruit des roues lui annonça qu'il était seul ; il poussa un soupir de soulagement, rouvrit la fenêtre, car l'air lui manquait, et s'assit à l'ombre des rideaux.

Avec sa foi dans Valentine, la vie s'effondrait sous lui.

Il avait accepté la séparation, il avait accepté le mariage, avec une sorte de soumission instinctive, qui n'excluait pas l'amertume, mais qui impliquait la supériorité de celle qu'il aimait.

Tout en sentant un mystère au fond de ces choses douloureuses, il s'était dit que Valentine devait avoir des raisons pour agir ainsi ; ces raisons devaient être bonnes, car elle ne pouvait rien vouloir que de noble et de juste. Il se plaignait d'elle à lui-même, mais il subissait la loi imposée.

Si elle l'avait ainsi torturé dans un but personnel, avec l'idée mesquine et rebutante de se rattacher à la protection, – à la société, – de ce mari indigne, qui l'avait jadis délaissée, qu'elle méprisait, quelle femme était-elle donc, celle qu'il avait placée sur un autel, devant laquelle, pendant trois ans et demi, il avait brûlé le plus pur de son âme, comme le plus délicat des parfums ? Il fallait donc la mépriser, elle aussi ?

Mépriser ce qu'on a adoré ! Traîner dans la boue l'idole consacrée par le temps et la vénération ! Détruire tout un passé, sans rien mettre à la place ! Semer du sel sur les ruines de son ancien

amour ! Voilà le supplice le plus cruel pour une âme élevée, celui qui dépasse toute comparaison et dont l'horreur laisse bien loin derrière elle les autres amertumes.

René connut cette torture.

Régine rentra vers minuit, après avoir éteint sa lumière ; il fit semblant de dormir, afin d'éviter les questions ; d'ailleurs, elle ne tenta point de le voir. Une heure après son retour, la maison dormit tranquille, troublée seulement de temps en temps par le piétinement sourd d'un cheval dans les écuries.

Quand le matin vint, René regarda dans le miroir son visage livide et méconnaissable. Sur son front, quelques fils d'argent qui n'y étaient pas la veille marbraient une mèche de ses cheveux.

— Ah ! se dit-il, femme menteuse et frivole, tu m'as marqué d'une façon indélébile au sceau de la trahison. Que le monde te pardonne… moi, je ne saurais.

q

Chapitre 12

Cent personnes avaient vu Valentine la veille. On ne la savait pas revenue, on ne croyait pas qu'elle dût revenir avant l'automne ; elle eut dans l'après-midi quarante cartes de visite, et à cinq heures ce fut une véritable procession.

Elle reçut tout le monde. On la trouva seule, pâlie, maigrie, toujours souriante et bonne. Une phrase, préparée d'avance, fut la même pour tous.

— J'ai rencontré en Italie M. Moissy ; il m'a paru triste, fatigué et fort repentant. Après tout, c'est mon mari, et c'est un galant homme…

— Vous êtes trop bonne. Mais vous avez bien fait ! Tel fut le cri général. Et chacun s'en allant ajouta, les uns à part soi, les autres en duo ou en trio, suivant l'occasion : – Cette pauvre madame Moissy, elle a inventé le plus joli moyen de se faire exploiter… Quel besoin avait-elle de s'embarrasser de son mari ?…

— Eh mais, c'est probablement lui qui a jugé à propos de l'embarrasser de lui ! fit observer Dubreuil, une heure après, devant Tortoni.

Cette réflexion n'étonna personne.

À six heures et demie, au moment où Valentine pensait avec un inexprimable soulagement qu'elle allait bientôt voir finir son supplice, elle vit entrer dans son salon Régine, suivie de René.

Ils s'avancèrent, au milieu des chaises réunies, des visiteurs levés et prêts à partir ; elle arrivait les mains tendues, tout son joli visage éclairé par le plus charmant sourire, lui, sombre et contraint, se tenant derrière elle.

— Nous ne vous avions pas fait de visite de noces, dit madame d'Arjac en s'asseyant près de son amie, et je mourais d'envie de vous revoir. René ne voulait pas venir, sous prétexte que vous ne deviez pas recevoir ; mais nous ! j'espère bien que vous nous recevrez toujours ! Et d'ailleurs, ajouta-t-elle en riant et en promenant ses regards autour du salon, je vois que nous ne sommes pas une exception.

Le papotage gracieux et banal qui suffit à ce genre de conversations s'engagea bientôt entre les visiteurs, qui prirent congé peu à peu. Régine, entrée la dernière, attendit de pied ferme que tout le monde fût parti, puis lorsque Valentine, après avoir reconduit la plus tardive visiteuse, revint vers eux en fermant la porte du salon, la jeune mariée se jeta au cou de son amie.

— Enfin ! dit-elle, il me tardait de vous remercier de mon bonheur ! Je n'y mets pas d'amour-propre, moi, je l'avoue franchement : je suis heureuse. Et vous, René, vous êtes là depuis une demi-heure, et vous n'avez pas encore ouvert la bouche ? Allons, remerciez, monsieur, remerciez madame Moissy, vous lui devez bien cela.

Valentine sourit, mais ce sourire contrastait étrangement avec la pâleur de son visage et le feu sombre de ses yeux creusés.

— M. d'Arjac n'est pas bavard, dit-elle avec douceur, et puis il a l'air souffrant.

— Je souffre en effet, répondit le jeune homme sans la regarder. J'ai pris hier aux courses une migraine qui me rend maussade. Madame Moissy me connaît assez, je pense, pour avoir l'indulgence de m'excuser

Régine repartit de plus belle :

— Quelle idée avez-vous eue, ma chérie, de vous affubler de votre mari ? Est-ce que nous n'étions pas tous parfaitement heureux sans lui ? Qui est-ce qui avait besoin de lui ? pas vous, bien sûr, pas moi ! pas vous, René ? Personne absolument ! Et cela va beaucoup vous gêner dans les relations de société. Je n'ai pas la

moindre envie de l'inviter à dîner, ce monsieur ! Et puis je ne le connais pas ! Est-il aimable ?

— Il a quelques qualités, répondit Valentine avec effort. Mais, ma chère enfant, vous n'avez pas besoin de l'inviter à dîner. Nous repartirons dans quelques jours.

— Eh, mais ce n'est pas une consolation ! J'aurais voulu vous avoir, vous faire dîner avec nous ! Nous avons cent mille choses à nous dire, n'est-ce pas, René ?

Valentine ne put supporter ce supplice plus longtemps.

— Je pars, dit-elle, pour un voyage qui sera long. Je comprends très bien que je ne peux imposer la société de M. Moissy à ceux qui ont eu la bonté de me témoigner quelque amitié, précisément en raison de mon isolement. Lorsque je reviendrai, nous reviendrons, veux-je dire, à Paris, notre maison sera forcément un peu différente de ce qu'elle a été. J'espère néanmoins que nos vrais amis me resteront.

Elle tendit à la jeune femme sa main qui tremblait un peu ; Régine lui sauta au cou.

— Mais ! je crois bien ! Mais, chère, c'est vous qui nous avez mariés ? Nous vous devons le bonheur de notre existence, je ne me lasserai jamais de le répéter. Alors on ne vous verra pas avant votre départ ?

— Veuillez m'en dispenser, fit Valentine défaillante, je quitte Paris pour plusieurs mois, pour un an peut-être ; je suis accablée de préparatifs…

— Vous m'écrirez, au moins ? dit Régine en lui serrant affectueusement les mains. Nous lui écrirons, n'est-ce pas, René ? Elle nous répondra, car elle est très consciencieuse.

Ils étaient prêts à partir. Valentine se tourna vers René et lui tendit la main. Il avança la sienne, et leurs doigts se rencontrèrent sans se serrer.

— Voyons, dit Régine à son mari, baisez la main de notre bienfaitrice, vous lui devez bien cet hommage !

René s'inclina lentement sur la main de Valentine. La pauvre femme désespérée ne sentit pas ce baiser glacial. Elle se cramponnait à ses propres forces, qui lui échappaient rapidement.

Les jeunes époux sortirent ; madame Moissy, après les avoir reconduits, se laissa tomber sur le premier siège, auprès de la porte, et resta immobile. Elle ne savait plus rien de la vie.

Il lui semblait qu'elle était morte depuis longtemps et qu'on avait oublié de l'enterrer.

La voix et le pas de M. Moissy qui rentrait la tirèrent de cette torpeur.

— Venez-vous dîner ? lui demandait-il.

Elle se leva.

— Je ne dînerai pas avec vous, monsieur, lui répondit-elle. J'avais trop présumé de mes forces, quand j'ai accepté le rôle que vous m'avez fait jouer hier. Jusqu'au jour de notre départ, veuillez me laisser absolument seule et maîtresse de mes actions, sans quoi…

— Sans quoi ? répéta Moissy avec un demi-sourire.

— Sans quoi, vous savez que je puis vous échapper définitivement.

Il la regarda et vit que ce n'était pas le moment de plaisanter.

— Comme il vous plaira, fit-il en s'inclinant. Mais nous partirons jeudi.

— Fort bien.

Il s'en alla en chantonnant un air d'opérette. Au fond, il n'était pas content, bien que Valentine eût rigoureusement tenu ses promesses.

Elle avait même payé quelques dettes, et l'avenir matériel de Moissy se trouvait assuré. Mais cet homme usé par la vie avait des ambitions morales. Incapable d'éprouver lui-même un sentiment élevé et généreux, il voulait être considéré comme un être supérieur. Le mépris de sa femme pesait lourdement sur lui. Il eût voulu la contraindre par la force à l'estimer et lui témoigner de la sympathie. C'était un rêve, hélas ! irréalisable, comme la plupart de nos rêves.

q

Chapitre 13

Deux jours après, Valentine traversait le jardin du Palais-Royal, vers quatre heures. Les enfants jouaient et couraient dans le sable, les bonnes causaient sur les bancs, le jet d'eau retombait

avec un bruit de pluie dans son bassin, les moineaux pépiaient dans les arbres, et madame Moissy se sentait profondément accablée. La chaleur du jour lui pesait moins que le fardeau de son chagrin irrémédiable. Elle marchait la tête baissée sous son ombrelle, fatiguée, désolée, faisant chaque pas comme s'il eût été le dernier.

Soudain une commotion intérieure la cloua au sol. En face d'elle, à quelque distance, venait René.

Lui aussi semblait écrasé sous ces préoccupations, et marchait distraitement. Il leva la tête et aperçut Valentine.

Avant qu'elle pût prendre un parti, il était près d'elle. Ils échangèrent machinalement un salut, puis il lui parla avec une violence contenue.

— Vous êtes contente, n'est-ce pas ? dit-il ; ah ! vous avez bien joué votre partie ! Aussi, vous l'avez gagnée haut la main.

Valentine le regarda d'un air éperdu ; il n'en ressentit que plus de rage intérieure.

— Vous disiez autrefois que j'étais un enfant… Un enfant, c'est vrai ! Un enfant dans vos mains, car j'avais en vous une confiance ridicule, je croyais tout ce que vous me disiez… Avec un autre moins crédule, votre tâche eût été moins facile !

— Qu'ai-je donc voulu ? murmura faiblement madame Moissy.

— Il vous tardait de jouer un rôle dans le monde, et vous ne pouviez le faire qu'à condition d'avoir un mari pour porte-respect. Vous vouliez mener la grande vie ; avec moi c'était impos-

sible, vous ne pouviez m'aimer qu'à condition de vivre modestement ; vous avez su trouver une combinaison qui arrangeait tout, et vous vous êtes vendue, oui, vendue… à cet homme méprisable… et je ne sais en vérité lequel de vous l'est davantage.

Le jet d'eau retombait en pluie dans le bassin, les enfants se poursuivaient avec des cris joyeux, les cerceaux et les balles venaient frôler les vêtements de Valentine.

Immobile et muette, elle attendait ; il pouvait continuer à lui parler ; si cruelles que fussent ses paroles, n'était-ce pas la dernière fois peut-être qu'elle entendait sa voix ?

Dans cette horrible rencontre, dans ces reproches immérités, il y avait une volupté profonde et douloureuse, comme lorsque le sang s'échappe à flots d'une blessure débridée par la lancette du chirurgien.

— Vous m'avez bien marié, reprit-il, se grisant lui-même de sa dureté ; je dois vous rendre cette justice. Vous avez fait pour moi une chose admirable, et je ne saurais vous en être assez reconnaissant ; mais rien ne vous justifie, vous ! Vous auriez dû avoir pour moi plus d'estime, et, au lieu de me mentir pendant six mois, me dire la vérité. Il ne m'eût pas été plus dur de l'apprendre alors que de la découvrir ensuite.

Il se tut.

— Je croyais bien faire, dit Valentine d'une voix brisée. Rendez-moi plutôt cette justice que je me suis trompée ; mais je croyais bien faire.

— C'est qu'alors, nous n'avons pas les mêmes idées sur le bien, répondit-il froidement. Soyez heureuse, madame, et vous le se-

rez, je n'en doute pas.

Elle le regarda cette fois avec une telle intensité de désespoir et de sincérité, qu'il fut soudain ému. Dans tout autre lieu, ils eussent peut-être pu s'entendre ; mais les passants qui leur jetaient un coup d'œil, les commis flânant sur le seuil des boutiques, les bonnes et les nourrices qui faisaient leurs remarques sur « le monsieur qui n'avait pas l'air commode », tout conspirait contre un plus long entretien.

— Adieu ! lui dit-elle si bas qu'il l'entendit à peine. Du fond de mon cœur désolé, je vous souhaite le bonheur.

— Je vous remercie, fit-il ironiquement.

Il s'était tenu devant elle la tête découverte, avec cette apparence de profond respect qui n'exclut pas les paroles amères. Il lui fit un salut irréprochable et la quitta.

Marchant droit devant elle, elle atteignit les grilles qui protègent les arcades, et alors se retourna. Au même moment, il se retournait aussi. À travers les groupes de promeneurs, ils promenèrent un regard où toute leur passion se trouvait concentrée. Chacun d'eux fit un mouvement pour revenir sur ses pas, et s'ils l'avaient fait, à la face du monde ils seraient tombés dans les bras l'un de l'autre ; mais le mouvement de la vie les séparait… ce ne fut qu'une courte hésitation, la durée d'un éclair, et chacun d'eux continua son chemin en sens inverse.

q

Chapitre 14

La lune de septembre éclairait magnifiquement le lac de Côme : assise à sa fenêtre, Valentine regardait l'éventail d'argent s'ouvrir à mesure que la lune montait dans le ciel. Elle ne pouvait détacher ses yeux ni son âme de ce spectacle qui évoquait tout son passé.

Quand elle voyageait avec René, ils avaient toujours aimé le bord des eaux. Océan, lac ou rivière, ils cherchaient instinctivement l'espace ouvert devant eux, et les changements de couleur des eaux mouvantes. Insensiblement, la pauvre femme laissa son âme s'en retourner vers les jours de son ancien bonheur, déjà si loin, et pourtant si près, car elle les revivait sans cesse par le souvenir. À ses heures de solitude, elle n'était même presque pas triste. Dans son esprit détaché de son amour, elle s'était fait une existence mystérieuse et douce.

Telle que les vivants, ne pouvant s'accoutumer à la pensée qu'ils sont éternellement séparés des morts qu'ils ont aimés, leur parlent, s'entretiennent avec eux, et grâce à la mémoire du passé se font une illusion dans le présent, Valentine vivait constamment avec René. Il n'était pas mort, lui ! Quelque part, elle ignorait où maintenant, il menait une existence agréable et frivole ; au milieu des jouissances du luxe, entouré de plaisirs mondains, il laissait s'écouler les heures… Pensait-il à Valentine ?

Ah ! si elle avait pu croire que parfois il se ressouvenait d'elle avec une pensée attendrie, le poids de la vie eût semblé moins lourd à celle qui l'aimait plus que jamais. Mais alors il eût souffert ; en la méprisant comme il le faisait, il ne souffrait plus ; l'or-

gueil blessé avait tué l'amour sans doute… cela valait mieux ainsi…

Oui, cela valait mieux, et pourtant Valentine se hâta de détourner sa pensée de ce mieux-là. Qu'il la méprisât, soit, si cela devait empêcher René de souffrir, mais elle ne pouvait s'arrêter au souvenir de leur rencontre au Palais-Royal ; lorsque son esprit effleurait ce coin douloureux de sa mémoire, elle frissonnait et se repliait sur elle-même. Revenant alors aux heures heureuses, lorsqu'ils oubliaient si facilement tout ce qui n'était pas eux-mêmes, elle rouvrait les yeux et regardait l'éventail d'argent s'ouvrir le soir sur les eaux tranquilles.

La porte de sa chambre s'ouvrit, et Hubert Moissy entra sans frapper. La lumière de la lune éclairait mal l'intérieur de l'appartement. Valentine se souleva sur son siège pour voir qui se permettait d'entrer ainsi.

— C'est moi, dit Moissy, d'une voix brève.

Il s'avança jusqu'à la fenêtre, et s'assit sur un fauteuil en face de sa femme. Celle-ci prit une altitude glaciale, comme elle l'eût fait dans le monde vis-à-vis d'un intrus ; mais son mari ne se laissa pas troubler par cet accueil.

— J'ai à vous parler, dit-il, en s'installant commodément ; vous me refusez si obstinément l'occasion de le faire durant le jour, que je suis contraint de recourir à des heures « peu canoniques ». Veuillez m'excuser et ne vous en prendre qu'à vous-même.

— Que désirez-vous ? demanda Valentine.

— Je serai bref et clair. Voici : lorsque vous m'avez rejoint, il a été convenu que la moitié de vos revenus servirait à notre vie commune, et que l'autre moitié vous serait réservée. C'était parfait ; seulement cette situation, qui vous agrée, est pour moi totalement intolérable.

— En quoi ? dit froidement madame Moissy.

— En ce que je n'ai jamais à ma disposition une somme qui me permette d'agir à ma guise, de me lancer dans quelque entreprise… Vous me remettez tous les mois le douzième de la somme convenue… c'est absurde ! Je vous demande si c'est là une situation qu'un homme puisse accepter !

— Ne vous emportez pas, dit Valentine, cela ne servirait de rien. Vous avez joué, sans doute, et vous avez perdu ?

— Et quand cela serait ! s'écria Moissy en se levant. N'ai-je pas le droit de jouer, s'il me convient ?

— J'ai également le droit de déposer une demande en séparation, fit Valentine en reportant son regard sur la fenêtre ; et remarquez bien, monsieur, que la preuve de conciliation et de bonne volonté que j'ai donnée en consentant à reprendre l'existence en commun avec vous, disposerait les juges en ma faveur.

— Sans doute, riposta promptement Moissy ; mais si je faisais un esclandre, et si je provoquais M. d'Arjac, alléguant que j'ai appris seulement maintenant ces liens qui vous ont unie à lui pendant plusieurs années, les rieurs ne seraient plus de votre côté.

— Transigeons, voulez-vous ? dit Valentine avec l'accent d'une profonde lassitude. Je ne vous accorderai rien de plus que ce

dont nous sommes convenus, mais je puis vous aider dans la circonstance actuelle. Combien avez-vous perdu ?

— Onze mille francs, dit nettement Moissy.

— Vous voudrez bien remarquer que cette somme est à peu près la moitié de ce que je me suis réservé annuellement sur mes revenus ; il me serait bien difficile de recommencer d'ici quelque temps à vous rendre un service analogue, et d'ailleurs vous savez fort bien, monsieur, que si je venais à mourir, vous ne seriez pas mon héritier !

— Ah ! fit Moissy, soudain calmé, vous avez fait votre testament ?

— Avant de vous rejoindre, et si je ne vous en avais pas fait part, c'était pure négligence. Mon testament est entre les mains de mon notaire, à Paris ; ce n'est pas vous qui hériterez.

— Peut-on connaître vos dispositions ?

— C'est absolument inutile, cela ne vous intéresserait pas. Je vous engage donc à m'épargner tous les chagrins et les ennuis qui pourraient hâter ma fin, car vous ne pourriez qu'y perdre. Or, je ne vous cache pas que des émotions du genre de celle que me cause votre visite, me sont extrêmement préjudiciables… Il est dans notre intérêt à tous deux de les éviter autant que possible.

— Vous parlez d'or, fit Moissy en s'inclinant ; et qu'avez-vous résolu relativement à mon embarras actuel ?

— Mon Dieu, fit Valentine avec dégoût, je suis persuadée qu'en marchandant vous me feriez un rabais considérable, mais

la circonstance actuelle n'est déjà que trop pénible. Je vous remettrai demain les onze mille francs que vous me demandez.

— Pas ce soir ? fit son mari.

— Je ne les ai pas ici, je serai obligée d'aller les chercher à Florence. Allez-y vous-même d'ailleurs, cela vous promènera. Je vous remettrai un chèque.

— Vous êtes parfaite, dit Moissy avec la plus irréprochable urbanité.

Il faisait un geste pour lui prendre la main et la baiser ; elle recula avec une horreur instinctive.

— Oh ! je vous en prie ! fit-elle avec mépris.

— Vous avez tort, ma chère, répondit-il ; pour vous comme pour moi, la bonne harmonie serait préférable, mais il en sera ce que vous voudrez. Je vous souhaite le bonsoir.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle.

Il se retira ; elle le suivit jusqu'à la porte, la referma sur lui et mit soigneusement le verrou, après quoi elle fit deux ou trois tours dans la chambre, avant de pouvoir reprendre son empire sur elle-même.

Ce n'était pas la première fois que son existence se trouvait ainsi troublée par son mari ; depuis quatre mois qu'ils traînaient par l'Europe cette vie ennuyeuse et décousue des gens sans foyer, Valentin s'était plus d'une fois vue à l'épreuve. Elle s'était dit qu'à Paris M. Moissy serait obligé de se contraindre un peu plus et de mener une existence plus régulière ; mais à Paris se dresserait le

formidable problème ; quelle attitude prendre vis-à-vis de Régine ? Quelle conduite tenir vis-à-vis de René ?

Supporter les témoignages de son dédain ? Elle s'en serait sentie la force, qu'elle eût dû reculer devant les dangers que cette situation lui créait devant le monde. Lui faire comprendre qu'il allait de leur honneur à tous les deux de se faire réciproquement bon visage, et se conformer à ce programme ? Quel douloureux mensonge et pénible à soutenir ! Pour elle-même, elle était certaine de lui témoigner toujours une affection sûre et sincère, qui justifiât l'ancienne amitié qui les avait toujours liés aux yeux de leurs amis et connaissances ; mais lui, pourrait-il se composer une attitude ? saurait-il la soutenir ? Elle se répondait non avec un découragement sans bornes.

Son esprit fatigué retourna vers la demande de son mari et le chèque promis pour le lendemain.

— Quelle date sommes-nous ? se demanda-t-elle machinalement.

La date lui revenant à la mémoire la frappa comme un coup de foudre, et elle alla s'abattre sur son fauteuil, près de la fenêtre. Il s'était écoulé un an, jour pour jour, depuis la soirée où la lettre de Moissy avait détruit en une seconde tout son bonheur passé et à venir.

Un an seulement, – quel siècle ! Valentine se détourna de sa propre pensée avec un gémissement inarticulé.

Au point où elle en était, elle ne pouvait plus supporter la douleur morale, sans ressentir en même temps une douleur physique intolérable, quoique mal définie. Le désir de la mort qui la han-

tait depuis longtemps s'empara de son âme avec une force nouvelle.

Le lac était là, tentant ; l'hôtel était endormi. Rien de plus facile que de sortir de sa chambre, de gagner le bord du lac… Que la mort serait douce, entre les lames de l'éventail d'argent ! Elle se leva et tendit les bras à la clarté compatissante, qui lui donnait cette fête des yeux pour la dernière fois…

— Et s'il était malheureux un jour ? se dit-elle tout à coup en laissant retomber ses bras à son côté. S'il souffrait, s'il avait besoin de moi ? Si, blessé dans tout ce qu'il a aimé, il cherchait un jour un appui dans la vie… Qui jamais l'aimera mieux que moi ? Qui le consolerait dans ses peines ?… Il faut vivre – vivre !

Elle retomba découragée. Oui, il fallait vivre, non pour elle. Lorsqu'elle serait certaine que René était heureux, lorsqu'elle l'aurait revu et qu'elle aurait la preuve que la vie lui paraissait bonne et douce, elle pourrait mourir, pas avant.

— Je vivrai donc ! se dit-elle, et à cette pensée, les pleurs, dont ses yeux saturés d'amertume s'étaient déshabitués, coulèrent sur son visage amaigri.

q

Chapitre 15

L'hiver s'avançait ; M. et madame Moissy s'étaient installés à Nice. Non qu'ils y trouvassent les éléments d'une vie agréable, mais elle pouvait y vivre en recluse, et lui, près de Monaco, pou-

vait satisfaire ses instincts de joueur. De plus, la société cosmopolite qui vient, passe et s'en va dans ces sortes de villes, faisait à Moissy un accueil qu'il n'eût probablement pas rencontré à Paris. La manière dont il avait été salué au Grand Prix par ceux qui l'avaient reconnu, ne l'avaient pas encouragé à revenir de sitôt. Avec tout cela, Hubert Moissy s'ennuyait ; il avait rêvé un foyer, il ne l'avait pas. Il s'était imaginé recommencer le mariage où il l'avait laissé, avec une femme polie, aimable, bien élevée, que sa liaison avec un autre ne déparait pas à ses yeux. Il l'avait quittée fidèle, patiente, esclave de son devoir, – un peu nigaude, – se disait-il jadis ; il la retrouvait affinée par le malheur, ennoblie par la passion, avec cet attrait indicible et souverain que met l'amour sur tout être qu'il s'approprie ; – étant donné qu'il avait bien quelque chose à se faire pardonner, il mettait un peu de grandeur d'âme de son côté, un peu d'indulgence du côté de Valentine, – et le tout devait former une combinaison fort agréable où sa femme eût remplacé avantageusement n'importe quelle maîtresse.

Voilà que cette « nigaude » renversait tous ses plans ! Au lieu du foyer promis, les villes de plaisance ; au lieu de la maîtresse conjugale rêvée, cette femme indifférente et hautaine, qui lui parlait peu en public et pas du tout à la maison. À part la question d'argent, qui, convenons-en, avait bien son importance, Moissy s'avouait carrément, à ses heures d'expansion, qu'il avait conclu une sotte affaire.

— J'aurais bien mieux fait, se disait-il, de la laisser tranquille en me faisant payer une grosse pension.

Oui, mais ici l'autre côté de Moissy regimbait énergiquement.

Cet être sans valeur morale avait son amour-propre ; il se savait fort bien malhonnête, mais il voulait être considéré comme un honnête homme par les honnêtes gens. L'attitude de sa femme à son égard l'exaspérait, parce qu'elle était faite surtout de dédain.

— Elle me boude, se dit-il enfin certain jour. C'est une conquête à refaire ; essayons !

Il devint aimable, il déploya une foule de procédés galants. À son inexprimable stupéfaction, Valentine vit apparaître sur son horizon des bouquets imprévus ; des boîtes de bonbons arrivèrent sur ses genoux, pendant qu'elle écoutait nonchalamment, l'esprit ailleurs, un opéra dont ses oreilles étaient rebattues. Hubert Moissy l'entoura de son manteau avec une sollicitude inquiète, rabattit sur les yeux de sa femme des dentelles vagabondes, soulevées par le vent de la nuit, veilla aux portes, se tourmenta des fenêtres… en un mot, devint le mari le plus tendre, le plus prévoyant qui se fût jamais vu. Valentine étonnée d'abord, puis écœurée, resta indifférente.

Hubert Moissy chercha autre chose, et comme il avait l'esprit inventif, il trouva.

L'air sombre, préoccupé, il erra dans les rues comme un être accablé sous le poids d'un mortel souci : de temps en temps, il laissa échapper une parole amère sur la fragilité des femmes, par exemple, ou sur l'éternel axiome : Fuyez la femme, elle vous aime ; aimez-la, elle vous fuit. Il déplora la perversité naturelle de l'homme qui passe à côté de son bonheur sans le savoir. – Ah ! si j'avais à recommencer ma vie ! s'écria-t-il…

Valentine ne parut même pas s'apercevoir de ce changement d'humeur.

Moissy se résolut à tenter un coup d'audace.

Un soir de printemps, après le dîner, Valentine se trouvait seule sur la terrasse de la maison qu'ils avaient louée ; le grand jardin d'une maison voisine descendait sous ses pieds, et laissait voir la mer par une trouée ménagée dans les arbres. Elle avait un livre sur les genoux et ne lisait pas ; sa pensée s'en allait, suivant sa pente éternelle, vers tout ce qu'elle avait aimé, tout ce qui avait rempli sa vie.

On peut en arriver à vivre rien que de souvenirs, à considérer l'heure présente comme un empêchement sans importance, et à concentrer son existence entière dans le passé, ce passé fût-il de quelques heures, de quelques minutes. Pour Valentine, c'étaient des années ; sa mémoire était riche, elle pouvait s'absorber dans la contemplation de ses trésors.

La voix de son mari la tira de sa rêverie. Elle se redressa aussitôt sur sa chaise et reprit l'attitude impénétrable et correcte qui exaspérait Moissy. Il vint s'asseoir auprès d'elle.

— Voici la saison d'hiver qui s'achève, lui dit-il ; que décidez-vous pour le mois prochain ?

— Moi ? rien. Ce qu'il vous plaira. Proposez, et nous discuterons votre projet.

— J'aurais voulu rentrer à Paris, dit Moissy, mais… hum ! Mais je crains d'avoir quelque peine à me faire accepter de vos amis… Vous leur avez dit beaucoup de mal de moi, Valentine ; ce n'était pas généreux de votre part.

— Je n'ai dit de mal de vous à personne, répondit-elle avec quelque vivacité, tant elle se sentait blessée de ce reproche injuste. Votre conduite seule vous a condamné.

— C'est possible, reprit-il avec une déférence pleine de soumission. Quoi qu'il en soit, vos amis n'ont guère envie, à ce que j'ai cru entrevoir, de m'adopter pour un des leurs…

— N'y comptez pas, dit nettement la jeune femme.

— Alors, que me reste-t-il à faire ? Vous prier de bien accueillir les miens, et de nous former un nouveau cercle ?

— Vos amis ? fit-elle. Vous avez donc des amis ? Je ne vous en connaissais pas, car je ne puis considérer comme des amis les hommes que vous me présentez de temps en temps, qui dînent ici une fois, déposent une carte et disparaissent.

— Parmi ceux-là, dit Moissy piqué, il y en a qui pourraient devenir des amis et des relations utiles si vous les receviez d'une façon un peu plus encourageante…

— Je tiens à ne former de relations durables qu'avec les personnes que je connais bien, répondit Valentine en regardant le paysage.

Moissy se mordit les lèvres.

— Vous ne me comprenez pas, dit-il après un silence. Parlons franchement. Lorsque vous avez accepté le pacte que je vous proposais, vous saviez que je vivais dans un milieu différent du vôtre ; si vous avez consenti, c'est que vous acceptiez ce milieu avec toutes ses conséquences…

— Pas le moins du monde, répliqua tranquillement madame Moissy. Vous me mettiez le marché à la main, j'ai subi vos conditions, mais je les ai subies à la lettre, sans leur donner aucune interprétation. Je me conforme à ce que j'ai promis, mon devoir ne va pas au-delà.

— Mais, s'écria Moissy avec un mouvement pathétique où tout n'était pas joué, car il était sincère jusqu'à un certain point, – ma situation à moi est intolérable ! Voyons, Valentine, croyez-vous, de bonne foi, que j'aie pu vivre auprès de vous depuis un an bientôt, sans être touché de vos mérites, – et bien que le mot soit étrange en vérité entre nous, – de vos vertus ? Croyez-vous que je sois resté insensible à ce parfum d'honnête femme qui se dégage de vous ? que je ne sois pas repentant de mes anciennes erreurs ? Enfin, Valentine, vous devriez comprendre que si j'ai quelque chose à me reprocher, vous de votre côté…

— J'attendais cela, dit-elle en se levant frémissante. J'étais bien sûr qu'un jour ou l'autre vous auriez besoin de m'insulter. Parce que vous êtes un homme déclassé, perdu de vices, et que moi, abandonnée par vous, mise en possession de ma liberté par cet abandon, j'ai usé de mon droit… – oui, monsieur, de mon droit ! sinon légal, au moins moral, de me dévouer entièrement à un être qui m'aimait, – vous vous êtes dit : J'ai fait quelques sottises, elle a commis une faute ; nous allons nous réconcilier, nous nous pardonnerons réciproquement nos peccadilles, et nous ferons un ménage modèle. Vous avez pensé cela !… Mais, monsieur, si j'avais consenti, en vérité, je m'abaisserais jusqu'à vous, je serais votre égale !

— Madame ! fit Moissy devenant blême.

— Je ne crains pas plus votre colère que je ne crains votre tendresse, continua-t-elle ; je suis au-dessus de l'une comme de l'autre. Jamais, comprenez-le bien, jamais vous n'obtiendrez de moi autre chose que cette politesse extérieure que je vous témoigne par égard pour moi-même.

— Je puis toujours me venger de vous, dit-il entre ses dents serrées.

— Sans doute, mais vous vous atteindrez vous-même du même coup, répondit-elle en se tournant vers la maison. Écoutez, monsieur, je suis profondément lasse de tout ceci. Si vous voulez que nous vivions en paix, je me soumettrai comme je l'ai fait jusqu'à présent. Sinon, eh bien, faites tout ce que vous voudrez : votre conduite dictera la mienne. Je suis si lasse que j'accepterais une catastrophe, plutôt que de continuer une lutte semblable.

Elle rentra dans la maison, laissant sur la terrasse Moissy décontenancé. Il n'avait même pas pu jouer toutes ses cartes ; quelle défaite !

À partir de ce jour, il mit de côté toute considération étrangère à ses goûts et à ses plaisirs.

On le rencontra avec des femmes quelconques ; il passa des nuits au cercle, perdit sur parole, se rattrapa, reperdit, regagna, le tout sans la moindre vergogne. Il ne demandait plus d'argent à sa femme, mais se servait pour son usage personnel de celui qu'elle lui remettait pour leurs dépenses, de sorte qu'au moment de partir pour la Suisse, ainsi qu'ils l'avaient projeté, elle se vit présenter une foule de notes qu'elle croyait payées.

Elle les paya sans mot dire et écrivit à Paris, pour que son notaire vendit quelques obligations.

Lorsque Moissy se présenta le premier du mois suivant, pour recevoir les deux mille francs qui constituaient leur dépense mensuelle, elle lui présenta une enveloppe.

— Ceci, monsieur, dit-elle, contient mille francs. Vous en aurez autant tous les mois ; c'est une pension que je vous fais, au moyen de laquelle j'achète mon repos. Vous la dépenserez où il vous plaira. Si vous jugez à propos, dans vos jours de gêne, de vous réfugier près de moi, je paierai vos dépenses à l'hôtel. En dehors de ceci, n'espérez rien de moi.

La scène qui s'ensuivit fut d'une violence inouïe. Moissy voulait absolument être pris au sérieux ; cet homme avait soif de considération. Mais Valentine, toute brisée par la colère et l'émotion qu'elle pût être, avait sur lui l'avantage du sang-froid.

Elle tint bon ; au bout d'une heure, en vérité fort mal employée, Hubert Moissy se retira, emportant son billet de mille francs.

Valentine avait puisé sa force dans une nouvelle reçue le jour même.

Depuis qu'elle avait quitté Paris, elle avait eu soin d'entretenir avec Régine une correspondance assez rare, mais régulière. La jeune femme menait une vie trop en dehors pour se livrer à des épanchements épistolaires ; ses lettres étaient courtes, mais qu'importait à Valentine, pourvu qu'elle sût de temps en temps que René se portait bien et qu'aucun événement extérieur n'assombrissait son existence !

Le courrier de ce jour avait apporté à madame Moissy une petite enveloppe carrée, aux armes de René ; c'était seulement depuis son mariage que ce blason s'étalait sur les objets à son usage ; jusque-là, le jeune homme l'avait modestement tenu dans l'ombre ; mais Régine n'entendait pas perdre une ligne du moindre des avantages que lui conférait le sort.

Dans cette lettre, Régine se plaignait amèrement de sa santé, qui, disait-elle, lui interdisait les distractions même les plus innocentes. « Encore cinq mois de ce supplice, disait-elle, que c'est long et ennuyeux ! en vérité le monde est bien mal fait. »

Dans cinq mois, René serait père ; Valentine connaissait trop bien la vie pour penser que dès sa venue, l'enfant pût apporter à son père beaucoup de joie et de consolation. La mère est mère dès la première heure ; le père ordinairement ne sent le lien réel entre lui et son enfant que lorsque celui-ci est assez développé pour le reconnaître et lui donner de douces émotions. Mais dans un temps plus ou moins rapproché, René aurait dans son existence l'élément nouveau de la paternité. Ce serait une joie prochaine… Pauvre René ! il aurait donc un peu de bonheur, enfin !

Valentine se répétait qu'elle était enchantée. Ne devait-elle pas l'être ? Et cependant une douleur horriblement cruelle la mordait au cœur au point de lui causer un malaise physique.

Elle allait et venait, cherchant une occupation capable de l'absorber, et n'en trouvait pas. La vie nomade ne comporte aucune de ces distractions d'intérieur qui peuvent faire momentanément oublier à une ménagère le souci trop lourd tombé sur ses épaules. Tout à coup, elle s'arrêta au milieu de sa chambre, vaincue par un indicible découragement.

— Je suis jalouse, se dit-elle, désespérée.

Jalouse ! en effet, elle l'était, et sans remède.

Dans son renoncement, elle avait tellement anéanti son être intérieur qu'elle n'avait pas été jalouse de Régine lorsque celle-ci était devenue la femme de René ; – ou pour mieux dire, cette souffrance s'était si bien confondue avec les autres, qu'elle n'avait pas su distinguer. Maintenant la pensée de l'enfant aimé par son père, l'enfant né d'une autre, lui causait une douleur intolérable.

Cet enfant, c'est d'elle qu'il eût dû naître ; elle voyait, car son imagination ne lui faisait jamais grâce d'une torture, – elle voyait René se pencher avec un sourire d'extase sur ce joli groupe d'une mère inclinée vers l'enfant suspendu à son sein ; une jalousie féroce la prenait, à la pensée que l'enfant était de René, et que ce n'était pas elle qui en était la mère.

Remontant vers le passé, elle se rappela combien ils avaient redouté la possibilité de la naissance d'un enfant ; avec un rire amer, elle se souvint qu'elle avait invoqué elle-même cet argument lorsqu'elle avait voulu détacher d'elle celui qui était toute sa vie. – Marie-toi pour avoir des enfants, lui avait-elle dit…

Elle croyait avoir épuisé toutes les souffrances, mais elle s'aperçut que l'avenir lui tenait en réserve un nouveau filon de tortures entièrement inexploré.

Donc l'enfant naîtrait, elle le verrait grandir, car elle ne pouvait rester éternellement éloignée de Paris. Il appellerait René : mon père, et ce n'est pas elle qu'il appellerait : ma mère ! Elle verrait René le couvrir de caresses, et elle ne serait rien, dans

cette joie, pis que rien… En présence d'un mariage heureux, quelle attitude peut prendre une ancienne maîtresse ?

Valentine était exclue à jamais de cet heureux cercle de famille qu'elle avait créé.

Trompée par le besoin qu'éprouve tout être humain de se raccrocher à quelque branche quand il se noie, au réel ou au figuré, elle s'était dit qu'elle aurait sa place un jour près des époux, que René guéri, sachant enfin jusqu'à quel point elle l'avait aimé, mais retenu par les liens d'un amour nouveau consacré par le mariage, René garderait pour elle une affection grave et douce un peu attendrie ; que marchant côte à côte sans se joindre jamais, ils descendraient ainsi le chemin de la vie. Son rêve s'écroulait sous la rude étreinte de la réalité, et elle devait s'avouer à elle-même que cela avait été folie d'y croire, que c'était impossible !… Elle ne pouvait être l'amie de cet homme, après qu'il avait été tout pour elle ; son cœur saignerait toujours, quoi qu'elle fît… et elle serait jalouse de ses enfants, comme une mère qui a perdu le sien est jalouse des mères heureuses, qui étalent avec orgueil leur joie maternelle.

Quand elle eut bien savouré l'horreur de sa souffrance, elle reprit haleine par un grand effort, et remonta à la surface, comme un plongeur, un instant étourdi, qui retrouve son énergie.

Sans doute, quoi qu'elle fit, quoi qu'il arrivât, tout était douloureux et irrémédiable ; mais puisqu'il lui fallait subir sa destinée, elle avait bien le droit de chercher à en tirer le meilleur parti possible.

Après tout, qu'importait qu'elle souffrît ? Si René pouvait arriver à être heureux à quelque prix que ce fût, ne serait-elle pas sa-

tisfaite ? Et même s'il devait la mépriser toujours, qu'importe ? Elle aurait pour se consoler le ciel bleu, les fleurs, et la conscience d'avoir accompli son devoir.

Mais après elle il fallait que sa mémoire fût justifiée. Elle n'avait pas le courage d'emporter son secret dans la tombe. Lorsque sa présence ne serait plus un danger ou une honte pour son cher René, il saurait jusqu'à quel point elle l'avait aimé.

Cette pensée lui rendit toute son énergie. Elle s'assit devant son bureau, et tout d'une traite, sans s'arrêter, elle écrivit le récit de sa vie, depuis le jour où elle avait reçu la première lettre de son mari, jusqu'à l'heure présente. Ce ne fut pas très long, parce qu'elle se bornait aux faits, et qu'ils étaient peu nombreux. Au moment de cacheter ce papier, elle s'arrêta ; devait-elle se refuser la dernière douceur d'affirmer une fois encore sa tendresse, presque divinisée par la souffrance ?

« Si je vous avais moins aimé, ajouta-t-elle, je n'aurais jamais pu accomplir mon sacrifice jusqu'au bout. Il m'a fallu pour cela me répéter à toute heure que vous passiez avant tout. Votre colère, vos reproches m'ont fait mal, parce qu'ils me faisaient craindre qu'au lieu de vous donner le bonheur, je vous eusse rendu plus malheureux encore.

« Mais la colère s'épuise quand on l'exprime. J'espère qu'à l'heure où vous lirez ces lignes vous serez calmé, et que vous n'aurez plus dans votre âme de place que pour une douce pitié. Je mérite cette pitié, je vous assure, car au moment où j'aurai cessé de vivre comme au moment où je vous écris, je vous aurai toujours aimé plus que moi-même. »

Elle cacheta ce document, y mit le nom de René, le recouvrit d'une double enveloppe et l'adressa à son notaire, en le priant de le conserver à sa disposition tant qu'elle vivrait, et dans le cas où elle mourrait subitement, d'ouvrir la première enveloppe et d'envoyer le contenu au destinataire.

Cela fait, elle se sentit extraordinairement calme, et attendit son mari de pied ferme.

q

Chapitre 16

Moissy n'était pas homme à se désoler longtemps d'une situation à laquelle il ne pouvait remédier. Il avait d'ailleurs sous la main un moyen tout simple de se tirer d'affaire. C'était de faire des dettes et d'adresser ses créanciers à Valentine. Du moment où elle ne voulait pas l'accepter de bonne grâce tel qu'il était, elle devenait simplement une valeur de rapport bonne à exploiter de toute façon. Tant qu'elle en aurait envie, elle paierait. Le jour où elle ne voudrait plus payer… eh bien, on verrait !

Il commença par jouer le jour même les mille francs que sa femme lui avait remis le matin, et par une chance extraordinaire il gagna.

Il gagna tout le temps, avec une telle série de coups qu'il en était étonné lui-même.

Quand il quitta le tapis vert, il avait les mains et les poches pleines d'or et de billets de banque.

— Voici de quoi me moquer d'elle ! pensa-t-il en boutonnant son paletot. C'est la première fois de sa vie qu'elle m'a porté bonheur, mais cela en vaut la peine en vérité.

Il était gris de son bonheur, bien qu'il n'eût pas même bu un verre de limonade ; il sortit la tête haute, de l'air d'un homme qui ne reconnaît aucun maître. Dans l'éblouissement de cette bonne fortune, il se sentait des envies soudaines et irrésistibles d'arrêter les passants, de leur raconter des histoires, de leur chercher querelle, de frapper du bout de sa canne les chiens qui le regardaient d'un air placide… Dans l'ivresse d'une joie inespérée, d'aucuns ouvrent leur cœur, leur bourse, et font l'aumône ; Moissy se sentait agressif et eût offert des coups de bâton.

Sur la promenade, il rencontra Dubreuil. Celui-ci fréquentait un peu tous les mondes. Sa parfaite honorabilité lui permettait d'entrer dans bien des endroits devant lesquels d'autres n'osaient seulement passer, et de toucher des mains quelconques ; il en était quitte pour se secouer ensuite le bout des doigts, avec un geste de dédain. Il appelait cela étudier la nature sur le vif.

Où avait-il connu Moissy ? dans le monde, peut-être, à l'époque où Moissy était reçu partout, reçu au point d'avoir pu épouser Valentine ; il est vrai que celle-ci, orpheline, confiée aux soins d'un tuteur indifférent et de sa femme jalouse, avait été mariée en toute hâte au premier venu, pour s'en débarrasser. Moissy n'aimait pas Dubreuil. La fine malice aiguisée d'ironie qu'employait volontiers ce Parisien du boulevard, gênait le viveur compromis, qui ne savait comment prendre la boutade ; aussi Dubreuil s'était-il créé le devoir de ne pas laisser passer la moindre occasion d'ennuyer autant que possible le mari de Valentine.

Dans son idée, peut-être était-ce un moyen de venger l'aimable femme.

Plus que jamais, depuis l'apparente réconciliation des époux, Dubreuil en voulait au mari. Le mystère de cette réconciliation, la mauvaise grâce évidente de René pendant l'hiver qui avait précédé son mariage, le changement visible opéré par la douleur sur la malheureuse femme elle-même, tous ces indices avaient mis cet oisif sur la piste d'un roman à coup sûr attrayant. Il n'était pas décidé à prendre parti pour qui que ce fût, dans cette aventure qui menaçait tantôt de s'évaporer en fumée, tantôt de prendre un caractère tragique ; mais il la suivait avec un intérêt constant.

Peut-être ne fût-il pas venu à Nice s'il n'avait appris que Valentine s'y trouvait.

— Bonjour, Moissy, dit-il tranquillement, lorsque l'heureux gagnant lui apparut, plein de sa joie conquérante. Vous rayonnez, mon ami ! Nous avons donc dévalisé un galion ?

Moissy était ombrageux, mais avec ce diable d'homme, on ne savait jamais s'il fallait rire ou se fâcher. À tout autre, il eût riposté par une impertinence ; avec celui-ci, il se fit plus traitable.

— La vie a du bon parfois, dit-il d'un air supérieur : il y a dans l'existence des heures clémentes…

— Oui, fit Dubreuil avec philosophie, quand on hérite ou quand on gagne. Vous n'avez pas hérité, car vous n'êtes pas en deuil ; donc vous avez gagné aujourd'hui à la loterie. Ces loteries italiennes ne manquent pas d'un certain charme… mais vous êtes du côté français de la frontière. – C'est au jeu. Eh ! j'ai deviné !

— En effet, dit Moissy, qui ne put s'empêcher de se vanter de sa chance ; je sors du cercle, nous avons fait une petite partie d'avant-dînée. J'ai gagné.

— Combien ? dites-le-moi, à moi ; cela ne tire pas à conséquence, et puis ceux qui ont perdu me le diront, si vous voulez me le cacher. Combien ?

— Soixante mille en chiffres ronds, dit Moissy, dont les yeux étincelèrent à la pensée de cette somme et de tout ce qu'elle représentait.

— C'est un joli chiffre ! fit Dubreuil avec bonhomie. Mais si vous aviez perdu ?

Moissy indiqua du geste que, cette éventualité ne s'étant pas présentée, il était absolument inutile de s'en préoccuper. Dubreuil continua :

— Qu'est-ce que vous allez faire de tout ça ?

— Je ne sais pas, dit Moissy.

— Moi non plus, pensa Dubreuil ; mais à coup sûr, ce ne sera rien de bon. Il ajouta tout haut : Et madame Moissy, comment se porte-t-elle ?

— Très bien, répondit le mari d'un air indifférent.

— J'ai l'intention de me présenter chez elle pour lui offrir mes hommages. Où demeurez-vous ?

Moissy indiqua son adresse et prit l'air d'un homme qui va à ses affaires. Dubreuil le salua sans lui serrer la main, et ils se séparèrent.

Ce soir-là, Valentine dîna seule. C'était pour elle une bonne fortune que de ne pas avoir la figure de son mari de l'autre côté de la table ; ils ne se parlaient guère ; mais si Moissy s'arrangeait volontiers de cette conversation à peu près semblable à celle d'une table d'hôte, c'était pour Valentine une véritable torture ; le silence et la solitude lui semblaient un bienfait.

Vers neuf heures, au moment où elle s'installait pour passer confortablement la soirée seule avec elle-même, on lui apporta la carte de Dubreuil, qui n'avait pas eu besoin de longues informations pour s'assurer que Moissy n'était pas rentré chez lui. Elle donna ordre de le recevoir avec un singulier serrement de cœur : elle éprouvait une peur instinctive de tout ce qui venait de Paris ; il lui semblait qu'on ne pouvait lui apporter que de mauvaises nouvelles.

L'air tranquille de son visiteur la ranima ; Dubreuil n'était porteur d'aucun message, elle le comprit dès les premiers mots.

Par un phénomène bizarre, quoique assez fréquent, au bout d'un quart d'heure de conversation avec cet homme qui n'avait jamais été un ami, bien qu'elle le connût depuis très longtemps, elle s'aperçut que forcément ils allaient glisser sur le terrain des confidences ; elle aurait beau s'en défendre, ils en viendraient là tout de même tôt ou tard.

Une pudeur instinctive, jointe à une sorte de méfiance que justifiait un peu la réputation d'égoïsme de son hôte, lui déconseillait de s'abandonner ; et cependant elle sentait aussi que cet homme n'était pas venu là en ennemi.

Ce fut ce dernier sentiment qui l'emporta.

— M. Moissy n'est pas rentré pour dîner, n'est-ce pas ? fit Dubreuil sans affectation.

Valentine respira. Elle avait eu peur qu'il ne lui parlât de René. S'il ne s'agissait que de Moissy, elle n'avait plus besoin de se tenir sur ses gardes.

— Non, répondit-elle ; mais je ne m'en inquiète pas ; cela lui arrive parfois.

Dubreuil la regarda d'un air qui signifiait clairement : – Vous auriez grand tort de vous inquiéter de lui. Quoi qu'il lui arrive de désagréable, vous ne pouvez qu'y gagner.

Elle comprit et baissa les yeux pour chercher une phrase. Il lui tendit la perche avec beaucoup d'à-propos.

— Ne vous inquiétez pas non plus, chère madame, dit-il, s'il ne rentre pas ce soir…

— Il vous a chargé de me le dire ? demanda Valentine sans autre étonnement.

— Pas précisément, mais c'est une petite conclusion de mon cru tirée des circonstances. Je l'ai rencontré avant le dîner, et j'ai pensé qu'il ne rentrerait pas pour dîner. L'événement m'a donné raison, et maintenant je pense qu'il ne rentrera pas non plus ce soir… ni demain. Vous serez au moins quatre ou cinq jours sans le voir, et peut-être bien davantage.

Il allait ajouter : s'il plaît à Dieu. Mais il garda ce souhait pour lui.

— Il ne lui est arrivé aucun malheur ? demanda Valentine avec beaucoup de calme.

— Non, répondit Dubreuil avec un soupir.

Ils se regardèrent très sérieusement.

— Il a gagné tantôt soixante mille francs au jeu, dit Dubreuil avec une placidité parfaite.

Valentine le regarda, puis laissa tomber son regard sur la table.

— Cela va faire du bon argent bien mal employé, reprit Dubreuil. Mais enfin nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas, chère madame ?... Vous devez mener une vie assez ennuyeuse ici ? Voyez-vous beaucoup de monde ?

— Personne, répondit Valentine.

Le silence régna dans le petit salon.

— Votre belle amie, madame d'Arjac, est partie ces jours-ci pour la terre de Broye, reprit Dubreuil, en jouant avec un couteau à papier. Sa santé n'est pas bonne, mais en somme il n'y a là rien d'inquiétant.

— Je le sais, dit faiblement Valentine. Elle m'a écrit.

— Saviez-vous, fit-il, comme un homme qui s'avise tout à coup de quelque chose, que son mari est pris de la démangeaison d'écrire ? Il s'est mis à faire un catalogue raisonné des médailles de son beau-père. Cela lui prend énormément de temps et lui donne beaucoup de peine ; il a acheté une loupe et regarde tous les gens sous le nez pour examiner leur épingle de cravate ; à cela près, toujours aimable et charmant. Entre nous, je crois qu'il s'ennuie assez dans le mariage. Mais j'ai tort de vous dire cela : n'est-ce pas un peu vous qui avez marié mademoiselle de Broye ?

Il souriait en la regardant d'un air si parfaitement détaché, qu'elle lui sut gré de lui parler ainsi de choses qui lui tenaient de si près au cœur. Parler de René… c'était une jouissance qu'elle ne connaissait plus depuis près d'un an. Elle y trouva la douceur d'une émotion nouvelle.

— C'est moi, en effet, qui ai servi d'intermédiaire pour ce mariage, dit-elle, et j'espère que vous n'allez rien me dire qui soit de nature à m'en faire repentir ?

— Certes non ! se hâta de reprendre Dubreuil. M. et madame d'Arjac sont un couple aimable, que chacun recherche. Je crois seulement avoir remarqué que suivant une loi commune à plus d'un ménage, madame d'Arjac devient de plus en plus mondaine, à mesure que son mari prend goût aux choses sérieuses ; après tout, peut-être est-ce le contraire ? Qu'importe, pourvu qu'ils soient heureux tous les deux, n'est-ce pas, madame ?

Valentine acquiesça du geste.

— Je croyais Régine plus sérieuse, dit-elle avec un peu de doute ; comme jeune fille, elle paraissait aimer la lecture et les arts.

— Ah ! chère madame, s'écria Dubreuil, ne sont-elles pas toutes les mêmes ? C'est cela qui m'inspire à l'endroit du mariage une sorte de terreur superstitieuse. Vous voyez une demoiselle, elle aime la lecture et les arts, va au Salon, annote son livret, suit les concerts avec la partition… Vous l'épousez, et huit jours après la noce, car il faut ordinairement huit jours pour ces découvertes-là, vous vous trouvez en face d'une jolie perruche qui déteste la musique, ne lit plus que le Figaro et s'enferme avec sa couturière

pour méditer des toilettes qui feront retourner les passants sous prétexte qu'elles sont « de style ». Ah ! madame !...

Valentine sourit, un peu inquiète.

— J'espère que ce n'est pas le portrait de madame d'Arjac que vous venez de tracer ? dit-elle avec douceur.

— Oh ! non, chère madame, c'est une simple caricature ! répondit Dubreuil.

Mais son ton n'était pas rassurant.

— El lui ? demanda Valentine, après quelque hésitation. Remplit-il le programme opposé ? Passe-t-il son temps au cercle ou à l'écurie, dans les intervalles de loisir que lui laissent les médailles ?

— Non, madame ; il vit comme il a toujours vécu, comme nous devrions vivre tous, si nous étions intelligents. Il me paraît seulement plus absorbé qu'autrefois ; si ce n'était pas ridicule de parler ainsi d'un homme de trente ans, je dirais qu'il a vieilli.

— La responsabilité de l'homme marié, dit Valentine avec quelque effort.

— Ce n'est pas cela, fit Dubreuil en évitant de la regarder. Si j'étais poète, je dirais que le soleil paraît s'être retiré de sa vie. Mais je ne suis pas poète ; je ne suis qu'un pauvre mondain très bavard. Aussi je me retire. Me permettrez-vous de revenir, ajouta-t-il avec un sourire, quand ce ne serait que pour savoir si Moissy est rentré ?

— Certainement ! dit Valentine en lui tendant la main.

Elle éprouvait une sympathie singulière, presque tendre, pour cet étranger qui lui avait parlé ainsi de René.

Quand il fut parti, elle resta immobile, absorbée dans des idées confuses, mêlées de douleur et de joie

Tout au fond d'elle-même, sans qu'elle osât se l'avouer, elle sentait que les paroles de Dubreuil avaient laissé la chaleur d'une brûlure.

— Le soleil s'est retiré de sa vie… pensait-elle.

Et, avec la cruauté d'un regret, elle trouvait à cette idée une douceur inexprimable.

q

Chapitre 17

Le soleil d'une belle après-midi d'été s'escrimait contre la façade de la maison de Broye, et ruisselait sur les parterres pleins de mouches bourdonnantes. À l'intérieur, dans le haut salon aux persiennes closes, régnait une délicieuse fraîcheur. Une seule fenêtre au nord envoyait une nappe de lumière sur la chaise longue où Régine était étendue. Dans son peignoir recouvert de valenciennes, elle avait l'air d'une de ces boîtes de baptême somptueusement ornées, où une fraîche figure d'enfant émerge d'un fouillis de rubans et de fanfreluches. Elle se portait à merveille, à présent, mais elle se fût bien gardée de le dire : ne valait-il pas beaucoup mieux se faire plaindre jusqu'au bout et conserver les

privilèges d'une chère petite malade à qui l'on ne peut rien refuser ?

Jacques Bérard, assis dans un bon fauteuil à côté de la chaise longue, ne semblait pas s'apercevoir qu'il fit moins chaud dans le salon qu'au dehors.

Depuis son arrivée en province, Régine s'était attachée à le séduire complètement, faute de meilleure occupation sans doute. Son état ne lui laissant pas la ressource de ses grâces de jeune fille, elle l'avait pris par la pitié. Bérard se disait de plus en plus que jamais il n'eût pu acclimater à ses habitudes rustiques cette jolie fleur mondaine, et que certainement d'Arjac était pour elle un mari plus convenable que lui. Mais, à côté de cette concession, que de regrets ! regrets qui se traduisaient par de gros soupirs et un malaise évident. Dans toute cette fraîcheur, il étouffait, et la malicieuse Régine, qui s'en amusait, continuait à lui parler de sa voix dolente, avec ses sourires languissants.

— Alors, vous dites que vos melonnières ne vous ont pas réussi cette année ? faisait Régine d'un air préoccupé, comme si les melonnières avaient été une affaire d'État.

— Oui, disait Jacques, la grêle m'a cassé beaucoup de cloches, et les taupes ont dévasté mes châssis.

— Les taupes ? fit Régine en levant ses sourcils. Et, dites-moi, à propos ! avez-vous eu beaucoup de roses ?

Jacques ne saisit pas l'à-propos, mais répondit :

— Mon jardinier s'occupe de ça ; moi, je ne sais pas.

René entra à ce moment de la conversation ; sa femme cligna un peu des deux yeux pour mieux le reconnaître, jeta son bras droit par-dessus l'appui de la chaise longue, et, effleurant de ses doigts délicats la manche du veston en cheviotte que portait Bérard, dit avec âme :

— Cher voisin, vous devez avoir des soirées splendides, après le coucher du soleil, sur votre coteau, d'où la vue est si belle ?

— Oui, répondit Jacques, pas mal ; mais le coteau est trop exposé au vent, et cela ne vaut rien pour la vigne.

— Quoi qu'il lui dise, pensa René, elle trouvera toujours moyen de lui répondre quelque chose ; voilà une heure qu'ils causent ensemble ; la conversation n'est pas encore tombée, je suis bien tranquille, elle ne tombera pas, quand elle durerait jusqu'au jugement dernier.

Il sortit du salon frais, pendant que Régine entamait en effet son vingt-septième sujet de conversation, et s'en alla sous l'ombrage des châtaigniers et des noyers, dont les feuilles chauffées par le soleil répandaient une âpre senteur.

Il s'enfonça sous la châtaigneraie, au flanc du coteau, et gagna un massif de sapins qui donnait à ce coin du parc une sorte d'avant-goût du Jura voisin. La résine perlait aux troncs en gouttelettes blanches semi-transparentes, aux tons doux comme ceux d'une opale. Machinalement, il en prit une entre ses doigts… Mal séchée, elle s'écrasa, lui laissant un parfum pénétrant qu'il ne pourrait plus chasser de longtemps…

Souvent pendant leur séjour en Suisse il avait monté avec Valentine le long des coteaux arides où les pins seuls pouvaient

croître ; foulant aux pieds l'épais tapis des aiguilles tombées couleur de tan, qui leur faisaient un marcher moelleux, ils étaient arrivés à quelque clairière chauffée par le soleil comme un vase en ébullition ; l'acre senteur résineuse s'imprégnait dans leurs habits au point que, longtemps après, en ouvrant une armoire, ils reconnaissaient le vêtement à son odeur et se disaient en souriant : Te souviens-tu ?

La gouttelette de résine écrasée entre ses doigts ramenait toutes ces choses devant l'esprit attristé de René, comme une procession fantastique qui défile dans un rêve et qu'on ne peut chasser…

C'était bien vrai, ce qu'avait dit Dubreuil, le soleil s'était retiré de sa vie !

On vit, quand il n'y a pas de soleil ; pendant des mois, les nuages couvrent le ciel, et le jour blafard pénètre tristement au fond des appartements assombris. La vie n'en continue pas moins son cours : les trains partent, les gens vont à la Bourse, on souscrit et l'on paie les billets à ordre, les enfants vont en classe, les ménagères commandent le dîner, les libraires mettent en vente des livres nouveaux, et le grain germe sourdement dans la terre. On vit, mais tout est triste et glacé, parce qu'on ne voit pas le soleil.

C'est ainsi que vivait René.

Arrivé au taillis des pins, il s'arrêta, s'assit sur une grosse pierre en face de la vallée, où se distinguaient les toits de la maison, les regarda un instant, puis soudain, presque malgré lui, et à coup sûr à son insu, il dit doucement : Ô Valentine, pourtant je t'aime !

Les abeilles sauvages bourdonnaient autour de lui, inquiètes pour quelque ruche ignorée ; des aiguilles sèches tombaient de temps en temps à travers le feuillage grêle des pins, et soudain une chaleur nouvelle réchauffa l'âme de René, en même temps que le soleil lui semblait l'aveugler d'une clarté flamboyante.

— Pourtant je l'aime, s'écria-t-il ; quoi qu'elle ait fait, misérable ou faible, peut-être criminelle, que m'importe ! Je l'aime. C'est cela qui me manquait. Puisque je dois souffrir malgré tout, quoi qu'il arrive, je veux souffrir du mal d'aimer.

Il resta longtemps immobile à cette place qu'il n'osait plus quitter, de crainte de perdre la douceur et l'émotion divine de cette aube nouvelle. Il lui semblait n'avoir jamais aimé, et ouvrir son âme pour la première fois à un sentiment plus fort que le devoir, que l'honneur… Il aimait Valentine quelle qu'elle fût, il l'eût aimée dans la fange ; et en même temps il sentait, il voyait avec les yeux de son âme qu'elle était plus pure que jamais, plus digne d'amour et de vénération, et qu'il l'avait calomniée.

Chose étrange, la joie de l'avoir calomniée et de la retrouver plus digne d'estime que jamais, lui enlevait tout remords.

— Comment ai-je jamais pu, se disait-il avec ivresse, croire un instant qu'elle avait agi autrement que pour le bien ? Comment l'ai-je crue capable d'une trahison ? Était-ce possible ? Il fallait ne pas la connaître. Où avais-je l'esprit ? Mais dis, tu sais bien que je ne l'ai jamais cru ? j'ai feint de le croire, par je ne sais quel amour-propre d'homme, bête et ridicule, mais je ne le croyais pas ; dis, tu le sais bien ?

La chère image qu'il avait devant les yeux ne lui répondait pas, mais elle lui souriait avec la douceur angélique des anciens jours.

Tout à coup un bruit de vent dans les branches lui rappela celui du jet d'eau qui tombait en pluie dans le bassin du Palais-Royal, et il sentit dans son âme un remords insondable.

Il l'avait blessée, outragée, sans savoir pourquoi, refusant de la croire. Pourquoi n'avait-il pas voulu la croire ? Disait-elle jamais autre chose que la vérité ?

Son devoir ? Il le voyait maintenant, c'eût été de prendre à partie l'homme misérable dont elle portait le nom, et de le forcer par son mépris à rentrer dans l'obscurité où il avait vécu si longtemps, et s'il résistait, de le tuer sans pitié, comme on tue une bête enragée. Après cela, il eût bien fallu que Valentine consentît à fuir avec lui vers quelque heureuse rive où ils auraient vécu en paix !

Ce n'était pas vrai, elle n'aimait pas le monde, il l'avait accusée de préférer le monde à son bonheur : calomnie ! Depuis qu'elle avait rejoint cet indigne mari, elle vivait obscurément, ne voyant personne, n'allant nulle part, et trouvant moyen de se faire une Thébaïde dans les villes d'eaux les plus fréquentées.

Elle s'était donc sacrifiée ? Évidemment.

Pour qui ? pour lui. Revenant à son ancienne idée, qu'elle ne pourrait achever près de lui le cours de la vie, elle avait cru trouver dans Régine la femme idéale qui apporterait à celui qu'elle aimait par-dessus tout les meilleures garanties de bonheur. Dès lors, elle avait accompli son sacrifice avec une telle fermeté, qu'elle l'avait trompée lui-même.

— Ô Valentine ! s'écria-t-il encore une fois, pardonne-moi de t'avoir méconnue, mais jamais je ne t'ai tant aimée.

Et ses larmes coulèrent avec la douceur d'une réconciliation.

Il n'arrêta point de plan de conduite ; certaines situations commandent de vivre au jour le jour, sans prendre de parti. René s'arrangeait d'ailleurs assez de cette manière de voir, qui n'exigeait de sa part aucun effort violent. Il reprit à pas lents le chemin de sa demeure, plein d'une joie attendrie qui lui faisait paraître la nature entourée pour ainsi dire d'un voile lumineux.

Il rentra au salon et y retrouva Bérard assis près de Régine : seulement il avait changé de fauteuil, et, ainsi que René l'avait prédit, la conversation n'était pas tombée.

M. de Broye rentrait en même temps que son gendre ; il emmena Bérard, qu'il plaignait un peu, dans son for intérieur, d'avoir subi si longtemps la conversation d'une jolie femme, et René se trouva seul avec celle qui portait son nom et qui lui appartenait si peu, si peu…

— Il ne vous a pas ennuyée ? demanda-t-il en déposant machinalement un baiser sur le front que Régine tendait avec un geste plein de coquetterie.

— Qui ? Bérard ? demanda-t-elle ; mais non, il est fort agréable.

René, ne trouvant rien à répondre, se mit au piano et joua la musique la plus insupportable que sa mémoire voulût bien lui rappeler. C'était un moyen qu'il avait trouvé pour se venger du destin, quand sa femme lui donnait par trop sur les nerfs.

— C'est un mari comme cela qu'il lui aurait fallu ! se dit-il avec une sorte de rage, précisément au moment où Jacques, complète-

ment courbatu par cette longue conversation sans queue ni tête, se disait : Décidément, elle était trop du monde pour moi.

q

Chapitre 18

Comme l'avait prédit Dubreuil, Moissy n'était pas rentré, ni ce jour-là, ni les jours suivants.
Il n'avait pas prévenu Valentine ; pourquoi donc ? N'avait-elle pas été assez désagréable avec lui pour qu'il se donnât le luxe de l'ennuyer autant que cela serait en son pouvoir ? Or, n'est-ce pas toujours fort ennuyeux pour une femme que de ne pas savoir ce qu'est devenu l'homme qui habite toujours avec elle, à plus forte raison quand elle porte le nom de cet homme et qu'elle a des apparences à garder ?

Moissy se promenait donc avec une placidité parfaite sur les quais de Gênes, se demandant quel emploi il ferait de sa soirée. Depuis huit jours qu'il voyageait pour son plaisir, il avait fort écorné son nouveau capital : cela coûte cher de vivre dans les villes où l'on joue ! Il pensait déjà à Valentine, non pas avec remords, ce serait beaucoup trop dire, mais avec une sorte d'apaisement satisfait, comme on pense, quand on fait une course en voiture à travers des paysages agréables, au but lointain encore, mais certain cependant, où vous attendent le repos et le déjeuner. N'était-il pas sûr, cet excellent homme, d'avoir, grâce aux promesses imprudentes de sa femme, la table et le gîte, aussitôt que la fortune lui aurait été contraire ?

Pour le moment, il avait encore une vingtaine de mille francs dans son portefeuille, et cette diminution de sa fortune lui inspirait une sagesse modérée qui lui procurait quelques émotions philosophiques.

Il se sentait grand d'avoir tant d'argent gagné par ses propres efforts ; il se sentait fort de n'en avoir dépensé que les deux tiers, alors qu'il était environné par tant de tentations ; il réfléchissait aussi à l'instabilité des choses humaines, qui font tour à tour monter si haut ou descendre si bas le même plateau de la balance.

Tout au fond, il s'applaudissait de son intelligence supérieure, qui lui avait inspiré de rattacher le fil de sa destinée à celui de la destinée de sa femme. Du même coup, il avait consolidé son avenir et rendu à son épouse la situation à laquelle l'appelait la légitimité de ses droits, le tout couronné de la grandeur du pardon. N'était-ce pas là une belle action – et utile ?

Chacun connaît l'histoire de cet homme qui avait résolu de ne plus fumer, et qui, content de s'être tenu parole pendant une journée, se fit présent, vers le soir, d'un bon cigare, afin de récompenser la fermeté de son caractère.

De même Moissy, ayant bien établi par un sérieux débat avec lui-même que s'il voulait s'amuser encore pendant quelque temps sans contrainte et sans blâme, il fallait faire des économies, et enrayer un peu, Moissy dîna à l'hôtel magnifiquement, quoiqu'il fût seul ; mais il aimait la bonne chère, et, vers neuf heures, il s'en alla dans un petit tripot, bien connu de lui, où l'on jouait d'émouvantes parties. Il aimait cela ; les émotions banales de la roulette, du bacet d'autres jeux qu'on joue entre gens du

monde lui semblaient fades parfois, et un peu de piment ne lui déplaisait point.

Mais, comme c'était un homme très prudent, il ne prit sur lui que cinq mille francs. Quand on va dans ces endroits-là, on peut être volé, et puis la prudence est toujours de saison.

Il entra délibérément dans la maison, passa dans une salle où l'on jouait pour de bon, se trouva une chaise non sans peine, et prit place au milieu de la plus jolie société de coquins qui se puisse imaginer. Il n'y avait certainement pas là un honnête homme, ni même un homme qui l'eût été dix ans auparavant. Mais Moissy ne détestait pas cela ; la vue de ces braves gens le grandissait à ses propres yeux : il était au-dessus d'eux de toute la hauteur des apparences qu'il avait su garder.

On jouait un de ces jeux de hasard où rien ne se prouve ; il arrive cependant qu'on y gagne quelquefois. Comment et pourquoi ? C'est un mystère, car si l'homme était logique avec lui-même, on devrait y perdre tout le temps. Mais les joueurs sont superstitieux, et c'est probablement grâce à cela que Moissy vint à gagner après avoir perdu. Il gagna plusieurs fois avec une chance inouïe ; peut-être était-il du bon côté sans le savoir.

Il mettait ses gains près de lui en tas, à sa gauche, et ajoutait chaque fois une poignée de pièces d'or à son petit monceau.

Un coup important allait se décider : il leva les yeux sur la figure de celui qui tenait les cartes, afin de la surveiller, car il n'avait pas dans ses compagnons une confiance absolue. Au même moment il sentit frôler son bras gauche.

Il regarda vivement et aperçut trois doigts enfoncés dans son or.

Les doigts se retirèrent avec le mouvement mécanique d'un râteau ; mais la main était pleine.

Moissy saisit cette main et se leva en criant :

— Voleur !

Il était indigné : on n'est pas parfait.

À son cri, toute la table ne fit plus qu'un hourvari. Quelqu'un secoua Moissy par les épaules ; sans lâcher la main qu'il tenait, il se retourna, et vit que, dans la bagarre, son tas d'or avait disparu ; il n'en restait plus que quelques pièces éparses, et encore furent-elles ramassées prestement sous ses yeux.

— Misérables ! s'écria-t-il. Tas de voleurs !

Il leva sa main, frappa quelqu'un au visage et se retourna pour en faire autant derrière lui. Au même moment il sentit une douleur aiguë entre les deux épaules, battit l'air de ses bras et ferma les yeux.

La mêlée était si compacte autour de lui qu'il ne tomba pas tout de suite ; une seconde après, les scélérats qui étaient là sentirent cependant qu'il s'était passé quelque chose de grave et s'écartèrent instinctivement. Alors Moissy tomba sur le parquet, la face en avant.

— Retire donc ton couteau, imbécile ! dit celui qui avait volé à celui qui avait frappé.

Bah ! répondit l'autre, il est pareil à deux mille couteaux qui se promènent sur le port !

Cependant il se baissa et retira l'arme, qu'il essuya soigneusement sur le dos de Moissy. Un flot de sang sortit de la blessure.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ? dit quelqu'un.

— Il faut le porter dans la rue, répondit un autre.

— Allez voir au moins s'il n'y a personne dehors. Après une attente d'une heure environ, on prit Moissy sans trop de précaution et on le porta à deux ou trois rues de là, dans un carrefour peu fréquenté.

— Il n'est pas mort ! dit un des porteurs en le déposant à terre.

— Il n'en vaut guère mieux, répondit l'autre. Sauvons-nous.

Une ronde de police, fourvoyée dans ce quartier, trouva Moissy vingt minutes plus tard. Il avait sur lui la note de son hôtel acquittée la veille. C'était d'ailleurs la seule chose qu'on lui eût laissée. Au moyen de cette carte, on reconstitua son identité, et, moins de vingt-quatre heures après, Valentine vit arriver chez elle un fonctionnaire de la police.

Cet homme avait le cœur bon, et voyant devant lui une femme jeune et belle, grave et triste, il prit des précautions inouïes pour lui annoncer le malheur qui la frappait. Il fit tant de détours qu'elle ne comprenait rien. Enfin, le pressant de questions, elle finit par apprendre que son mari, laissé pour mort, avait été trouvé dans une rue de Gênes, mais qu'il respirait encore.

— C'est bien, dit-elle, j'y vais.

Elle partit sur-le-champ, et arriva avant le soir dans la chambre d'hôpital où gisait Moissy. Il dormait, veillé par un médecin et une religieuse, quand sa femme fut introduite près de lui. Elle le regarda en silence, avec un singulier mélange de pitié, de terreur et de colère.

S'il guérissait, quelle existence mènerait-elle désormais près de lui ? La pensée qu'il pouvait sortir de là changé et renouvelé, faisait passer sur elle un insurmontable frisson. Il inventerait donc jusqu'à la fin de nouveaux moyens de la faire souffrir ?

Et s'il mourait… À cette pensée, tout ce qu'il y avait de généreux en elle se réveilla, et elle s'approcha du lit.

— Vivra-t-il ? demanda-t-elle tout bas au médecin.

Celui-ci fit un geste qui ne laissait point d'espoir. Alors Valentine sentit son cœur plein de pardon, et elle se pencha sur le visage tiré du mourant, qui ouvrit les yeux.

— Il ne peut pas parler, dit le médecin, mais il entend.

— Me reconnaissez-vous ? dit Valentine.

Les yeux de Moissy dirent que oui.

Il regardait sa femme avec une sorte de terreur ; son esprit troublé par la mort prochaine ne s'expliquait pas bien comment et pourquoi elle était là. Il pensait peut-être que c'était une apparition vengeresse.

— Je suis venue vous dire, continua Valentine en s'approchant plus près de lui, que je regrette le malheur qui vous est arrivé…

Elle s'arrêta. Les lèvres du mourant formulaient un mot qu'elles ne pouvaient prononcer, elle le comprit et dit d'une voix distincte :

— Oui, je vous pardonne.

Il ferma les yeux avec un air d'allégement, et l'instant d'après, commença à râler.

— Ne restez pas là, madame, dit le médecin à Valentine.

Elle se laissa emmener.

Moins d'une heure après, on vint lui apprendre qu'elle était veuve.

q

Chapitre 19

Veuve… Trop tard !
Dans les grandes circonstances de la vie, si sévère qu'on soit avec soi-même, les convenances se trouvent emportées comme les frêles contractions qui bordent une rive, lorsque le fleuve sort de son lit.

On ne doit pas dire ces choses, on ne doit pas les penser, le monde entier jetterait la pierre à celui, à celle qui oserait exprimer ses opinions avec ce cynisme. Mais qui donc pourrait dire, en présence d'une délivrance comme celle de Valentine, que cet événement n'eût pas dû arriver deux ans plus tôt ?

À quoi donc pensait la Providence, en armant d'un couteau la main d'un joueur de bas étage, si elle ne réparait un oubli de deux années antérieur ?

Mais les deux années s'étaient écoulées, apportant leur fardeau d'angoisses et d'actions irrémédiables ; Valentine était veuve, et René était marié ; bientôt il serait père ; le gouffre était entre eux, maintenant comme alors. Le seul bienfait qu'apportait le nouvel événement était pour la jeune femme la liberté d'agir à sa guise. Le poids de l'existence de la société de Moissy ne pèserait plus sur sa pauvre âme déjà accablée. Elle pourrait aller et venir dans le monde, retourner à Paris…

Ah ! oui, retourner à Paris. René n'y était pas, mais qu'importe ! L'exil avait assez duré. Revenir à son appartement, y retrouver ses souvenirs, que là du moins rien n'avait profanés, revivre dans cette atmosphère d'amour tendre et passionné, où tout était resté de l'être aimé, jusqu'au jour où, le voyant apaisé, elle pourrait lui parler à cœur ouvert… Il lui rendrait justice ce jour-là ! Elle lui révélerait enfin tout ce qu'elle avait souffert pour lui – lorsque René serait guéri de son amour, lorsqu'il appartiendrait tout entier à la vie de famille… Il serait hors de danger alors, elle parlerait sans crainte, et elle retrouverait son rêve d'autrefois, cette belle amitié digne et confiante, qui devait les conduire jusqu'au tombeau.

Ils n'en étaient pas là, et avant qu'ils puissent arriver à ce repos de leurs âmes, mille ennuis matériels se mettaient à la traverse.

Il fallait d'abord régulariser l'acte de décès de Moissy. Ce fut Dubreuil qui s'en chargea.

Il ne laissait guère passer de jour sans visiter Valentine dans sa solitude de Nice.

On n'oserait affirmer qu'il fût venu là dès l'abord avec des intentions bien pures.

D'abord, il n'entrait pas dans les idées de Dubreuil d'avoir de projet bien arrêté dans les actions de sa vie. Il prétendait, non sans apparence de raison peut-être, que rien ne gêne plus dans la vie que la préméditation, et que les plus heureux comme les plus habiles sont ceux qui se laissent porter par les événements, au lieu de prétendre les diriger.

Il s'était donc présenté chez madame Moissy, en partie parce qu'il avait pitié d'elle, en partie parce qu'il était curieux de son histoire et peut-être aussi parce qu'il se disait : On ne sait pas ce qui peut arriver ! Valentine était bien faite pour être aimée ; – la consolerait-on ? ce n'était pas probable, mais enfin on ne savait pas.

Au bout de quarante-huit heures, Dubreuil savait. Il savait que cette âme douce et fière, qui s'était donnée une fois, ne se reprendrait pas ; mais, chose qui eût dû bien l'étonner en parlant de lui-même, son désir de se rapprocher de la jeune femme n'en fut nullement refroidi. Telle qu'elle était, ce serait la plus aimable amie, la relation d'amitié féminine la plus sûre, pourvu qu'on sût se l'attacher par l'estime et le dévouement.

Pour la première fois de sa vie, Dubreuil s'attela sérieusement à une chose qui ne lui rapporterait aucun avantage immédiat, et peut-être rien de plus dans l'avenir, mais cela l'amusait… du moins il le croyait.

Le jour où Valentine reçut la nouvelle du malheur arrivé à Moissy, Dubreuil vint comme de coutume dans l'après-midi ; la servante effarée lui raconta les événements à sa façon. Notre ami n'hésita pas une seconde. Il se fit conduire à la gare, pesta une heure en attendant un train, sauta dedans avant qu'il fût arrêté, et arriva à Gênes, au moment où la jeune femme, atterrée, se demandait ce qu'elle allait faire.

Dubreuil fut parfait. C'est dans ces occasions-là que les qualités de l'homme du monde sont vraiment précieuses, et arrivent à surpasser les autres plus solides.

Il reconnut Moissy, signa toutes les déclarations qu'on voulut, courut chez les autorités locales, au consulat de France, fit dresser un acte de décès, ordonna les funérailles, empêcha qu'elles pussent donner lieu à quelque manifestation que ce soit, et bien qu'il eût des soupçons très justifiés sur la façon dont Moissy avait reçu le coup mortel, il se garda bien de dire quoi que ce fût qui pût mettre sur la trace des coupables.

— De si braves gens ne doivent pas être inquiétés, se dit-il philosophiquement. Quel malheur seulement qu'ils n'aient pas eu cette idée il y a quelques années !

Trois jours plus tard, Valentine quitta Gênes en vêtements de deuil,. Les gens qui la virent passer, si pâle et si grave, disaient en la plaignant :

— Pauvre jeune femme ! Est-ce un malheur qu'elle ait perdu son mari !

Elle regagna Nice, toujours accompagnée de Dubreuil, qui ne la quitta qu'au seuil de sa maison.

— Qu'allez-vous faire ? lui demanda-t-il la tête nue, pendant qu'elle lui tendait la main en lui disant : Merci.

— Je vais retourner à Paris, répondit-elle.

— Puis-je vous être utile en quelque chose ?

Elle secoua négativement la tête. Une idée vint à Dubreuil.

— Je vais écrire à mes amis de Broye, dit-il ; vous m'autorisez à leur apprendre ce qui vous est arrivé ?

— Je vous en prie, dit-elle, pendant qu'un flot de sang empourprait son visage.

Il la salua respectueusement et la quitta ; elle rentra dans sa maison solitaire et pleura toute la nuit. Mais ce ne fut pas sur son veuvage.

q

Chapitre 20

Régine était de mauvaise humeur. Elle avait mal dormi, et tout autour d'elle s'en était ressenti ; alors, sa mère l'avait grondée. Madame de Broye avait pour principe que lorsqu'on a marié sa fille, il ne faut plus se mêler de sa conduite autrement que par des conseils discrets ; mais d'intervention directe point.

En cette occasion, cependant, elle s'était départie de sa réserve ordinaire. C'est que la prudente châtelaine n'eût toléré chez personne ce que sa fille lui faisait endurer depuis quelques jours, et elle s'était fait ce raisonnement :

— Comme mère, je dois garder le silence ; mais comme hôtesse, je dois rappeler aux devoirs qu'impose une bonne éducation, la jeune femme qui les oublie.

En conséquence, elle avait été s'asseoir près de Régine, pendant que celle-ci se faisait coiffer, et renvoyant la soubrette, elle avait adressé à sa fille une courte admonestation.

Comme on peut s'y attendre, madame d'Arjac avait pris cette remontrance du plus mauvais côté qui se puisse imaginer. Elle avait d'abord regimbé, puis pleuré, puis regimbé de plus belle. Ce que voyant, madame de Broye avait quitté la place avec la majesté dont on ne la voyait jamais se départir, mais blessée au fond du cœur, tout comme la mère la moins majestueuse de l'univers eût pu l'être en pareille circonstance.

La femme de chambre, aussitôt rappelée, achevait de coiffer Régine, lorsque René entra.

— Pas encore prête ? fit-il sans aigreur.

Ce fut le signal d'un orage épouvantable.

René ne savait pas ce que c'est peut-être qu'une scène faite par une femme acariâtre. Tout jeune quand il avait aimé Valentine, il n'avait fait jusqu'alors qu'effleurer le côté féminin de la vie ; son amie lui avait soigneusement épargné non seulement les grands heurts, mais aussi les mille froissements de l'existence en commun, froissements qu'une femme attentive peut, si elle le veut, amoindrir jusqu'à n'être presque plus sensibles.

L'attaque de Régine le laissa stupéfait et sans défense ; il éprouvait la singulière sensation de quelque chose d'illégal, d'injuste, d'une sorte de violation de son domicile ; une poignée de

brigands calabrais coiffés de chapeaux coniques et armés jusqu'aux dents, entrant en plein jour chez lui pour briser ses porcelaines, l'eût moins surpris que cette rage inattendue et sans mesure que sa femme déversait à flots sur lui.

— Nous ne sommes pas seuls ! fut tout ce qu'il put dire.

La femme de chambre qui rangeait çà et là, fort embarrassée de sa personne, se retira discrètement.

Régine n'y prit pas garde et continua à l'accabler de reproches, pour la plupart saugrenus.

Elle ne voulait pas qu'on la grondât comme une petite fille. Elle n'entendait pas que qui que ce fût lui fît des sermons directs ou indirects. On la connaissait mal si l'on pensait qu'elle était femme à supporter la position dépendante qu'on voulait lui faire…

— Je ne comprends pas, dit René, qui avait eu le temps de se remettre, et qui sentait la colère monter en lui. De quoi vous plaignez-vous ?

Régine s'arrêta. De quoi ? Elle n'en savait rien du tout. La question innocente de son mari avait ouvert les écluses de la mauvaise humeur amassée pendant la semonce de sa mère, et elle avait versé sur la tête de son mari toute l'amertume causée par une autre. Ceci était fort naturel, sans doute, mais elle ne pouvait pas l'avouer à l'homme qui se tenait devant elle, calme et grave, comme un juge. Elle eut recours au procédé ordinaire, si simple que toutes les femmes le devinent d'instinct, du haut en bas de l'échelle sociale : la mauvaise foi.

— Je me plains, s'écria-t-elle, de ce que ma mère et vous, vous soyez d'accord pour me blâmer dans toutes mes actions. Croyez-vous que je ne me suis pas aperçue de votre parti pris de me traiter en esclave ? Sous votre feinte douceur, vous cachez vos volontés despotiques.

Elle parla tant qu'elle voulut ; René l'écoutait sans mot dire. Lorsque, à bout d'arguments et d'haleine, elle s'arrêta, il prit la parole à son tour.

— La sortie que vous venez de faire, dit-il, est absolument inqualifiable ; c'est pourquoi je ne m'y arrêterai pas. Votre état maladif vous donne droit à quelque indulgence ; c'est une raison pour que je ne vous fasse aucun de ces reproches que vous avez si fort à cœur…

Elle voulait l'arrêter, mais il était en colère pour tout de bon et ne se maîtrisait qu'avec une peine extrême ; aussi fit-il un geste si plein d'autorité, que la jeune femme surprise se tut.

— Ce que je veux vous dire a trait uniquement au côté extérieur de la question. Vous venez de me faire une scène devant votre femme de chambre : c'est une faute contre les convenances, et voilà ce que je ne puis admettre. Quels que soient les défauts que vous me reprochez avec tant de véhémence, vous conviendrez du moins qu'ils n'ont eu jusqu'à présent aucun côté humiliant pour vous. Si vous m'humiliez devant nos gens, vous détruisez l'équilibre de notre vie.

Régine se mit à pleurer. Cela, c'est le dernier argument.

— Vous ne m'aimez pas ! dit-elle tout en larmes : si vous aviez le moindre amour pour moi, vous n'auriez pas le courage de me

dire des choses si dures…

— Je pourrais retourner votre argument contre vous-même, répliqua René. Si vous aviez quelque affection pour moi, vous ne m'exposeriez pas sans aucune provocation à des émotions comme celle que vous venez de m'infliger. Je n'avais pas idée de pareilles choses, Régine. Mon père et ma mère vivaient en paix entre eux, de même que vos parents, et leurs différends, s'il y en avait, ne s'abaissaient jamais jusqu'à la querelle.

— Vos maîtresses ne vous ont donc jamais fait de scènes ? demanda méchamment la jeune femme.

René s'inclina devant elle et sortit sans répondre. Régine, furieuse, se cramponna au cordon de sonnette et se donna le luxe d'une attaque de nerfs : encore un luxe de femme mariée, celui-là, et que nos mœurs interdisent aux jeunes filles de bonne maison, tout comme la lecture de certains romans.

Comme il descendait l'escalier, il trouva le courrier dans le vestibule. Parcourant d'un doigt discret les diverses enveloppes, il tomba sur une lettre de Dubreuil, et la prit avec un certain intérêt. Ce voyageur lui avait déjà donné une fois des nouvelles de Valentine ; peut-être aujourd'hui, au cours de sa causerie brillante et décousue, jetterait-il encore ce nom, avec un mot, qui apprendrait à René quelque chose sur l'état de cette âme…

Il ouvrit l'enveloppe, parcourut rapidement les premières lignes, et s'arrêta net, au milieu de la grande salle.

« Un événement bien étrange, et que, malgré mon respect pour toutes les convenances, je ne saurais qualifier de fâcheux, vient d'arriver à Gênes. Moissy s'est fait tuer dans quelque vilaine

aventure, et je viens de ramener chez elle madame Moissy, qui part pour Paris, enfin délivrée d'un esclavage qui n'a que trop duré. »

Veuve, elle était veuve ! Libre ! Et lui, le malheureux, il était marié, enchaîné à son tour…

Il monta dans sa chambre et s'y enferma pour lire et relire la lettre.

Ce qu'il pensa, ce qu'il subit, est resté un secret entre sa conscience et lui. Certes, René était un homme scrupuleux sur les questions d'honneur et d'humanité, mais on n'oserait affirmer qu'il n'ait point pensé que la mort seule de sa femme pouvait lui rendre la liberté.

Quant à la quitter, à faire d'elle ce que Moissy avait fait de Valentine, il n'y songea pas. Certaines âmes concevraient plutôt la pensée d'un crime que celle d'une lâcheté.

Lorsqu'il parut devant la famille assemblée pour le déjeuner, l'agitation intérieure qu'il maîtrisait, mais ne pouvait cacher, fut mise par M. et madame de Broye sur le compte de la querelle que lui avait intentée Régine, et dont ils avaient eu connaissance par elle ; car avec l'inconsistance propre à ces sortes de caractères, elle était allée se plaindre à sa mère des torts qu'elle attribuait à son mari, tout comme en temps ordinaire elle se plaignait à lui des habitudes despotiques de madame de Broye.

Celle-ci examina attentivement le visage de son gendre, et vit qu'il devait avoir reçu en effet un grand coup ; avec sa bonté et son tact exquis, elle s'appliqua à le combler de prévenances, afin

de racheter autant qu'il était en son pouvoir les torts que sa fille s'était donnés.

Chacune de ses marques de honte s'enfonçait dans le cœur de René comme une pointe aiguë, en lui rappelant de plus en plus qu'il eût donné sa vie pour oublier ses devoirs envers cette famille et envers la femme qui portait son nom.

Tout à coup, il s'avisa qu'il ne pouvait cacher la nouvelle qui l'avait tant ému. Sans doute il eût préféré que tout autre l'annonçât à sa place. Mais attendre eût été une imprudence. Il se décida donc, et, avec un grand effort sur lui-même, il dit d'une voix claire :

— Dubreuil m'écrit de Nice et m'annonce une nouvelle bien étrange : madame Moissy a perdu son mari subitement dans des circonstances que Dubreuil ne précise pas exactement, mais qui ne sont pas de nature à faire regretter le défunt.

Il s'arrêta, ne pouvant plus parler, tant son esprit lui représentait avec force tout ce qui aurait pu être s'il avait été libre encore. Tous les yeux étaient fixés sur lui.

— Comment, s'écria Régine, oubliant ses griefs, Valentine est veuve ! Quel bonheur ! Elle va revenir, et nous allons reprendre notre bonne vie d'autrefois !

Elle rougit ; autrefois, c'était avant son mariage, à l'époque où elle désirait tant épouser ce René, qui maintenant ne lui apparaissait plus que comme un accessoire banal et obligé dans sa vie. René reprit :

— M. Moissy a dû être tué, à ce que je comprends, dans quelque guet-apens, ce qui n'a rien d'étonnant, étant donné son

caractère.

— Vous le connaissiez donc ? demanda M. de Broye.

— Pas personnellement, se hâta de répondre René, mais madame Moissy m'avait souvent parlé de lui.

— Elle vous faisait donc des confidences ? demanda étourdiment Régine.

Sa mère intervint.

— Vous comprenez bien, mon enfant, dit-elle à sa fille, qu'elle ne pouvait pas vous en faire, mais il était très naturel qu'elle causât à cœur ouvert avec René, qui était pour elle un ancien ami. C'est chez madame Dumont que vous l'avez connue, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en se tournant vers son gendre. Madame Moissy est une femme admirable, que son malheur rendait encore plus intéressante par la dignité avec laquelle elle savait le porter. J'espère qu'un second mariage la consolera du premier.

M. de Broye ajouta quelques mots, puis parla d'autre chose, au grand soulagement de René, qui, pendant le discours de sa belle-mère, s'était senti sur des charbons ardents. En effet, il faudrait revoir Valentine, à présent ; tant qu'il avait été irrité contre elle, la pensée d'une brouille, soit éclatante, soit sous-entendue, éloignait toutes les difficultés qui résultaient de la nécessité de sauver les apparences. Maintenant, ce serait autrement difficile ; il fallait donc s'accoutumer dès à présent à se faire un front d'airain, prêt à braver tous les dangers.

Il se fit ce front d'airain, il apprit à entendre parler de Valentine avec l'indifférence qu'on apporte à la lecture d'un fait divers ; il se força même à faire sur l'événement qui la rendait veuve des

commentaires aussi mondains que possible. Il parlait de Moissy avec le genre de pitié que comportait son existence passée, avec la nuance d'intérêt qui s'attache à tout Français tué en pays étranger, quelle que soit la cause réelle de sa mort. Il s'apprit à écouter sans sourciller les réflexions et les suppositions. Les voisins affluèrent à la maison de Broye dès que les journaux eurent parlé. Valentine devenait une sorte d'héroïne, et l'on venait chercher des détails sur elle chez ceux qui l'avaient connue. Il fallut que dix fois le jour René se résignât à s'entendre interroger.

— Elle est jolie ! Et dites-moi, c'est une femme sérieuse, n'est-ce pas ? Ce scélérat de mari l'avait abandonnée toute jeune ? Et elle n'a jamais fait parler d'elle ? Jamais de liaison ? Non ? Pas de scandale, bien entendu, mais une affaire de cœur ? Non ? Jamais ! Elle a eu bien du mérite !

Ainsi, même en mourant, Moissy avait encore trouvé moyen de faire du tort à sa femme. Il l'avait livrée en pâture à la curiosité publique, toujours gavée, et qui cherche pourtant toujours un aliment. Valentine était discutée ; les uns la trouvaient admirable, d'autres disaient que « c'était de la pose ». Mais personne n'osa l'attaquer directement, et sa réputation sortit intacte de cette nouvelle épreuve.

Une impulsion presque irrésistible poussait René vers Paris ; c'est là qu'elle devait être, qu'elle l'attendait sans doute. Ils ne s'étaient pas revus depuis la scène du Palais-Royal, mais il se sentait sûr qu'elle avait compris et qu'elle lui avait pardonné. Au souvenir de cette rencontre, le rouge lui montait au visage, et il se repentait amèrement de sa cruauté. Mais à mesure que les jours passaient, il s'étonnait de ne pas recevoir de lettre d'elle.

Pourquoi ne lui écrivait-elle pas ? Pourquoi, devenue libre, ne se hâtait-elle pas de lui dire quels motifs l'avaient guidée jadis, et pourquoi elle l'avait tant fait souffrir ? Puis il se répétait que les convenances… Oh ! ces convenances maudites qui s'étaient toujours mises entre elle et lui !

René ne savait plus s'il y avait huit jours ou dix ans qu'il avait appris la mort de Moissy ; en réalité, il y avait six semaines, lorsqu'un matin pluvieux son valet de chambre lui apporta une lettre qui l'avait d'abord cherché à son domicile de Paris. L'écriture incertaine semblait déguisée et n'était pas reconnaissable.

Il décacheta l'enveloppe avec un frisson, car tout lui faisait peur maintenant, et trouva une seconde enveloppe portant son nom. Celle-ci était de la main de Valentine. Il resta incertain avec un grand battement de cœur devant le secret de sa destinée, puis brusquement fit sauter le cachet.

Il lut jusqu'au bout, tout d'une haleine, comme on boit un verre d'eau, puis se précipita vers son cabinet de toilette, consulta l'horaire du chemin de fer, fixé au mur, saisit un chapeau et un paletot, et courut en bas.

Son beau-père le rencontra au pied de l'escalier.

— Que vous arrive-t-il ? demanda M. de Broye, effrayé de l'expression qu'il voyait sur les traits de son gendre.

— J'ai reçu une lettre, dit rapidement celui-ci, il faut que je parte sur-le-champ.

Le vieux gentilhomme le regarda avec plus d'attention.

— De mauvaises nouvelles ? dit-il inquiet.

— Oui.

— Affaires d'intérêt ? insista-t-il en hésitant.

Tout en blâmant en lui-même ce qu'il considérait comme une indiscrétion, M. de Broye ne pouvait s'empêcher de questionner René, tant l'attitude de celui-ci trahissait de trouble intérieur.

— Affaires graves, mon cher beau-père, répondit le jeune homme en retrouvant son empire sur lui-même. J'ai à peine le temps d'arriver à la station, excusez-moi près de madame de Broye et près de Régine…

Il prit un parapluie, et serrant la main de l'excellent homme, il sortit. Le vent et la pluie s'engouffrèrent avec force dans la porte lorsqu'il l'ouvrit.

— Envoyez-moi mes lettres et les dépêches à notre appartement de Paris, dit-il, avec un signe d'adieu.

La lourde porte de chêne se referma derrière lui ; il descendit le perron en courant et arpenta rapidement l'avenue. Trois kilomètres le séparaient de la station du chemin de fer ; il les fit sans s'arrêter, tournant de temps en temps la tête avec angoisse, pour voir si le train qu'il voulait prendre ne le dépassait pas. Un panache de vapeur blanche se fit voir au détour de la vallée ; René ferma son parapluie et se mit à courir sous l'averse, entra dans la gare au moment où la locomotive s'arrêtait, se fit donner un billet et sauta dans un wagon. Là seulement il respira.

Valentine était-elle morte ? D'après sa lettre qu'il relisait fiévreusement, il pouvait le supposer. D'autre part, aucune indication, aucun renseignement n'accompagnait ce dernier adieu.

Il était seul, par bonheur ; pendant le trajet, il lut vingt fois le récit simple et clair des faits qui avaient décidé la malheureuse femme à un sacrifice si dur et désormais inutile. Il se maudissait de sa cruauté envers elle, lorsqu'il se rappela soudain comment seul dans les sapins, il avait senti la paix se faire en son âme ; il se souvint de l'émotion divine et douloureuse qui l'avait saisi, quand il avait compris que Valentine ne pouvait rien vouloir que de grand et d'élevé, quand il avait enfin rendu justice à la noblesse de cette âme jusqu'alors méconnue…

— Elle a dû le sentir, pensa-t-il. Il regarda la date du papier qu'il tenait encore à la main. C'était à peu près l'époque à laquelle ses yeux s'étaient ouverts et qu'il ne pouvait préciser. Par-dessus les fleuves et les montagnes, leurs pensées s'étaient croisées dans un message de pardon et d'amour.

Le train s'arrêta enfin dans la gare, à Paris. René se fit conduire aussitôt à l'ancienne adresse de Valentine. Il aurait là des nouvelles sans doute. Pendant que le fiacre roulait lourdement sur le pavé, il sentait des mouvements d'impatience qui allaient jusqu'à l'extrême angoisse. La course était longue ; lassé de se torturer lui-même, il tomba dans une sorte d'insensibilité et se réveilla comme d'un profond sommeil lorsque la voiture s'arrêta devant la maison de madame Moissy.

Il éprouva alors une impression singulière, comme celle d'un homme atteint de la fièvre, et qui dans son délire a une demi-perception de son erreur.

Il oublia presque qu'il était marié, que Valentine était peut-être morte ; il n'eut plus que l'ancienne émotion qu'il éprouvait

lorsque, le cœur tremblant de joie à l'idée de la voir, il gravissait rapidement l'escalier.

Il franchit le vestibule, prêt à monter comme jadis ; puis il eut peur, et s'arrêta devant la loge de la concierge.

— Madame Moissy ? demanda-t-il en s'efforçant de paraître indifférent.

La concierge n'était plus la même ; elle regarda René d'un air curieux.

— Au troisième. Madame Moissy est bien malade et ne reçoit personne.

— Elle m'a fait demander, dit au hasard le jeune homme. Il eût trouvé n'importe quelle raison pour passer outre.

— Alors montez, monsieur, répondit la concierge en retournant à ses affaires.

Il monta tout d'un trait et s'arrêta devant la porte où il avait sonné tant de fois.

Valentine n'était pas morte… Ce ne fut qu'arrivé là qu'il s'aperçut du soulagement qu'il éprouvait.

Il sonna, la femme de chambre vint lui ouvrir. C'était aussi un nouveau visage.

— Madame est malade et ne reçoit pas, dit-elle.

— Je viens prendre des nouvelles de madame Moissy de la part de ma famille qui est en province, répondit René. Peut-elle lire ?

— Non, monsieur.

— Entend-elle ?

— Oui, monsieur.

— Dites-lui mon nom : René d'Arjac.

La femme de chambre hésita.

— C'est que madame est si faible… dit-elle.

— Mais son état n'est pas désespéré ?

— Il l'était hier ; aujourd'hui il y a un peu de mieux.

René eut une idée lumineuse.

— Avez-vous mis une lettre à la poste hier soir ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Madame en avait-elle écrit l'adresse elle-même ?

— Oui, monsieur ; elle ne pouvait pas tenir la plume, mais elle a écrit tout de même.

— C'était pour moi. Il ajouta au hasard : Ma femme est sa meilleure amie.

— Je vais prévenir madame, fit la jeune fille, qui disparut dans le salon, laissant René dans l'antichambre. Elle reparut au bout d'un instant.

— Madame dort, dit-elle.

René resta abasourdi. Faire soixante lieues en toute hâte, trouver Valentine vivante, et s'en retourner parce qu'elle dor-

mait, tout cela lui paraissait fantastique et illogique comme un rêve. Il cherchait dans sa tête un parti quelconque, lorsque le timbre retentit.

— C'est le médecin, dit la femme de chambre, et elle ouvrit.

Le docteur de Valentine connaissait René de longue date. En le voyant là, il devina tout ou partie de la douloureuse histoire de ces dernières années. Seulement, comme c'était très vraisemblable, d'ailleurs, il avait cru Valentine abandonnée par son ami. Il regarda le jeune homme d'un air sévère, comme pour lui demander ce qu'il venait faire là.

— Ma famille m'envoie, balbutia René ; je viens savoir des nouvelles… Madame Moissy nous a écrit…

Le vieux médecin avait vu bien des choses dans sa vie ; il avait soigné bien des maladies dont la vraie cause n'était ni dans le sang ni dans les moelles ; il se rappela mille détails du passé et du présent, et fut pris de pitié, sinon pour le malheureux qu'il avait devant les yeux, au moins pour le repentir présumé qui se lisait si visiblement sur ses traits décomposés.

— Elle vous a écrit ? dit-il ; je vais voir si elle est en état de vous recevoir.

Il entra dans la chambre, et René fut introduit au salon, où il resta avec une bougie, car la nuit était venue, triste nuit de septembre, froide et humide.

Après un temps qui lui parut éternel, et qui n'avait duré en réalité que quelques minutes, la porte s'ouvrit, et la tête du vieux médecin se montra.

René se leva rapidement, avec l'impression de plus en plus prononcée qu'il faisait un rêve, et qu'il allait être réveillé tout à l'heure par un formidable coup de massue.

Il entra cependant ; c'était la même chambre simple et claire, qu'il avait connue jadis ; sur l'oreiller reposait la tête de Valentine noyée dans les tresses châtaines de ses beaux cheveux en désordre… Il resta sur le seuil, saisi de respect et de crainte, n'osant approcher, comme si tout mouvement eût été un sacrilège.

Valentine ouvrit les yeux : le médecin poussa doucement René dans la direction de son regard.

Ces yeux bleus, jadis pleins de tendresse et de vie, maintenant creusés et battus, moins par la maladie que par les larmes !… Un réseau de petites rides courait maintenant au-dessous des paupières ; la jeune femme était désormais marquée au sceau indélébile de la douleur.

Elle entrouvrit la bouche, puis la referma. Le médecin que René interrogeait de l'œil maintint le jeune homme à sa place ; le regard de Valentine ne le quittait pas ; les traits amaigris de son visage avaient pris une expression reposée. Lentement, elle dégagea sa main gauche, et la laissa retomber ouverte au bord du lit.

Tremblant, toujours dirigé par le docteur, René s'approcha et mit sa main dans les doigts brûlants, qui se refermèrent avec une étreinte presque insensible, où pourtant la jeune femme avait mis toute son énergie.

— Je suis venu, commença René à voix basse. Il s'arrêta ; parler en présence d'un tiers était impossible. J'ai reçu votre lettre,

dit-il, puis il se tut. Les doigts de Valentine, qui semblaient prendre plus de force, lui disaient merci.

— Vous avez donc été bien malade ? dit-il, car ce silence était intolérable, sous l'œil de cet homme qui paraissait le juger si sévèrement.

— Elle a failli mourir, dit le docteur, mais elle est hors de danger maintenant, pourvu qu'elle ne fasse pas d'imprudence. Pas d'imprudence ! vous entendez, madame.

— Valentine sourit. Qu'importaient maintenant les imprudences ! Et puis elle allait guérir bien vite, elle le sentait, à présent qu'il était revenu ! Depuis qu'il était là, elle se reprenait à la vie à chaque seconde.

Elle retira sa main, et soudain, par un mouvement inattendu, elle se souleva sur le coude. Étonné de ce miracle, le médecin la regardait, et pensait en lui-même : Comme il faut qu'elle l'aime !

— Vous reviendrez demain ? dit Valentine d'une voix si faible qu'elle semblait un souffle.

L'effort avait fait monter un peu de rosé à ses joues. Sans la maigreur, elle n'eût pas paru malade.

— Oui, dit passionnément René, incapable de se contenir.

— Pas d'imprudence ! répéta le docteur. Et pour aujourd'hui en voilà assez.

— Oui, docteur, fit la jeune femme avec un regard plein de prière ; mais il reviendra demain, n'est-ce pas ?

— Soit, grommela le vieux praticien en se détournant, mais pas longtemps.

— Pas longtemps, répéta René avec ravissement. Il eût consenti à n'importe quoi, en ce moment.

— Bonsoir, fit le docteur, en faisant signe à René de passer devant lui.

— Bonsoir, répondit Valentine, sans quitter des yeux son ami.

En refermant la porte, le jeune homme vit qu'elle avait reposé sa tête sur l'oreiller, et que, les yeux fermés, elle souriait dans une indicible extase.

Il saisit le docteur par la main.

— Dites, elle vivra ? fit-il tout bas, en le serrant si fort qu'il lui engourdissait les doigts.

— Elle vivra à condition qu'on ne lui fasse pas de chagrins. Faites bien attention, monsieur d'Arjac ; depuis deux ans, cette malheureuse femme a porté un fardeau au-dessus de ses forces…

— Ce n'était pas ma faute, murmura d'Arjac. Son mari est mort trop tard pour tout le monde ; c'est lui qui est cause de tout le mal. Si elle était morte, on pourrait dire qu'il l'a tuée.

Le docteur dégagea sa main meurtrie, et tout en descendant l'escalier, reconstruisit dans sa mémoire l'histoire de la malade depuis le retour de Moissy. Ce court examen le convainquit de la bonne foi de René. Mais alors un autre danger se présentait.

Arrivé dans la rue, il se tourna vers d'Arjac.

— Madame Moissy est une femme admirable, dit-il d'un ton sérieux ; c'est une âme droite, qui ne peut vivre en désaccord avec elle-même. Puisque vous avez pour elle une affection sincère, c'est à vous de lui éviter tout ce qui pourrait lui apporter des chagrins. Elle mérite d'être honorée et tranquille. Pour du bonheur, nous n'en parlerons pas ; il n'est guère donné à personne, je crois, d'en avoir autre chose que l'illusion.

René, resté seul, gagna un hôtel, où il se fit servir quelque nourriture. Il n'avait rien pris depuis le matin, et les forces lui manquaient.

La nuit fut pour lui la continuation du rêve éveillé qu'il faisait depuis le matin. Le lendemain seulement, il se rendit compte de la réalité.

À tous les points de vue il était nécessaire que d'Arjac demeurât dans son appartement.

Il s'y rendit, le fit ouvrir par la femme de charge qui le gardait, annonça qu'il resterait au moins quelques jours, et fit ensuite deux ou trois visites à des personnages officiels, tels que son notaire, le médecin de la famille, et le gérant d'une maison qui appartenait à M. de Broye, puis il attendit l'après-midi avec une impatience maladive.

À deux heures, il se présenta et fut admis près de Valentine. La femme de chambre se retira, et il se trouva enfin seul avec elle.

Elle le regardait cherchant son âme au fond de ses yeux, et il buvait dans ce regard l'âme de Valentine tout entière. Rien n'existait plus pour eux, ni l'absence, ni les torts, ni la maladie, ni

Régine, ni la mort encore si proche ; le monde avait disparu, la vie leur importait peu, ils s'étaient horriblement fait souffrir l'un et l'autre, – mais ils s'aimaient toujours et s'étaient toujours aimés ; l'amour vainqueur les avait repris et les tenait bien ; cette fois il ne les laisserait plus échapper.

De temps en temps, l'un d'eux fermait les yeux, pour rentrer en soi-même, puis les rouvrait aussitôt, afin de s'assurer que l'autre était toujours là… oui, c'était bien vrai ; ils s'étaient retrouvés pour ne plus se perdre…

Valentine tendit à son ami sa main légère et presque transparente ; il la prit, et le charme mystérieux de ce silence fut rompu.

Il était temps de le rompre, car leurs âmes trop pleines allaient peut-être se briser.

— Vous ne m'en voulez plus ? dit-elle de sa voix faible, si touchante.

Il tomba à genoux près du lit, le visage caché dans la main qu'elle lui laissait, et lui demanda humblement pardon.

— Non, dit-elle, pas pardon… nous nous sommes trompés également tous les deux ; de vous à moi, il n'y a pas de pardon… Vous m'aimez ?

— Ah ! si je t'aime ! s'écria René ; tout à coup il se rappela combien Valentine était faible, quelle prudence était nécessaire, et son courage lui revint. Il se releva, se rassit en face d'elle, et lui parla doucement, comme à un enfant, de choses futiles.

Elle l'écoutait avec un sourire ravi ; les paroles lui importaient peu, c'est la musique de sa voix qu'elle entendait. D'ailleurs, le

bonheur de sa présence était déjà assez pour elle. Au bout d'une demi-heure, René se leva.

— Déjà ? dit-elle avec regret.

— Demain ! répondit-il, avec un sourire si tendre qu'elle n'insista pas.

Il revint le lendemain, tous les jours, restant un peu plus longtemps chaque jour. Il la faisait manger, et le pain rompu de sa main semblait meilleur à la convalescente.

De Régine, il n'en était jamais question. Elle écrivait de temps en temps à son mari la petite lettre banale que la femme restée à la campagne envoie à son mari absent ; René la lisait, la mettait dans sa poche, et n'y pensait plus jusqu'au prochain courrier. Que lui importaient ces phrases menteuses ? Si elles exprimaient des sentiments sincères, qu'importait encore ? Tout ce qui n'était pas Valentine n'était plus qu'un encombrement dans la pensée de son ami : tout ce qu'il pouvait faire était de témoigner de la charité à celle qui le gênait si cruellement.

Les jours passaient ; un moment vint où René eut la surprise, en entrant, de trouver son amie couchée sur sa chaise longue au lieu de la voir dans son lit. Il rencontrait parfois là le docteur, qui le saluait d'un coup de chapeau et s'en allait aussitôt pour mettre ses principes d'accord avec ce qu'un homme doit aux convenances. Au fond, le vieux praticien savait que celui qui avait guéri la malade, c'était René, avec la joie de sa présence.

L'automne s'avançait cependant ; un jour, René, penché sur le dossier de la chaise longue, dit à Valentine :

— Il faut que j'aille là-bas.

Là-bas, c'était l'exil, c'était la maison de Broye avec ses hôtes indifférents ; c'était aussi Régine avec ses caprices, ses mauvaises humeurs inexpliquées et inexplicables ; c'était la famille… et c'était la séparation.

Valentine le regarda avec cette expression de douleur résignée qu'il avait vue tant de fois dans ses yeux, alors, quand il ne savait pas y lire.

Elle savait bien qu'il n'était pas venu pour rester, qu'il ne pouvait pas rester, que le devoir le rappellerait un jour ou l'autre ; depuis qu'il était apparu un soir, près de son lit, lui apportant la vie dans le regard compatissant de ses yeux aimés, dans l'étreinte réconfortante de ses mains tièdes, elle savait qu'il s'en irait ; mais quand on revient de si loin, le présent suffit.

— Quand partez-vous ? dit-elle sans surprise.

— Quand vous me le permettrez, répondit-il.

— Demain, alors, dit-elle en baissant la tête.

René lui prit les mains avec angoisse.

— Pas encore ! dit-il d'un ton suppliant. Quoi ! cela va être fini déjà ? Je ne vous aurai retrouvé que pour vous perdre ? Et nous ne nous sommes encore rien dit.

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Nous n'avons rien à nous dire, fit-elle gravement ; vous savez tout ce que je pense, et je sais tout ce que vous sentez. À quoi bon les paroles, quand nous nous entendons si bien sans cela ?

Il serrait dans les siennes les petites mains qui essayaient de se dégager.

— Non, reprit-elle avec douceur, presque suppliante, pendant que sa voix était si ferme. Un avenir magnifique s'étend devant nous : celui que j'avais rêvé lorsque…

Elle détourna les yeux et s'arrêta un instant.

— C'est vous qui n'êtes plus libre à présent, dit-elle ; l'obstacle a changé, la situation est la même. Jamais, René, vous m'entendez ? nous ne serons plus rien l'un pour l'autre, rien que des amis qui peuvent se regarder sans rougir. Le passé est clos, il n'est pas mort, mais il est aussi loin que le serait un être qui aurait franchi les mers pour ne jamais revenir. Vous avez des devoirs, vous en aurez bientôt de plus graves encore ; cela seul créerait une barrière éternelle entre nous, si le sentiment de notre dignité réciproque n'était pas plus que suffisant.

Il l'écoutait, muet, sentant qu'elle avait raison, et puis, d'ailleurs, transfigurée par la souffrance, immatérialisée pour ainsi dire par l'absence et la douleur, elle pouvait n'être qu'une amie, en effet. Il l'adorait et n'éprouvait aucun trouble en baisant ses mains fluettes. Sœur, amie, pourvu qu'elle lui permît de la voir et de l'aimer du meilleur de son âme, il n'en demandait pas davantage.

— Quand vous reverrai-je ? dit-il, n'osant la regarder, de peur de perdre son courage.

— Bientôt, dit-elle avec un sourire angélique ; qu'importent quelques semaines ? N'avons-nous pas la vie entière devant nous ?

Ils restèrent quelque temps silencieux, craignant de troubler leurs pensées par des paroles inutiles.

Enfin René se leva.

— À demain, dit-il.

— Non, répondit Valentine. Vous partirez sans m'avoir revue.

Il la regarda d'un air de reproche. Elle lui permit de lire dans ses yeux bleus, qui ne mentaient jamais. Il y vit clairement que, le lendemain, elle n'aurait peut-être pas tant de courage, et cet aveu de faiblesse eut plus d'empire sur lui que l'affirmation du courage le plus énergique. Gagné par cet héroïsme, lui non plus ne voulait pas se montrer inférieur à ce qu'elle attendait de lui. Il détourna son regard un instant, puis s'approcha d'elle et la baisa longuement sur le front.

— Adieu, lui dit-il.

— Au revoir, répondit-elle ; quelques semaines seulement, moins peut-être.

Il sortit, et lorsqu'elle fut seule, Valentine cacha dans ses mains son visage soudain couvert de larmes.

— Que c'est difficile, mon Dieu ! murmura-t-elle, – et ce sera toujours comme cela..

q

Chapitre 21

René retrouva la maison de Broye exactement telle qu'il l'avait laissée ; seulement il pleuvait un peu plus que lorsque le jeune homme était parti. C'était un vilain automne pluvieux ; la chasse venait de s'ouvrir ; M. de Broye et Bérard, seuls à ne jamais se laisser décontenancer, rentraient le soir, ruisselants et mal satisfaits, ce qui ne les empêchait pas de recommencer le lendemain.

Dubreuil avait annoncé son arrivée, mais, comme chasseur, celui-là laissait fort à désirer. Il est vrai que, comme causeur, il se rattrapait avec usure. Quelques autres, parmi lesquels le timide Lorrey, firent leur apparition dans les deux ou trois jours qui suivirent, et Régine en fut enchantée.

Pourvu qu'elle eût une cour nombreuse autour de sa chaise longue, la qualité lui importait peu : ce qu'elle aimait, c'étaient des hommes bien élevés, aimables causeurs, – elle ne tenait pas à l'instruction, – capables de lui donner la réplique, capables surtout d'accepter sans discernement tout ce qui passait par la tête de l'aimable jeune femme. Elle avait trouvé son affaire.

Du matin au soir la maison était pleine de mouvement et de bruit ; les portes battaient sous la main des domestiques inattentifs, secoués à cette époque de l'année par un vent d'indiscipline tout particulier ; au chenil, les chiens aboyaient sans cesse contre les chiens des chasseurs invités ; deux ou trois jeunes filles et jeunes femmes tourmentaient le piano à tour de rôle.

René songeait à l'appartement de Valentine, calme, bien clos, bien rangé, où tout portait l'empreinte de sa main soigneuse, et son propre intérieur, celui qu'il allait retrouver avec Régine, dans

deux ou trois semaines, lui apparaissait comme une sorte d'enfer, saturé de parfums trop violents et orné de choses trop riches.

Les grands dîners de Broye avaient repris leur splendeur dominicale. Un soir, Dubreuil, s'adressant à madame d'Arjac, lui dit tout à coup :

— Vous rappelez-vous ce dimanche, il y a deux ans, lorsque vous vous étiez si bien arrangée en madame Moissy, qu'au premier coup d'œil je vous ai prise pour elle ? Au premier coup d'œil seulement, se hâta-t-il d'ajouter, car il avait vu se froncer les sourcils de la jeune femme. C'est que Régine n'entendait pas qu'on oubliât les cinq ou six ans qu'elle avait de moins que Valentine.

— Je m'en souviens, répondit madame d'Arjac en riant. C'est ce jour-là que j'ai commencé le siège de mon mari.

— Vous l'avouez donc ! fit Dubreuil, qui avait ôté son monocle pour la mieux voir.

C'était une de ses ruses : il ôtait son lorgnon comme d'autres mettent leurs lunettes, et les gens, le croyant myope, se livraient sans méfiance à ses investigations.

— Je l'avoue, continua Régine en riant de plus belle. Mon mari est fait pour être conquis, car il n'est pas entreprenant de sa nature ; mais je suis sûre qu'il aime assez à ce qu'on lui vienne en aide.

— Vous connaissez bien son caractère, fit Dubreuil avec une pointe d'ironie que la jeune femme ne saisit pas.

— Lui ? C'est un indifférent, voilà ce qu'il est. Mais j'aime assez cela ; dans un ménage, ces sortes de caractères sont parfaits. On fait tout ce qu'on veut.

Dubreuil tourmentait sa moustache.

— Connaissez-vous la légende du mouton enragé ? dit-il après un silence.

— Non. Est-ce que c'est drôle ?

— C'est drôle quand on la raconte avec esprit. C'est Bérard qui devrait nous dire cela.

Régine éclata de rire, à l'idée de Bérard disant quelque chose de drôle. Dubreuil souriait imperceptiblement.

— Et madame Moissy ? demanda tout à coup quelqu'un, soit qu'il eût entendu ce nom, soit que le souvenir de l'aimable femme fût présent à la pensée de plus d'un autour de la table.

Dubreuil jeta un coup d'œil rapide sur René, qui jouait d'une main nerveuse avec son couteau à dessert ; d'Arjac allait peut-être parler, peut-être commettre une de ces erreurs irréparables qui compromettent à jamais deux existences ; Dubreuil se lança dans la conversation, résolument.

— Madame Moissy est à Paris, dit-il, à peine rétablie d'une longue maladie qu'elle avait faite après la mort de son regrettable époux…

Un petit rire discret et étouffé courut autour de la table en guise d'oraison funèbre.

— Je l'ai vue lors de mon passage, continua Dubreuil, et je puis vous rassurer sur sa santé, qui me paraît définitivement remise.

À son tour, René jeta un regard furtif sur l'orateur, qui resta imperturbable. On parla d'autre chose, avec ce manque de suite qui caractérise les réunions nombreuses, et l'on ne songea plus à madame Moissy.

Quelques jours plus tard, les chasseurs rentraient en troupe après une assez bonne journée. René les avait accompagnés, car le séjour de la maison lui était devenu insupportable ; ils virent dans la cour une ancienne calèche fort vénérable qu'un charron du voisinage louait aux habitants de passage, ou à ceux qui ne possédaient pas leur propre voiture. Avant d'entrer, ils engagèrent des paris sur la personne qui se trouvait momentanément titulaire de cet équipage ; les paris faits, M. de Broye allait traverser la cour pour interroger le cocher, lorsque celui-ci reçut d'un domestique une communication qui lui fit rassembler les guides de ses chevaux afin de regagner la grand-route.

— Ceci devient grave, messieurs, dit de Broye. La personne, quelle qu'elle soit, qui a bien voulu nous rendre visite, devient notre hôte et passe la nuit ici. Je crois que c'est le moment de renouveler nos paris.

Les suggestions les plus extravagantes furent faites aussitôt, comme c'était naturel entre gens qui s'amusaient médiocrement à la campagne, et pour qui tout devenait sujet de distraction.

— Est-ce fait ? demanda de Broye en s'arrêtant sur le seuil de sa maison.

— Oui, répondit-on en chœur.

Il pénétra dans le salon, embrassa d'un coup d'œil la société exclusivement féminine qui s'y trouvait réunie, et se retournant vers ses hôtes que le désarroi de leur tenue retenait dans l'antichambre :

— Nous avons tous perdu, messieurs, dit-il en riant : l'hôtesse inattendue est madame Moissy

René, qui passait par-dessus sa tête la courroie de son carnier, le laissa lourdement retomber. Dubreuil, qui se trouvait derrière lui, le rattrapa au vol, non sans quelque peine.

— Madame Moissy ! s'écrièrent les parieurs avec une véritable satisfaction.

— Vous les entendez, madame, fit de Broye en s'avançant avec son inimitable courtoisie, on vous fait une véritable ovation.

— Je n'en mérite pas tant, dit-elle en mettant sa main dans celle du vieux gentilhomme. Madame de Broye et Régine n'ont jamais voulu me laisser repartir, sous prétexte que l'air de la nuit ne vaut rien pour une convalescente… J'ai accepté leur hospitalité.

— Et je vous en remercie, fit galamment le châtelain en portant à ses lèvres la main qu'il serrait. Nous vous en remercions, n'est-ce pas, René ?

Le jeune homme était entré dans le salon derrière son beau-père, mais il se tenait à l'écart ; entendre la voix de Valentine était tout ce qu'il pouvait supporter en ce moment ; la voir était trop, et il fermait les yeux. Forcé de se montrer, cependant, il

s'approcha et débita une phrase quelconque. Valentine avait à peine osé le regarder ; elle restait hésitante, troublée, avec une impression analogue à celle d'une nouvelle mariée qui revient de l'église.

Ses sentiments étaient si confus qu'elle ne pouvait s'y reconnaître. Le passé était submergé dans ce flot de sensations nouvelles : cela seul était positif. Le mariage de René et surtout la longue maladie qu'elle venait de subir lui avaient créé une situation nouvelle ; en ce moment, et très sincèrement, madame Moissy se considérait comme étrangère à René, aussi étrangère que si elle ne lui eût jamais appartenu. Certains êtres de très bonne foi ont de ces illusions-là, pour un temps au moins.

Un feu croisé de demandes et de réponses passa par-dessus la tête de René, puis il se retira avec les autres chasseurs pour vaquer à sa toilette, et au bout d'un instant, il se trouva seul dans sa chambre, se demandant si tout cela était vrai, et si Valentine allait réellement vivre, fût-ce pour un jour, sous le même toit que lui.

Que de temps et que d'événements depuis que pour la dernière fois ils avaient habité la même demeure ! C'était près de Genève, dans cette petite maison au bord du lac où leur bonheur avait été détruit…

Mais René n'avait pas le temps d'y songer. La cloche du dîner avait retenti, et il s'habilla à la hâte ; en descendant l'escalier, il se trouva au milieu des hôtes de son beau-père et n'eut plus une minute à lui.

Quand il fut enfin assis à table et qu'il put se reconnaître, il aperçut Valentine à la droite de M. de Broye. Elle souriait avec sa

douceur calme et causait librement de toutes choses. Son veuvage et la sécurité actuelle de sa situation lui donnaient plus d'aplomb, moins d'hésitation dans sa manière de causer. Jadis elle semblait demander grâce pour ses opinions, maintenant elle osait penser tout haut. Encore faible, elle parlait peu ; de temps en temps ses traits prenaient une expression lassée, qu'elle chassait aussitôt par un effort de volonté, et son sourire sans égal reparaissait sur ses lèvres.

Deux ou trois fois elle jeta les yeux sur René. Ce regard rapide n'avait rien de furtif ; elle s'assurait simplement qu'il était là, pour jouir de sa présence.

Et véritablement elle était heureuse en ce moment. René, dans ce cadre somptueux, lui paraissait bien à sa place. Cette hospitalière maison de Broye avec son luxe sérieux appartiendrait un jour au jeune homme, et il pouvait supporter le poids de cette responsabilité.

Régine paraissait calme et souriante, elle se montrait pleine d'attentions pour madame Moissy. Par caprice, peut-être, ou par un de ces retours de tendresse inexplicables qui traversent parfois les cœurs les plus fantasques, elle comblait son mari de gentillesses et de grâces. Il s'y prêtait à contrecœur ; d'abord il avait en horreur ces manifestations extérieures, puis il souffrait de les voir s'affirmer ainsi en présence de Valentine.

Madame Moissy cependant n'avait pas la moindre idée de les prendre en mauvaise part ; elle avait accepté ce mariage avec toutes ses conséquences, apparentes ou non, et n'était pas femme à se laisser détourner par les menus détails de la grande pensée d'abnégation qui avait soutenu sa vie.

Après le dîner, force fut à René d'aller s'asseoir auprès de son amie et d'échanger avec elle quelques paroles aimables. Il n'osait rien lui dire de ce qu'il avait dans le cœur ; elle craignait, faible comme elle l'était encore, de se laisser aller à quelque émotion ; ils causèrent peu, et cela pour ne rien dire.

— Quand partez-vous ? demanda René.

— Demain, dit-elle, et la semaine prochaine pour Paris. Ai-je eu tort de venir ?

Il regarda autour de lui avant de répondre.

— Et vous allez partir, dit-il à voix basse, sans que nous ayons pu causer seuls un instant.

— Il le faut, répondit-elle de même. Nous nous retrouverons à Paris ; pensez donc, mon ami, nous avons toute la vie, toute la vie pour causer ensemble…

Quelqu'un s'approchait, il se leva pour céder sa place.

La soirée fut pour lui une sorte de rêve. Il lui tardait d'être seul afin de s'appartenir, afin de se laisser aller aux pensées de toute espèce qui l'obsédaient et qu'il ne pouvait ni raisonner ni chasser. Enfin, à onze heures, chacun se retira.

Il vit Valentine venir à lui, la main tendue pour lui dire bonsoir ; il lui répondit quelque chose, elle sortit, accompagnée par madame de Broye. Il monta l'escalier au milieu de ses amis, répondant aux questions, parlant des choses du jour, et enfin se retrouva seul chez lui.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, et prit sa tête entre ses mains.

Elle était là à quelques pas de lui, il l'adorait et ne pouvait la voir.

Tout son être se révolta contre la tyrannie des choses. Les deux années qui venaient de s'écouler n'avaient pas amorti l'ardeur de sa passion. Valentine était toujours pour lui, et maintenant plus que jamais, la seule femme qu'il pût aimer.

Tant qu'il l'avait vue malade chez elle à Paris, il avait oublié ce côté de leur amour ; elle était si frêle, si immatérielle, qu'il ne s'était même pas souvenu des beaux jours d'autrefois ; mais maintenant elle était sous sa main, bien vivante, et il l'aimait…

Il se leva pour aller la rejoindre. Qu'importaient les devoirs factices que lui avait créés la société ! L'amour, plus fort que tout, briserait tous les obstacles. Il ne savait pas au juste ce qui arriverait, mais il voulait voir Valentine. Il avait soif de sa présence, de son regard, de ses paroles, et il allait la voir.

Au moment où il se levait de son fauteuil, pour sortir de sa chambre, la voix de Régine se fit entendre dans le petit salon qui séparait leurs appartements. Suivant son habitude, elle grondait sa femme de chambre.

— À quoi pensez-vous ? disait-elle, de cette voix dure et cassante qui avait le don d'exaspérer son mari. Vous ne savez donc pas que la moindre émotion, la moindre imprudence, peut m'occasionner un accident ? Qu'est-ce que nous ferions si j'allais tomber malade ici, loin de mon médecin ? Tâchez d'être plus soigneuse.

Un silence suivit, puis Régine entra chez René.

— Je ne me sens pas bien, dit-elle ; en effet, elle était pâle et semblait fatiguée. Je crains qu'il ne m'arrive quelque chose. Voulez-vous retourner à Paris ? Pour moi, je ne demande que cela.

— Quand vous voudrez, dit-il, heureux de pouvoir lui céder en quelque chose, tout en restant d'accord avec ses propres souhaits.

— Partons demain, alors, répondit la jeune femme. Mon père et ma mère se débrouilleront comme ils pourront avec leurs invités. Madame Moissy s'en va aussi. Elle est gentille, n'est-ce pas ? Nous la verrons souvent cet hiver…

Elle s'était appuyée contre la table en parlant, et elle jouait avec les différents objets qui la couvraient. Parmi ceux-là se trouvait un coupe-papier en ivoire portant l'inscription « Biarritz » avec une date. C'était Valentine qui l'avait donné à René pendant un de leurs voyages, alors qu'ils visitaient les stations balnéaires aux époques où il n'y a encore personne ou bien quand tout le monde est parti.

— Vous avez été à Biarritz ? demanda Régine, distraitement.

— Oui, fit René, contraint.

— Valentine aussi. Elle me disait tantôt que c'est fort beau. Nous irons l'an prochain, n'est-ce pas ?

— À quelle heure voulez-vous partir ? demanda brusquement le jeune homme.

Régine tressaillit.

— Comme vous me demandez cela ! fit-elle ; vous avez l'air de me dire : La bourse ou la vie !

— C'est à cause de l'heure des trains, reprit René en s'excusant. Je vous avouerai que j'ai chassé tout le jour et que je tombe de sommeil.

— Moi aussi, fit-elle en bâillant. Nous parlerons du départ demain. Après tout, nous pouvons aussi bien partir après-demain.

René n'avait pas fait d'opposition, elle ne tenait plus à sa fantaisie. Mais s'il avait voulu rester, c'est alors qu'elle s'y fût cramponnée !

Elle présenta son front à son mari, qui y déposa un baiser indifférent ; puis elle s'en alla, traînant ses longues jupes empesées sur le tapis avec un mouvement paresseux.

Quand elle fut partie, René resta devant la cheminée, où brûlait un joli feu de bois sec, et se tordit les mains avec rage.

La présence de cette femme l'avait fait retomber de son rêve. Emporté bien haut dans l'élan de sa passion, il pouvait oublier ses devoirs, violer les convenances, courir tous les risques. Mais ramené à la réalité, il voyait se dresser devant lui le formidable appareil de défense de la société.

La société ne veut pas qu'on la brave ou qu'on ait l'air de la braver ; elle se retourne furieuse contre ceux qui prétendent se soustraire au harnais qu'elle vous met sur les épaules dès la naissance. Elle ne permet pas qu'on quitte le petit chemin tracé au cordeau, qu'elle sable soigneusement tous les matins et sur lequel elle relève méticuleusement l'empreinte de vos pas.

René savait fort bien que s'il voyait Valentine, il respecterait néanmoins le toit de sa famille, et que leur entretien serait irréprochable. Il n'était pas aussi certain de ne pas s'enfuir le lende-

main avec elle. Mais pour l'heure présente, il était sûr de ne pas faiblir.

Cependant il se disait que si quelqu'un, qui que ce fût, avait le moindre soupçon d'une visite à Valentine, ni elle ni lui ne sortiraient de là que déshonorés aux yeux du monde.

Cependant son désir de la voir était si fort qu'il entrouvrit sa porte et regarda dans le corridor, éclairé toute la nuit par une veilleuse.

La grande maison était silencieuse du haut en bas : tout s'était endormi pendant que d'Arjac se débattait avec lui-même. Il savait où était la chambre de Valentine, il était sûr qu'elle ne s'était pas enfermée. D'abord elle ne s'enfermait jamais, et puis chez les hôtes qui lui offraient l'hospitalité, elle eût rougi de sembler méfiante ; René connaissait ce côté chevaleresque du caractère de son amie.

Il hésita sur le seuil de sa chambre, puis fit un pas en avant, tout en retenant de la main le bouton de la porte. Irait-il ?

Un tourbillon de passion furieuse lui enleva la raison. Qu'importait le monde, après tout ! Il allait chercher Valentine, et il l'emmènerait à l'instant même, à pied, dans ses bras, n'importe comment, n'importe où. Le reste n'existait plus, il n'y avait dans l'univers de réel et de vrai que lui, qui allait enlever la femme qu'il aimait, et elle, qui ne résisterait pas.

Il laissa retomber la porte de sa chambre, qui frappa la muraille avec un léger bruit.

Ce bruit parut semblable au fracas du tonnerre aux oreilles de René, qui avait le vertige et qui marchait égaré, sans prendre de

précautions pour amortir le bruit de ses pas.

La chambre de Valentine était située près de l'escalier, presque à l'extrémité du corridor ; à mesure que René marchait, le chemin paraissait s'allonger devant lui et devenir interminable, comme les routes qu'on parcourt dans les rêves. En réalité, il marchait très lentement, soulevant avec peine ses pieds, qui lui semblaient rivés au sol.

Comme il se trouvait à peu près à mi-chemin, une porte s'ouvrit à sa gauche.

Il tressaillit violemment et resta fixé sur place…

Le visage de Dubreuil, plus contracté que ce n'était sa coutume, apparut sur le seuil de sa chambre. Les deux hommes se regardèrent pendant un quart de seconde.

— C'est vous, d'Arjac ? fit Dubreuil avec un sourire et un léger soupir, comme celui d'un homme qui se sent rassuré. J'avais bien entendu du bruit, et je craignais qu'il ne fût arrivé quelque chose… Rien, j'espère ?

— Rien, répondit René, à qui ce discours avait laissé le temps de se remettre. Je ne puis dormir, et j'allais chercher un livre à la bibliothèque…

— Je profiterai de votre petite promenade pour y aller aussi, répondit le sceptique ; je suis un peu nerveux, voilà deux ou trois nuits que je ne dors pas…

Il se montra tout habillé ; sans doute, il avait attendu jusque-là, mû par quelque crainte ou par quelque soupçon.

Les deux hommes prirent la petite lampe du corridor et descendirent l'escalier qui craquait sous leurs pieds. Un bruit de pas se fit entendre à l'étage supérieur, une tête de femme de chambre effrayée se pencha au-dessus de la balustrade. Dubreuil souleva la lampe qu'il tenait de façon à éclairer son visage, et parla à René un peu plus haut que tout à l'heure. La femme de chambre, rassurée, regagna sa mansarde. Ils mirent à sac les rayons de la bibliothèque silencieuse et toute noire, puis ayant trouvé n'importe quoi, ils remontèrent, cette fois en exagérant leurs précautions pour éviter le bruit. Sur le seuil de sa porte, Dubreuil serra la main de René, qui rentra chez lui, avec les sentiments d'un homme dont l'adversaire courtois a fait sauter l'épée sans le toucher.

— Je crois qu'à présent nous pouvons dormir tranquilles, se dit Dubreuil, en déposant sur la cheminée le volume qu'il n'avait pas la moindre intention d'ouvrir ; mais cette petite promenade aurait fait du bien à tout le monde. La belle chose cependant que d'avoir l'ouïe délicate ! Joignez à cela la facilité de se priver de sommeil ! Seigneur, je vous bénis de m'avoir fait si bien équilibré. Je suis un de vos plus beaux ouvrages !

Sur cette exclamation reconnaissante, notre philosophe se coucha, et le repos de la maison ne fut plus troublé.

q

Chapitre 22

Valentine n'avait rien entendu.
En se trouvant pour la première fois confiée à l'hospitalité de Régine, qui était aussi maintenant celle de René, elle n'avait pu se défendre d'un mouvement de tristesse, mêlé d'un peu d'amertume ; mais son âme généreuse et tendre s'était fait à elle-même une sévère morale, et elle s'était endormie bercée par une sorte de joie triste, heureuse de se savoir si près de celui qu'elle aimait, heureuse encore plus de la pensée qu'elle le reverrait le lendemain. Ce bonheur de le voir lui semblait si grand, après la longue séparation, qu'il ne laissait de place à aucune autre pensée.

Quand la famille et les hôtes se trouvèrent réunis au déjeuner, Dubreuil examina discrètement le visage de Valentine. Elle paraissait contente et reposée.

— Vous ne savez pas, pensa notre ami, tout ce que je vous ai épargné, grâce à ma pernicieuse habitude de m'entêter à connaître ce qui se passe !

Il fut pris de pitié pour elle, si peu forte encore au physique, et dont le moral avait été tellement ébranlé que nul ne pouvait mesurer la somme de courage qu'elle possédait encore.

Aurait-elle tout dépensé dans la lutte, ou bien, au contraire, s'y serait-elle affermie et retrempée ? C'est ce que l'épreuve seule ferait connaître.

— J'aime autant que l'épreuve n'ait pas lieu ici, pensa Dubreuil, en suivant le cours de ses réflexions. Quelque part que ce soit, ce sera toujours moins dangereux. C'est madame d'Arjac qui n'a pas l'air commode aujourd'hui !

C'est que Régine avait eu de bon matin une querelle sérieuse avec son mari.

En se levant, elle l'avait fait prier de passer chez elle, et pendant qu'on la coiffait, – elle ne pouvait se défaire de l'habitude de causer de ses affaires devant ses gens, – elle avait annoncé à René son changement de résolution.

— Je me porte très bien aujourd'hui, avait-elle dit. Ainsi, mon cher ami, nous ne partirons pour Paris que dans une quinzaine, ainsi que c'était primitivement convenu.

René était nerveux. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Toutes les réflexions que l'ardeur du premier mouvement avait écartées l'avaient assailli lorsqu'il était rentré dans sa chambre, et rien de ce qu'il avait pensé n'était de nature à lui procurer un sommeil paisible.

Lorsque vers le matin il s'était enfin endormi, c'était après avoir évoqué tout ce qui pouvait le maintenir dans les limites du devoir : l'affection et la protection qu'il devait à sa femme, le sentiment de sa paternité prochaine, la considération qu'il devait à M. et madame de Broye, et enfin le droit qu'avait Valentine à conserver la réputation et l'honneur qui lui avaient coûté tant de sacrifices.

Le changement d'humeur de Régine exaspéra complètement son mari. Serait-il le jouet de cette femme frivole et instable ?

— Je regrette que vous ayez changé d'avis, ma chère, lui répondit-il froidement ; pour ma part, je ne modifie pas mes plans avec tant de facilité. J'ai pris mon parti d'aller à Paris aujourd'hui, bien que cela me dérangeât un peu : je partirai tantôt ; vous

êtes libre de rester ici, mais je ne reviendrai pas vous chercher, je vous en préviens.

— Quel despotisme ! s'écria Régine, qui fondit en larmes. Comment ! il va falloir que je parte ainsi, sans m'y être préparée ? Mes effets sont sens dessus dessous. Pouvais-je prévoir que vous m'obligeriez…

René lui coupa la parole.

— Ce n'est pas moi, dit-il, qui suis venu vous trouver hier soir en vous demandant de partir ; vous avez témoigné le désir de retourner immédiatement à Paris. Il me semble qu'en consentant sans objection, je vous ai donné une preuve de complaisance qui prouve amplement mon désir de vous être agréable. Mais si vous vous mettez à changer d'avis à tout moment, sans raison, vous me ferez jouer un rôle ridicule, oui, Régine, ridicule, auquel je ne veux pas me soumettre.

Il sortit là-dessus, laissant sa femme suffoquée de tant d'audace.

La cloche du déjeuner ayant sonné peu après, les époux ne se revirent qu'en présence de leurs hôtes.

Madame de Broye, qui n'avait eu aucune communication ni de la première fantaisie de sa fille, ni de la seconde, ne pouvait comprendre d'où venait leur attitude gênée. Comme son expérience maternelle lui avait appris que vivre en paix avec Régine n'était pas précisément la chose la plus facile du monde, elle ne se préoccupa guère de cet incident, et, pour conserver un élément de conciliation dans la maison, croyant faire plaisir à tout le monde, elle pria madame Moissy de leur accorder encore un jour.

Valentine, hésitante, leva instinctivement les yeux sur René pour consulter son visage. Il avait détourné les yeux ; les lèvres comprimées, le regard fixe et dur, il feignait de ne s'intéresser à rien de ce qui se disait autour de lui. Valentine reçut un grand coup au cœur ; il s'était donc passé quelque chose ?

Aussitôt, elle répondit non à l'invitation de madame de Broye, donna de ce refus quelques explications hâtives, et dès que le déjeuner fut terminé, pria ses hôtes de vouloir bien la faire reconduire.

Une demi-heure s'écoula ; les hommes étaient au fumoir, Régine avait disparu, madame de Broye s'évertuait à entretenir une conversation qui, sans Dubreuil, fût tombée à chaque réponse. Enfin, la voiture fut annoncée, et Valentine se leva. Madame d'Arjac apparut dans le vestibule, les yeux rouges, pressa fiévreusement madame Moissy sur son cœur, et disparut. M. de Broye, qui reconduisit sa visiteuse, se trouva sur le perron nez à nez avec son gendre en costume de voyage.

— Vous partez ? lui dit-il, ébahi.

— Oui, mon cher beau-père, répondit René. Ma femme m'avait annoncé hier soir son intention de repartir aujourd'hui pour Paris. Je m'y étais prêté sans objections. Ce matin, elle a changé d'idée. Je ne suis pas une girouette, pour modifier ainsi mes plans sans raison. Nous devions partir, je pars. Elle désire rester, – elle en est libre. Pour ma part, je profite de la voiture qui emmène madame Moissy pour me faire conduire à la gare.

Sa petite valise se trouvait déjà dans le coupé, la pluie tombait à flots ; la politesse de M. de Broye aussi bien que son désir d'obtenir des explications se trouvèrent vaincus par la nécessité de se

soustraire à la douche continue que versait sur lui le ciel inclément.

Valentine s'assit dans la voiture, René auprès d'elle, puis il referma la portière. Le cocher toucha ses chevaux, et ils partirent au grand trot.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Valentine consternée.

— Il y a, s'écria René, que ma femme est une pécore ! – Oui, une simple sotte, sans caractère, sans bonté, sans dignité ; elle a dû en faire voir à sa pauvre mère ! Mais avec moi, la tâche ne lui sera pas si facile… elle ne me mènera pas en laisse comme un chien havanais.

Valentine le regarda d'un air effrayé. Il ôta son chapeau, passa la main sur son front brûlant et essaya de sourire ; mais ses lèvres tremblaient encore de colère, et il échoua dans sa tentative.

Émue, Valentine lui prit la main avec un geste de douce pitié. Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein. Toutes les colères amassées, tous les froissements intimes subis et réprimés aussitôt, toutes les douleurs secrètes d'un mariage mal assorti se déversèrent dans les paroles de René. Valentine apprit que depuis deux ans, le rêve de joies domestiques fait par elle pour celui qu'elle aimait, n'était qu'un mensonge officiel. Non seulement il n'avait pas trouvé le bonheur, mais il avait perdu le bien qui console de l'absence de tous les autres : la liberté !

Valentine s'était jetée au fond du coupé et pleurait silencieusement. Tout entier à l'emportement de son amertume, René ne

s'en apercevait pas. Lorsqu'il s'arrêta enfin, et qu'il la regarda, il vit les larmes qui roulaient lentement sur ce visage adoré.

— Pardonne-moi, oh ! pardonne ! s'écria-t-il en lui prenant les mains. S'il y a un être au monde à qui je devais cacher ma misère morale, c'est toi, ma chère âme, toi qui t'es dévouée jusqu'aux dernières limites de l'abnégation.

À son tour, elle essaya de lui sourire.

— Vois-tu, reprit-il, ce n'est pas parce que c'est Régine ; avec une autre, ce serait la même chose ; ce serait peut-être pis encore. Celle-ci du moins n'a pas de méchants instincts. Elle est égoïste, indifférente, mesquine, mais elle n'est pas dépravée. Elle est coquette ouvertement, parce que cela la désennuie ; mais elle est honnête et restera honnête… Mais vivre auprès d'une poupée, être associé pour la vie à un être incomplet, incapable de comprendre un grand sentiment, une pensée généreuse, et cela après t'avoir connue, t'avoir aimée… Valentine, vois-tu, c'est un enfer. Au moins, toi, tu es seule !

— Je n'étais pas seule il y a un an, dit-elle avec douceur. Et j'ai subi des choses dont vous ne pouvez vous faire une idée. Mais à quoi bon nous rappeler nos douleurs passées ? Nous ne pouvons rien changer à ce qui est : essayons de tirer le meilleur parti possible de la réalité.

René la regarda : elle parlait dans l'entière sincérité de son âme. Si elle avait su ce qu'il avait pensé, ce qu'il avait tenté la veille ?

Si elle avait su qu'un hasard seul ou plutôt l'intervention bienveillante d'un ami l'avait sauvée du plus effroyable scandale !

Non, elle ne savait rien ; immolée au devoir, esclave de la régularité des choses, elle lui proposait simplement de vivre en bonne amitié, de chercher dans une confiance réciproque la consolation de leurs malheurs.

— Tu ne comprends donc pas, s'écria-t-il en la prenant dans ses bras avec violence, que c'est toi que j'aime, – toi seule qui peux remplir ma vie, – que je t'ai retrouvée et que je ne te quitterai plus !

Elle ne résistait pas ; elle le regardait de ses yeux pleins d'amour et de tristesse. Il chercha ses lèvres : elle se détourna doucement.

Les chevaux trottaient toujours sur la route unie comme du velours. Le grand imperméable blanc du cocher bornait l'horizon devant eux, la pluie faisait un réseau épais sur les vitres.

Personne ne pouvait les voir.

— Nous serons malheureux toute notre vie, dit-elle de sa voix douce, brisée par l'émotion.

Les bras du jeune homme se desserrèrent.

— Mais vivre ainsi est atroce ! dit-il avec désespoir. Pense donc, Valentine, tu m'aimes, je t'adore, et nous allons vivre côte à côte en apparence, en réalité séparés : c'est impossible, impossible !

— Je m'en irai si tu veux, dit Valentine. Il fit un geste éperdu.

— Alors je te suivrai ! Que veux-tu que je fasse sans toi ? Crois-tu que j'aie vécu pendant tout ce temps que nous sommes restés loin l'un de l'autre ? Mais je ne me souviens pas seulement de ce

qui m'est arrivé ! Non, ne pars pas. – Je te retrouverais au bout de vingt-quatre heures.

— Alors, ayons du courage ! dit-elle.

Il la reprit dans ses bras et lui donna un baiser fou.

— Non, dit-elle en se retirant doucement, il ne faut pas.

— Alors, pourquoi ne résistez-vous pas ? lui dit-il avec colère.

— Parce que vous aurez plus pitié de ma faiblesse que vous n'auriez d'égard pour ma résistance.

C'était vrai. Il dénoua ses bras, et pendant un instant ils furent silencieux. Valentine baissa un peu la glace pour regarder au dehors, et la remonta aussitôt.

— Nous approchons, dit-elle.

— Il faut prendre un parti, fit René, ressaisi par son animation fébrile ; si nous devons faillir, il est inutile de souffrir en pure perte ; aujourd'hui ou jamais, Valentine ?

— Jamais ! répondit-elle en détournant les yeux.

— Tu refuses le bonheur et l'amour… pourras-tu vivre toute ta vie sans regretter ?

— Je ne regretterai jamais d'avoir rempli mon devoir.

— Alors nous vivrons ainsi toujours, nous adorant sans nous le dire, – côte à côte sans nous toucher, mourant d'amour l'un pour l'autre… Tu crois que cela se peut ?

— Je le crois, répondit-elle bravement.

— Ce serait bien beau ! soupira René. Si nous faisons cela, Valentine, nous ne serons pas des êtres ordinaires !

— Nous le pouvons, répondit-elle.

Ils étaient tellement exaltés tous deux par le sacrifice et l'abnégation, qu'ils appartenaient à peine à la terre.

— Jamais ? demanda-t-il encore une fois.

— Jamais ! répéta-t-elle.

Leurs yeux se fondirent en un regard où leurs âmes avaient passé tout entières.

— Embrasse-moi encore une fois, la dernière, fit René, et puis adieu !

Ils s'étreignirent avec une telle force qu'ils se firent mal. La voiture tournait pour entrer dans la cour de la maison de Valentine ; la seconde d'après, elle s'arrêta. René ouvrit rapidement la portière et offrit la main à Valentine, qui se hâta d'entrer dans le vestibule, puis il regarda sa montre.

— Je pars, dit-il au cocher.

Il pénétra dans la maison. Madame Moissy seule, debout, le regardait éperdue. On entendait le pas de la servante qui montait l'escalier avec le manteau de sa maîtresse.

— Encore un baiser, dit René en se penchant vers Valentine.

Elle l'écarta d'un geste inquiet.

— On peut nous voir, dit-elle à voix basse.

— Alors rien ? cela vaut mieux ainsi.

Le pas de la servante retentissait maintenant au-dessus de leur tête.

— Mais tu m'aimeras longtemps ? dit-il, en lui serrant la main à la briser.

— Que veux-tu que je fasse de ma vie, si je ne t'aime pas ? répondit-elle. C'est toi qui es maintenant mon honneur, ma fidélité, mon devoir. Si je cessais de t'aimer, je serais une misérable. C'est toi qui cesseras de m'aimer.

— Moi ? je t'aimerai toujours !

— Même quand les années auront passé, quand je serai vieille ?

— Je suis jeune par les années, dit-il, mais je suis vieux par la souffrance ; je t'appartiens pour toujours, toujours, tu entends ?

— Ma vie ! répondit-elle.

Ils se regardaient comme si cette minute eut été la dernière de leur existence. Les pas en haut se rapprochèrent de l'escalier.

— Au revoir, madame, fit René en s'inclinant.

— Au revoir, monsieur, je vous remercie, répondit Valentine.

D'Arjac sauta dans le coupé, qui s'éloigna au grand trot.

Valentine entra dans son petit salon, les deux mains pressées sur son cœur.

— Je t'aime, je t'aime, cria toute son âme envolée vers René. Et au milieu d'une horrible souffrance, la joie d'avoir livré sa

grande bataille et de l'avoir gagnée, inonda le cœur de la jeune femme.

q

Chapitre 23

Quelques jours plus tard, René vit arriver sa femme, madame de Broye l'accompagnait, car après des explications et des scènes sans fin, Régine avait fini par déclarer à ses parents qu'elle ne rentrerait jamais toute seule dans la maison conjugale.

— Je ne sais pas ce qu'a mon mari, disait-elle, il devient tous les jours plus difficile à vivre !

Madame de Broye, qui connaissait sa fille, se dit en elle-même que probablement le caractère de son gendre se modifiait à mesure que Régine montrait plus franchement ses défauts ; mais c'était un sujet périlleux qu'il fallait éviter autant que possible, surtout pour le moment, et elle garda ses réflexions pour elle.

Elle ramena donc Régine à son mari : un peu penaude, très vexée, blessée dans son amour-propre de devoir céder, pas disposée le moins du monde à se soumettre la prochaine fois, et même considérant comme son droit particulier la revanche qu'elle entendait prendre le plus tôt possible.

René était trop bien élevé pour ne pas faire le meilleur accueil à sa femme ; dès le premier mot il interrompit madame de Broye, et lui assura qu'il ne considérait ce léger différend que comme un caprice de malade. Avec un demi-sourire, il se pencha vers Ré-

gine, qui, assise sur le canapé, enveloppée dans son manteau, le chapeau sur la tête, avait tout l'air d'une patiente réfractaire qu'on conduit chez son médecin.

Il baisa avec une bonne grâce parfaite la main qu'elle consentit à lui abandonner, puis il la débarrassa de ses vêtements de voyage, et pria sa belle-mère de vouloir bien dîner avec eux.

Tout cela s'était fait si vite, avec tant de facilité, que Régine en fut tout étonnée ; elle aimait les scènes, cela fait toujours passer une heure ou deux ; elle s'était représenté dans son imagination fertile son mari repentant, elle très digne et très calme acceptant ses excuses, puis là-dessus un brin de coquetterie, un petit intermède d'attendrissement… Rien de tout cela !

C'est René qui était calme, elle qui se sentait mal à l'aise ; il était si parfaitement chez lui en invitant madame de Broye, que Régine avait aussi l'impression d'être invitée à dîner de façon à ne pouvoir refuser…

Une colère impuissante destinée à toujours grandir envahit l'esprit de la jeune femme ; il faut avoir l'esprit très supérieur pour accepter la supériorité d'autrui, et Régine n'était pas supérieure du tout. Elle pouvait vivre amicalement avec n'importe qui, pourvu qu'aucune comparaison désavantageuse ne s'imposât à son esprit ; mais du jour où elle devait se reconnaître vaincue par des qualités supérieures, elle prenait en grippe l'être qui lui imposait cette humiliation.

De ce jour, René ne fut plus pour elle qu'un commensal, et bientôt après un ennemi, l'ennemi secret auquel on fait bonne mine, parce que les convenances l'exigent, mais dans l'armure

duquel on cherche quelque défaut, afin de pouvoir le frapper à l'occasion.

René ne s'occupait guère de ce qui se passait dans l'esprit de sa femme ; que lui importaient les pensées de ce cerveau frivole, incapable d'une grande idée, même pour le mal ? Elle lui faisait une petite guerre sourde. Il l'ignorait, ou s'il s'en apercevait, c'était pour en sourire, comme d'un enfantillage. Sa vie s'était concentrée sur un point : il attendait le retour de Valentine.

Comment mettraient-ils à exécution le plan formé dans l'exaltation des plus nobles sentiments ?

Était-il possible de réaliser ce rêve : goûter toutes les douceurs idéales d'un amour absolu, et rester dans les limites du devoir et de l'honneur ? Peut-être ; et le programme de cette existence singulière se résumait en un mot : fuir la tentation. Oui, mais serait-ce possible ?

Avec une autre que Valentine, c'eût été chimérique. Avec elle, peut-être !

— Essayons, se dit René.

Partagé lui-même entre des sentiments très divers, il se disait parfois que leur rêve était absurde, qu'il n'aboutirait qu'à les faire beaucoup souffrir, sans leur donner les joies qu'ils recherchaient. D'autres fois, repris par ce besoin de sacrifice qui dort au fond de toutes les grandes âmes, il se sentait joyeux de sa douleur même ; il foulait aux pieds d'un air de triomphe tous ses regrets, tous ses désirs, toute l'ardeur de cet amour insensé, et se disait que se vaincre ainsi soi-même valait bien toutes ses ivresses.

Il allait dans le monde, on le voyait chez ceux qui, déjà rentrés, arrangeaient leur hiver ; poussé par un besoin inquiet de mouvement, il rentrait et sortait plusieurs fois par jour, allait souvent au théâtre, et fréquentait indifféremment tous les genres, depuis l'Odéon jusqu'à l'opérette.

Dubreuil, revenu depuis peu, le regardait avec curiosité, et l'accompagnait souvent, afin de tâcher de se rendre compte de cette étrange instabilité.

— Je ne sais ce qu'a mon gendre, lui dit un jour de Broye en riant ; il vient travailler à mes médailles, puis soudain, se rappelant un rendez-vous ou une course oubliée, il disparaît, pour reparaître… Cela m'est égal au fond, mais c'est assez drôle. Il est partout à la fois ; s'il était capable de commettre un crime, je dirais qu'il se prépare un alibi.

— Un alibi ? pensa Dubreuil, c'est cela ! il se prépare un alibi en effet, mais je suis convaincu qu'en lui-même il n'en a pas conscience.

Valentine revint. Cent fois René avait passé sous ses fenêtres, espérant les voir ouvertes ; la veille encore, il avait fait un détour pour les apercevoir. S'il avait vu de la lumière, il serait monté.

Elle le savait bien, et c'était pour éviter cela qu'elle avait pris le train de nuit, au risque de se fatiguer. Arrivée au matin, à deux heures elle était chez Régine, qui lui ouvrit les bras, la pressa sur son cœur, lui dit qu'elle était très malheureuse, et dans la même haleine, lui annonça qu'elle ne se sentait pas de joie à l'idée de voir approcher le terme de sa grossesse.

Elles passèrent une heure dans ces bavardages, après quoi Valentine se leva pour s'en aller.

— Déjà ! s'écria Régine en la retenant par la main. Oh ! chère ! dites-moi que vous reviendrez !

— Certainement ! fit madame Moissy en souriant.

— Mais vous reviendrez tous les jours ? Voyez, je ne puis plus bouger, et quand je serai au lit, ce sera encore bien plus ennuyeux. Mes amies ne viennent pas ; cela ne les amuse guère, vous comprenez ! Et puis à cette époque de l'année, on est toujours en l'air, pour l'ameublement, pour la couturière… Ah ! Dieu ! quand pourrai-je sortir ?

Elle soupirait à fendre le cœur, cette malheureuse femme qui ne pouvait plus courir les magasins ! Valentine lui promit que bientôt elle serait libre de courir plus que jamais ; seulement il faudrait se soigner.

— Venez me voir, et je ferai tout ce que vous me direz, insista Régine. J'ai en vous une confiance absolue… Je vous l'ai bien prouvé quand j'ai pris mon mari de votre main…

En ce moment-là, elle n'en voulait plus du tout à René ; en général, quand il n'avait pas raison, elle ne lui en voulait pas, et pour peu qu'il eût le plus léger tort, elle était prête à l'aimer.

Valentine réprima un très léger mouvement de recul.

— Ne me dites pas que vous avez pris votre mari de ma main, ma chère enfant, dit-elle d'un ton sérieux. De toutes les choses, ce que j'ai toujours redouté, c'est ce qu'on appelle : faire des mariages. En cette circonstance particulière, il me serait plus pé-

nible encore d'avoir à encourir une responsabilité. Vous savez que M. d'Arjac est mon ami depuis très longtemps… C'est vous-même qui…

— Ne craignez rien, fit Régine avec impatience, je ne vous ferai pas de reproches ; non, ni à présent, ni jamais. La vérité, c'est que René me plaisait, et j'avais envie de l'épouser. Somme toute, j'ai bien fait. Il n'est pas parfait, tant s'en faut ; mais je crois que tous les hommes sont les mêmes. Voulez-vous mon opinion sur le mariage ? C'est que je n'étais pas faite pour me marier. J'aurais vécu vieille fille, indépendante… Malheureusement, cela ne se peut pas. Si une demoiselle essayait de faire en tout bien tout honneur la vingtième partie de ce que l'on permet à une femme mariée…

Elle se mit à rire. Valentine cherchait dans sa pensée à renouer le fil que la jeune femme venait de laisser rompre.

— Vous n'étiez pas faite pour vous marier ? dit-elle. Comment avez-vous pu faire cette découverte ?

— Le mariage m'ennuie, fit Régine, avec une petite moue. Cela m'ennuie aussi d'avoir des enfants : si vous saviez quelle corvée !… Ma vie de jeune fille me plaisait infiniment mieux. Seulement, comme je vous le disais, dans le monde on ne peut pas ! Enfin, puisqu'il faut être mariée, je suis contente de l'être comme je le suis.

Valentine s'en alla, toute pensive. C'était là l'intérieur qu'elle avait préparé à René !

À coup sûr, ce n'était pas celui qu'elle avait rêvé pour lui ! Ce n'était pas là qu'il trouverait le repos nécessaire à ceux qui travaillent, ni la consolation, si bonne à ceux qui souffrent, ni le

conseil, si utile à ceux qui doutent… René n'aurait rien de tout cela dans son mariage, et si peu de ce qui était en dehors de cela !

Au fond de son âme, elle éprouvait une joie intense. René n'avait rien, elle lui donnerait tout : tout ce qui se rattachait à ce domaine des sentiments. En elle il trouverait le repos, la consolation, le conseil ; – et plus ils iraient, plus il s'attacherait à elle.

Les années pouvaient venir, maintenant ! Elle s'était dit autrefois qu'entre un homme de quarante ans et une femme du même âge, il n'y a point de parité réelle. Cette pensée était entrée pour une bonne part dans ses résolutions du temps passé…

Ces craintes étaient bien loin maintenant ! Il ne s'agissait plus d'être jeune et belle ou de ne l'être pas. Ce que René aimerait à jamais en elle, c'était l'amie. Toujours recherchée, toujours adorée, elle le conduirait ainsi doucement à travers les épreuves de la vie, jusqu'à la vieillesse, – et sans doute ils auraient le bonheur de mourir presque en même temps, car à quoi leur servirait la vie, s'ils n'étaient plus deux à en partager le poids ?

Valentine rentra chez elle pleine de cette joie un peu égoïste, et pourtant très élevée ; dix minutes après René fut annoncé.

— Je viens de chez vous, lui dit-elle en l'apercevant.

— Je le sais, répondit-il, j'étais là ; je me suis dépêché de sortir. Je ne voulais pas être contraint de vous voir en présence de Régine. Bonjour, ma chérie.

Il appuya longuement ses lèvres sur le front de Valentine, puis ils s'assirent à quelque distance l'un de l'autre en se regardant. Malgré l'ombre de tristesse qui les envahissait en présence l'un

de l'autre, ils ne purent s'empêcher de se sourire. Être ensemble ainsi, seuls, c'était pourtant du bonheur.

Ils causèrent de mille choses indifférentes ; leur voix était une musique pour eux. Le passé était loin, derrière un mur de cristal laiteux ; ils ne pouvaient en voir les contours que confusément, – et puis ils ne voulaient pas y songer.

On eût dit vraiment qu'ils n'avaient jamais été que des amis l'un pour l'autre. Quand l'être humain veut s'immoler, il le fait avec une telle conscience, une telle force de volonté, qu'il parvient à se tromper lui-même. Il aime alors sa souffrance, comme d'autres aiment leur plaisir, et il y trouve de si profondes voluptés, que lorsqu'après cela il revient à la vie réelle, il reste comme ébloui, et ne rentre qu'avec peine dans la réalité.

C'est ainsi que Valentine et René passèrent bien des heures à la suite de cette première entrevue, qui avait été courte. Ils ne se voyaient jamais pour longtemps, mais ils se voyaient souvent. Fuir la tentation : ce programme était réalisable à la condition de ne rester ensemble que lorsqu'ils n'étaient pas seuls.

Dans le salon de Broye, dans d'autres maisons amies, ils eurent de longues conversations, qui prenaient un charme délicieux à la connaissance qu'ils avaient du cœur l'un de l'autre.

Si parfois Valentine, qui ne parlait guère, se laissait aller à exprimer un sentiment juste et profond, René, qui l'écoutait sans la regarder, l'apparence distraite, savait ce que ces paroles brèves cachaient de sensibilité exquise et douloureuse. Ils n'osaient se regarder, – leurs yeux les auraient trahis, – mais le lendemain, pendant le quart d'heure qu'il venait passer près d'elle, ils gardaient le silence, et chacun savait ce que l'autre avait ressenti.

Chapitre 24

— Un fils et une fille jumeaux ! Vous débutez bien, vous autres ! se dit Dubreuil à lui-même quand il reçut la lettre de faire part de M. et madame d'Arjac. Je présume que madame Régine, qui n'était pas folle de maternité, va avoir de quoi s'amuser avec ces deux-là ! les habiller de pareil, et leur donner des nourrices pareilles. Pourvu, mon Dieu, qu'ils n'aillent pas grandir plus vite l'un que l'autre ! C'est ça qui serait un malheur irréparable ; comme qui dirait deux poneys dépareillés ! Il n'y aurait plus moyen de les taire entrer dans le munie harnais. Pauvres petits êtres… Enfin, ils ont leur grand-mère. La seule chose qui puisse expliquer l'utilité des belles-mères, c'est qu'en temps voulu elles deviennent des grand-mères, et alors les mères peuvent s'amuser tout à leur aise. René doit faire une drôle de figure de se voir tout d'un coup père de deux enfants. Je me demande s'il est plus vexé que content ou plus content que vexé. Quant à de Broye, je le vois d'ici ; il jubile. Il va faire des cadeaux à tout le monde. Si j'allais le voir ?

Dubreuil prit sa canne, et pédestrement le long des Champs-Élysées, il s'en alla, musant à tout ce qui attirait son attention, depuis les tirs aux macarons, jusqu'aux voitures de chèvres ; le temps était superbe, un peu froid, et fait pour la marche.

Avec un nouvel intérêt, il examinait les bébés qu'il voyait aux bras des nourrices. Tout ce qui se tenait sur ses pieds lui semblait indigne d'attirer son attention ; en revanche, les petits paquets

enrubannés qui dormaient la face en l'air recouverte d'un voile lui paraissaient intéressants.

— Les nouveaux venus dans ce monde de falbalas et de pelisses brodées, se demandait-il, sont-ils plus beaux ou plus laids que ces échantillons de genre humain qu'on promène sans pitié par cette jolie bise de novembre ?

Tout à coup il se souvint de Valentine.

— Que pense-t-elle de cela ? se dit-il. Je suis sûr qu'elle est très contente ! ajouta-t-il après une seconde de réflexion. Pauvre femme ! En voilà une qui est condamnée à jouir des joies de la famille par procuration ! J'irai la voir aussi ; on lui doit bien un petit compliment en cette circonstance.

Bien entendu, Dubreuil ne vit personne chez M. de Broye. Il se rabattit sur madame Moissy, qu'il ne vit pas davantage, laissa des cartes et rentra chez lui avec la noble satisfaction d'un homme qui a accompli son devoir.

Pendant les trois ou quatre jours qui suivirent, René n'osa aller chez Valentine. Un vague sentiment l'avertissait que mieux valait s'abstenir pour le moment de tout rapprochement, si innocent qu'il pût être. Il était d'ailleurs complètement ahuri par la nécessité de pourvoir aux besoins de deux petites existences, au lieu d'une seule ; comme la plupart des hommes, il se trouvait dépaysé quand on le sortait de la routine de ses préoccupations habituelles, et les moindres incidents prenaient pour lui des apparences irrémédiables qui le jetaient dans de profondes perplexités.

Madame de Broye, qui, par délicatesse et par crainte de s'imposer, s'était d'abord abstenue de toute ingérence dans les affaires du jeune ménage, vit qu'il était grand temps de secourir son gendre, qui courait risque de se noyer dans ce verre d'eau tempétueux ; elle prit la besogne sur elle, et au bout de deux fois vingt-quatre heures, l'ordre régna dans la maison de Régine. C'est alors que madame Moissy fut admise à contempler non seulement la jeune mère, mais les deux bébés endormis côte à côte dans le même berceau.

Ils se ressemblaient prodigieusement, au point qu'on s'y trompait à première vue ; mais un plus ample examen démontrait que le petit garçon avait les cheveux plus blonds, le teint plus délicat, et que la fillette, au contraire, paraissait plus robuste.

Valentine écoutait Régine, dont le flot de paroles ne semblait pas amoindri par l'épreuve qu'elle venait de subir. Au contraire : on eût dit que, contrainte de garder le silence pendant quelques jours, elle tenait à se dédommager beaucoup et vite.

Pendant que madame d'Arjac épanchait le trop-plein de ses pensées, Valentine, penchée sur le berceau, regardait les enfants avec une indicible émotion. Peut-être se disait-elle que sur ces deux-là, en bonne justice, il aurait dû y en avoir un pour elle.

Elle n'aurait jamais d'enfants, elle ! comme Dubreuil se l'était dit à lui-même, elle ne connaîtrait les joies de la famille que par procuration…

Des larmes montèrent à ses yeux pendant qu'elle regardait attentivement les petits êtres…

— Les enfants de René ! pensa-t-elle… Chers petits enfants de René, puissiez-vous être heureux !

En ce moment, elle entendit un pas derrière elle, et la voix de Régine, abandonnant le discours commencé, apostropha d'Arjac qui venait d'entrer.

— Avez-vous vu la lingère ? demanda-t-elle ; quand aura-t-on les petites brassières ?

— Elle viendra dans une heure et vous répondra mieux que je ne pourrais le faire, répondit René. Je vous avoue qu'entre les bonnets et les brassières je me trouve tellement embarrassé que je me perds comme dans un bois.

Il se tourna alors vers Valentine.

— Bonjour, chère madame, lui dit-il.

Elle leva sur lui le même regard qu'elle reposait tout à l'heure sur les enfants. Régine ne pouvait les voir ; un courant de joie parcourut leur être.

— Ceux-là, du moins, ne te tromperont pas, disaient les yeux de Valentine. Elle se prépara à partir.

— Déjà ? dirent en même temps M. et madame d'Arjac.

— J'ai mille courses à faire, répondit madame Moissy.

En vérité, elle avait l'âme trop pleine pour supporter une conversation insignifiante, et elle éprouvait un grand besoin de solitude. Elle sortit ; René la reconduisit jusque dans l'anti-chambre, et devant le valet de pied qui présentait le manteau, lui adressa un adieu cérémonieux.

Valentine rentra chez elle engourdie. Elle ne savait trop ce qu'elle éprouvait elle-même ; quand elle eut été seule deux heures, elle le comprit, et les larmes, dont ses yeux ne pouvaient se déshabituer, malgré tout son courage, retrouvèrent leur ancien chemin sur ses joues.

q

Chapitre 25

L'existence avait pris un cours normal pour les héros de cette histoire. On se fait à tout, ou du moins on semble s'y faire ; Régine enchantée promenait ses deux enfants, et se montrait toute fière d'être suivie par deux nourrices.

En dehors des questions de toilette et de coquetterie maternelle, ses enfants l'occupaient aussi peu que possible. Encore, par bonheur, ces êtres absorbants n'avaient-ils d'influence dans ses conseils que de midi à sept heures du soir. Après l'heure du dîner, leur rôle était fini, et ils rentraient dans l'ombre jusqu'au prochain lever de leur mère.

Les soirées étaient consacrées au monde. Madame d'Arjac sentait qu'elle avait à payer au monde un terrible arriéré de devoirs, et à elle-même un passif tout aussi considérable de plaisirs manqués. Heureusement ces deux comptabilités pouvaient se mener de front ; mais au lieu de se débrouiller, l'écheveau semblait s'embrouiller toujours, si bien qu'une soirée conduisait à un lunch, le lunch à un bal, le bal à une première représentation ;

plus Régine allait dans le monde, plus elle devait de visites, de dîners, de politesses sans nombre.

Elle plongea résolument, et se mit à courir après un état normal, sans espoir bien défini de le trouver jamais. En quoi elle se trompait : la sortie à perpétuité devint l'existence véritable de madame d'Arjac.

On s'avancerait peut-être beaucoup en affirmant que René tenta d'enrayer ce petit équipage fringant qui trottait, trottait, en secouant les cocardes enrubannées de ses oreilles. Il avait hasardé deux ou trois représentations fort modérées, plutôt par acquit de conscience que dans le but d'obtenir des concessions. Régine reçut ces observations avec le petit sourire supérieur qu'elle avait arboré dans l'orgueil de sa maternité.

— Vous n'aimez pas le monde, mon cher, avait-elle dit, et moi, je l'aime. Je ne puis que regretter une diversité d'opinions qui nous sépare plus souvent que je ne l'aurais désiré. Ma mère me conduira là où je ne saurais aller seule. Pour le reste, je ne suis plus une enfant. Vous avez confiance en moi, je présume ? Ne vous inquiétez donc ni de mes plaisirs ni de mes affaires.

René se l'était tenu pour dit. Elle avait raison, cette femme superficielle ; elle savait se conduire de façon à ne donner prise à aucune supposition.

Que pouvait-il demander de plus ? À partir de ce jour, ils ne se virent plus guère qu'aux repas et lorsque des visites inévitables les obligeaient à sortir ensemble.

L'hiver s'écoula ainsi. Comme Valentine se l'était promis, elle voyait souvent madame d'Arjac ; le vague sentiment qu'en main-

tenant ces relations elle pourrait un jour être utile, moins à la jeune femme peut-être qu'à René, lui faisait maintenir un équilibre satisfaisant dans cette espèce d'amitié en l'air, la seule que pût concevoir Régine.

René voyait toujours son amie de la même façon, c'est-à-dire souvent et peu à la fois.

Cet état de choses se maintint jusqu'aux premiers beaux jours ; puis, insensiblement, aguerris par leur longue résistance, fortifiés dans l'idée qu'ils étaient invulnérables, ils se relâchèrent de leur surveillance morale, et s'abandonnèrent avec plus de confiance au plaisir de se trouver ensemble.

Ils avaient l'air d'être si bien revenus de tout ! René plaisantait Valentine au sujet des hommages qu'elle recevait de toutes parts ; Valentine rapportait à son ami l'opinion des femmes sur son compte, et tous deux souriaient avec un air sage et entendu, comme des êtres que les choses de l'amour ne peuvent plus intéresser que dans autrui.

Valentine s'apercevait bien de temps en temps qu'il y avait là un péril ; mais comment l'éviter ?

La nuance insaisissable qu'elle sentait était assez ténue pour échapper à l'analyse. Que faire et que dire quand on ne sait pas de quoi il est question ?

Un jour, René parcourait le boulevard vers cinq heures avec un de ses amis, lorsqu'ils virent venir Dubreuil, fort affairé en apparence ; celui-ci les salua rapidement et passa sans s'arrêter pour causer un instant, contrairement à ses habitudes.

— Il est bien pressé, dit René.

— On ne le rencontre plus que comme cela, depuis quelque temps. Je le soupçonne de doubler sa fortune en jouant sagement.

— Il est bien assez riche, murmura René, qui pensait à autre chose.

— Pour un célibataire, oui ! Mais pour un homme qui veut se marier ?

— Est-ce qu'il se marie ? fit d'Arjac, avec un nouvel intérêt pour cet homme qui allait se marier.

— Vous n'en avez pas entendu parler ? On dit qu'il va épouser madame Moissy ! vous savez, cette jolie madame Moissy qui était mariée à ce chenapan qu'on a tué je ne sais où, en Italie, à Florence, je crois.

Celui qui parlait n'était pas trop bien informé, mais René n'y fit point attention. Il s'arrêta net.

— À madame Moissy, dites-vous ? C'est impossible !

— Pourquoi donc ? continua l'autre en reprenant sa promenade. Parce que la pauvre petite femme a été si malheureuse dans le choix de son premier mari ? Raison de plus pour en prendre un second !

Il aurait parlé là-dessus aussi longtemps qu'on aurait voulu.

René, dont les oreilles bourdonnaient, prétexta une affaire oubliée, sauta dans une voiture qui passait et se fit conduire chez Valentine.

Elle était chez elle. En général, elle rentrait pour cette heure de l'avant-dîner, où elle avait le plus de chances de voir son ami. Toute l'existence de la jeune femme était maintenant subordonnée aux visites de René. Plutôt que de courir la chance d'en manquer une, elle fût restée six mois sans sortir.

Savez-vous ce qu'on vient de me dire à l'instant sur le boulevard ? fit-il, même avant de prendre le temps de lui dire bonjour.

Il paraissait si défait qu'elle lui avança une chaise et mit une main sur l'épaule du jeune homme pour le faire asseoir.

— On dit que vous épousez Dubreuil ; est-ce vrai ? continua-il avec une violence comprimée.

Valentine pâlit et le regarda avec effroi. Comment cette idée absurde avait-elle pu trouver crédit dans l'esprit de son ami ?

— Qui a pu vous dire une pareille chose ? demanda-t-elle, encore mal remise de ce coup inattendu.

— On le dit couramment sur les boulevards, répondit René avec amertume. Mais vous ne me donnez pas de réponse. Est-ce vrai ?

Valentine détourna son visage contracté par la souffrance. Elle n'avait pas prévu qu'un jour René pourrait être jaloux.

— Non, dit-elle simplement, en évitant de le regarder.

Il poussa un soupir de soulagement, et comprenant soudain combien il la faisait souffrir :

— Pardon, pardon ! s'écria-t-il en essayant de lui prendre les mains.

Elle se dégagea et s'assit en face de lui, un peu loin.

— Vous pouvez donc croire que l'idée de me marier entrerait dans ma tête ? dit-elle gravement.

René se leva avec emportement.

— Non, je ne le crois pas ! je ne puis pas le croire ; mais mettez-vous à ma place. Vous savez ce que vous êtes pour moi : tout, et rien. Je rencontre un homme qui me dit tranquillement : Madame Moissy va épouser Dubreuil. Que feriez-vous à ma place ?

— Je sourirais d'un air enchanté, et je dirais : Ah ! vraiment ! ou bien je m'en irais de mauvaise humeur contre le fâcheux qui colporte de semblables histoires ; mais je ne m'en prendrais pas à la femme que j'aime ; je ne la soupçonnerais pas d'une trahison !

René se rassit et demeura triste.

— Vous n'êtes pas méfiante, vous, dit-il après un instant. C'est le fait de votre heureuse nature, d'abord, et puis aussi des circonstances. Chez moi tout est mensonge, non, pas mensonge, mais à peu près. Connaissez-vous l'à peu près, Valentine ? Savez-vous ce que c'est que de savoir à peu près ce qui se passe, d'entendre dire à peu près la vérité ? de voir venir sa femme avec un air tranquille, qui dit : J'ai envie d'aller aux Tuileries aujourd'hui, et si j'y rencontre madame une telle, nous irons peut-être à tel endroit. Cela veut dire : J'ai donné rendez-vous à mon amie pour aller là. Pourquoi ne pas dire la vérité ? Parce que j'ai eu le malheur de trouver madame une telle trop évaporée. Au lieu de se ranger bonnement à mon avis ou de me tenir tête bravement, ma femme arbore le système des demi-vérités et des à peu près de situations. Voyez-vous, Valentine, quand on vit dans ce milieu-là,

on ne sait plus où est le vrai, où est le faux, si ceux qui vous font de la peine ont l'intention de vous en faire, ou si c'est un simple hasard malheureux, ou encore un ballon d'essai lancé pour voir comment vous prendriez quelque chose de plus grave… Et quand on est vis-à-vis de la vérité, la vérité honnête et franche, eh bien ! dans le premier moment, on en est tellement désaccoutumé que l'on se demande si cette sincérité ne cache pas aussi quelque mensonge, si cette franchise n'est pas un piège.

— Mon pauvre René ! fit doucement Valentine.

Elle ne songeait plus au chagrin qu'elle venait d'éprouver. Qu'était cela auprès de la coupe d'amertume sans cesse vidée et sans cesse renouvelée pour d'Arjac ?

Il leva sur elle ses yeux attristés, qui s'éclairèrent doucement pendant qu'il regardait.

— Vous êtes le repos, et vous êtes la joie, dit-il ; une expression reposée vint sur son visage, et elle lui sourit en réponse.

— Alors, vous n'épousez pas Dubreuil ? demanda-t-il avec un sourire railleur à sa propre adresse.

— À moins que cela ne vous fasse plaisir ? répondit-elle sur le même ton.

— Ah ! fit-il avec un retour d'amertume, Dieu garde qui que ce soit de se marier pour faire plaisir à un autre ! Mais ne parlons pas de cela. Pouvez-vous savoir d'où vient le propos ridicule qui vous prête Dubreuil pour soupirant ?

— Pas de lui, certainement, répondit promptement Valentine. Il vient me voir assidûment et se montre très dévoué. Lors de la

mort de M. Moissy, il s'est fort bien conduit, et m'a épargné tout ce qui était possible en fait de désagréments. Mais ses manières sont celles d'un célibataire confirmé, et je ne vois vraiment pas…

— Ce sera quelque oisif à court de nouvelles, reprit René. Mais si ce bruit prend consistance, qu'allez-vous faire ?

Valentine resta silencieuse un instant.

— Partir, dit-elle enfin avec un soupir.

— Toute seule ?

— Évidemment.

— Nous allons encore être séparés !

— Il le faut bien, puisque nous ne pouvons jamais vivre réunis !

— Que deviendrai-je pendant ce temps-là ?

La physionomie de Valentine redevint presque joyeuse.

— Faites un voyage ! dit-elle soudain. Allez passer l'été quelque part, sous prétexte d'études, ou sans prétexte. Vous serez loin de Paris, moi aussi ; nous nous écrirons, et au moins…

Elle baissa les yeux pour que René n'y vît pas le reste de sa pensée : Au moins si nous ne pouvons vivre ensemble, nous n'aurons pas l'ennui de vivre avec des indifférents.

— J'aimerais mieux vous emmener… fit d'Arjac, d'une voix rêveuse et comme endormie. Savez-vous, Valentine ? Nous nous retrouverions dans quelque port lointain, en Suède par exemple, et nous voyagerions tout l'été dans ces contrées où l'on ne rencontre

pas de Parisiens. Nous nous installerions au bord d'un lac. Vous avez toujours aimé les lacs. Pourquoi pas ? Personne n'en saurait rien…

— Et nous-mêmes ? fit Valentine.

Ils se turent tous deux. René avait fait bien souvent ce rêve, il n'en parlait jamais ; mais que de fois, dans ses heures de solitude, il s'était imaginé d'enlever Valentine et de s'enfuir avec elle en pays perdu ! Si loin, les choses semblaient perdre leur nom. Ce qui, à Paris dans la vie mondaine, était inavouable, prenait une grandeur poétique quand on le voyait à travers la distance. Elle ne serait plus la maîtresse d'un homme marié ; elle n'arrachait plus à son intérieur un père de famille oublieux de ses devoirs, elle était Valentine, et lui était René, deux êtres qui s'aimaient et pour qui le reste du monde n'existait plus.

De son côté, madame Moissy sentait peser sur elle une torpeur enivrante qui l'envahissait et contre laquelle elle ne se sentait pas la force de lutter. Elle n'osait lever les yeux vers René, elle ne savait pas s'il la regardait ou non, mais elle sentait qu'il reprenait possession d'elle, malgré qu'elle en eût. Ils ne se parlaient pas, ils ne se touchaient pas, ils ne se regardaient pas, et pourtant ils étaient tellement pénétrés l'un de l'autre que la présence d'un tiers en ce moment leur eût fait l'effet d'un arrachement de leur propre chair.

C'était pour en arriver là qu'ils avaient tant lutté ! Six mois de détachement et de résignation ne les avaient pas endurcis mieux que cela ! À quoi bon alors ? S'ils devaient succomber, était-ce la peine d'avoir subi tant de misères et versé tant de larmes ?

Valentine essaya de se reprendre, et leva les yeux. Au même moment, René, quittant sa place, vint s'asseoir près d'elle sur le petit canapé, et lui prit une main qu'il garda dans la sienne.

Ils ne disaient rien, mais l'étreinte de René se resserrait de plus en plus. Toute la volonté de Valentine s'en allait sous cette étreinte, et elle se sentait prête à quelque lâcheté. Heureusement pour elle René parla. Le son de sa voix rompit l'enchantement mortel.

— Allons-nous-en, dit-il.

Elle retira sa main.

— Non ! fit-elle. Ce qui était mal il y a six mois est mal aujourd'hui. Écoutez, René, vous savez si je suis pleine d'indulgence pour certaines faiblesses, mais encore faut-il qu'elles aient une excuse. Nous n'en avons pas.

— Nous nous aimons ! fit-il.

— Ce n'est pas assez. Il y en a d'autres que nous qui s'aiment et qui souffrent de s'aimer ; ceux-là ont probablement les mêmes excuses que nous pour succomber, et dans notre conscience, s'ils tombaient, nous les blâmerions. Ayons le courage de nous regarder du même œil dont nous regarderions autrui.

— Vous êtes trop sage pour moi ! fit René avec amertume.

Elle se rapprocha de lui, et d'un geste à la fois retenu et passionné, elle lui jeta ses deux mains sur les épaules.

— Je vous aime tellement, dit-elle, que je veux vous aimer toujours et je veux être toujours aimée. Séparons-nous maintenant, mon amour ; nous avons été séparés une fois déjà, et, dans ce

temps-là, c'était bien cruel, car nous souffrions l'un par l'autre. Maintenant, c'est tout autre chose. Essayons de la séparation ; qui sait ce qui peut se passer dans nos âmes lorsque nous ne nous verrons plus ?

— Vous espérez que nous nous détacherons l'un de l'autre ! fit René en souriant. Il se sentait si sûr de lui-même que cette idée lui semblait comique.

— Nous détacher, non. Arriver à un état plus paisible, peut-être. Essayons.

— Soit, dit le jeune homme, en soupirant. Cela ne servira à rien, mais nous pouvons essayer.

Assis l'un près de l'autre, comme de vieux amis, ils se mirent à composer des itinéraires. Il irait au nord, elle irait au midi. Elle avait toujours eu envie d'aller jusqu'à Vienne. Elle réaliserait ce projet, sans cesse différé ; peut-être même gagnerait-elle Constantinople.

Elle ne craignait pas de voyager seule, et ne s'effrayait de rien.

— J'aurais mieux aimé encore aller en Espagne, dit-elle, mais ce n'est pas assez loin… Il faut que nous soyons séparés pour tout de bon, que nous ne puissions nous retrouver en quarante-huit heures, si la fantaisie nous en prenait.

René la regarda d'un air mécontent. Il lui en voulait d'avoir songé à cela, il y avait songé lui-même et n'aurait pas été fâché de se réserver cette chance.

Elle se mit à rire, et il l'imita. Ils avaient l'âme si contente de leur courage que le chagrin même ne les empêchait pas de trou-

ver par-ci par-là quelques moments de gaieté.

— Je partirai dans deux ou trois jours, dit Valentine, quand tout fut résolu ; vous avez six semaines devant vous. J'irai demain prendre congé de Régine et embrasser vos enfants. Ils sont bien gentils, vos enfants, René. Voilà votre joie pour l'avenir.

— Ils vous aimeront bien, fit-il en baisant la main de son amie.

— J'y compte. Savez-vous, René, fit-elle en appuyant une main sur le bras du jeune homme avec un geste plein de confiance, ces petits m'ont donné parfois du courage quand j'en manquais. Je me disais que pour être aimée d'eux, il fallait que je fusse digne de les embrasser sans rougir.

Elle souriait à d'Arjac avec un abandon touchant. Ils avaient tellement épuré leur tendresse que le passé n'existait plus. Il se pencha brusquement vers elle et la baisa sur le front.

— Au revoir, ma chérie, lui dit-il. Je me sens très brave en ce moment, ne détruisons pas cette heureuse disposition. Vous m'écrirez régulièrement ? Et je saurai toujours où vous êtes ?

— Sans doute.

— Vous savez que c'est sur vous que je compte dans la vie ? Sur nulle autre ? S'il m'arrivait quelque chose, c'est à vous que j'aurais recours ?

— Merci, dit-elle en lui serrant les mains.

Ils se quittèrent presque joyeux, comme emportés dans un grand mouvement généreux qui ne leur laissait pas le temps de regarder en arrière. C'est la nuit, quand ils furent seuls, qu'ils sentirent la douleur de la séparation.

Chapitre 26

Le mois d'août battait son plein sur les plages grouillantes. Partout des robes chamarrées, des ombrelles voyantes, des chevaux enrubannés, des gens trop bien vêtus, des enfants pomponnés, qui pour avoir les jambes et les bras nus n'en étaient pas plus libres dans leurs ajustements.

C'était Paris transporté au bord de la mer, non pas le grand beau Paris intellectuel, toujours prêt à s'éprendre d'une œuvre d'art, mais le Paris mesquin, trop civilisé, qui sent les parfums, qui s'inonde de veloutine, qui tient des propos cruels, juge les gens sans les entendre, les condamne sans les connaître, patauge dans les réputations, blague les supériorités et fait des paris sur la vertu d'une honnête femme.

C'est ce Paris-là qu'aimait madame d'Arjac et dont elle faisait partie. C'est une des anomalies du temps présent qu'une femme dont la conduite est sans tache puisse avoir dans sa cervelle de femme vertueuse les mêmes idées, dans la bouche les mêmes propos qu'une cocotte entretenue par un prince ou un banquier.

Régine n'avait pas plus de sens moral qu'une de celles qui se font payer. Elle n'avait pas non plus en elle la moindre étincelle de passion.

Sa nature froide la laissait insensible à tout ce qui ressemblait à de l'amour ; mais elle joignait à cette froideur une sorte de dévergondage de l'esprit, de curiosité de ces choses qu'elle ne pou-

vait comprendre. Sa conversation était souvent fort risquée ; dans le fond, bien que le langage fût toujours convenable, elle étalait l'impudeur de ses propos avec un sans-gêne parfait ; son raisonnement était celui-ci : Je ne fais aucune chose répréhensible, ma vie est à jour, et d'ailleurs je suis au-dessus du soupçon. Donc, je puis tout dire, car je ne suis pas prude, moi !

— Plût à Dieu qu'elle le fût ! pensait un jour Dubreuil, qui venait de lui entendre conter une histoire plus qu'étrange.

Ce n'était pas l'histoire en elle-même, mais bien les suppositions auxquelles elle avait donné lieu dans l'esprit de Régine, qui suggéraient à notre ami cette réflexion charitable.

— Vous n'avez pas l'air d'être de mon avis, monsieur Dubreuil ? fit Régine en lui frappant légèrement le bras du bout de son éventail.

— Mon Dieu, madame, fit-il, incapable de résister au plaisir de lui donner une petite leçon, je n'ai pas l'esprit assez investigateur. Je ne suis pas capable de me rendre compte des motifs secrets qui peuvent pousser un homme à courtiser une femme et à obtenir ses bonnes grâces. Il me suffit que ce soit un fait accompli pour que je leur souhaite à l'un et à l'autre toutes les prospérités qu'ils peuvent désirer ou mériter suivant les circonstances.

— Vous êtes indulgent, fit Régine d'un air scandalisé. Mais si ces gens, pour lesquels vous témoignez tant de sympathie, sont poussés par des mobiles où l'amour n'ait rien à voir ?

— Comme l'amour n'est point une substance qu'on puisse retrouver même à dose infinitésimale dans un appareil Marsh, je tiens pour accordé qu'il y en a peu ou beaucoup dans toutes les

transactions qui se réclament de lui. Mais je sais que cette doctrine est dangereuse ; aussi, madame, je vous prie de bien vouloir l'excuser chez un incorrigible pécheur.

Du moment où Dubreuil devenait sérieux, Régine n'avait plus envie de causer avec lui. Elle choisit une nouvelle victime et se lança de plus belle dans une autre conversation.

— À propos, dit quelqu'un, et René ?

— René voyage ! il voyage dans les pays frais ! Il prend la glace à l'extérieur, au lieu de la prendre à l'intérieur comme nous autres.

— Où donc est-il ?

— En Suède, si j'en crois les dernières nouvelles. Nous nous écrivons peu, vous savez ! Le télégramme a cela de bon, qu'il a supprimé de la correspondance toutes les phrases inutiles.

— Eh ! eh ! dit Dubreuil, la phraséologie sentimentale avait du bon… elle nourrissait les sentiments…

— Vous dites ? fit Régine en se tournant vivement vers lui.

— Rien, madame ! rien qui mérite votre attention.

— Mais encore ? insista la jeune femme d'un ton presque hostile.

— Je disais seulement que l'ancien système, moins télégraphique, avait cela pour lui qu'il contraignait les époux à des semblants d'affection, – pure politesse, si vous voulez, tels que les égards que l'on se témoigne entre gens bien élevés, et que ces semblants, si faux qu'ils puissent être, maintenaient dans les mé-

nages certaines formalités de bon goût et de bon ton, dont on se départ peut-être trop facilement à présent.

— Oh ! fit Régine, avec ou sans formalités…

Elle agitait légèrement sa main blanche, chargée de bijoux. L'anneau nuptial pesait peu à son doigt effilé. Pour ce qu'il y comptait, il aurait tout aussi bien pu ne pas y être ; aussi disparaissait-il sous les diamants des autres bagues.

Un rire aimable accueillit la façon avec laquelle madame d'Arjac mettait de côté les formalités dont parlait Dubreuil. Au milieu de ce joli cercle d'hommes oisifs et de femmes bavardes, elle était sûre d'avoir raison, car elle était en même temps la plus oisive et la plus imperturbablement loquace.

Le soleil éclairait et chauffait la grève à souhait pour les plus exigeants. Les bébés de René, béats et replets, jouissaient de la bonne chaleur, absorbaient l'air de la mer, si fortifiant, qui emplissait de vie leurs petits poumons. Les nourrices superbement harnachées, assises sur le sable, étalaient avec orgueil sur leurs genoux les beaux enfants d'Arjac, enviés par toutes les mères. Mais qu'importait à Régine ? Elle avait épuisé la coupe d'orgueil maternel ; les compliments qu'on lui adressait sur ces deux petits êtres la laissaient indifférente. Une chose la chagrinait, et celle-là provenait de sa maternité : elle n'était plus aussi mince qu'autrefois.

Elle avait beau faire, malgré ses dénégations et son entêtement à revenir à son ancien tour de taille, les robes ne voulaient pas aller, et il fallait les élargir…

Ah ! si Régine avait pu ne jamais avoir d'enfants et s'en tenir à soixante-quatre centimètres ! La nature est parfois bien cruelle dans ses obstinations déraisonnables.

L'après-midi s'écoula, longue et fatigante comme le sont toutes les après-midi pour ceux qui ne font rien ; vers sept heures, Régine, suivie de ses deux nourrices, rentra chez elle et commença sa quatrième toilette.

À ce moment même, Valentine, qui s'était arrêtée à Vienne, faute de courage pour aller plus loin, recevait le télégramme suivant :

« René malade, Copenhague, hôtel National. »

La dépêche faillit lui tomber des mains. Elle la ressaisit et la serra fortement entre ses doigts, puis la relut deux fois. Quand elle fut sûre de l'avoir comprise, elle sonna.

— Ma note et une voiture, dit-elle, je laisse mes bagages.

Une heure après, elle roulait en wagon vers le Nord.

La terrible chose qu'un voyage, quand on va vers ce formidable inconnu : la vie ou la mort de l'être que l'on aime le plus au monde !

Dans les circonstances ordinaires, le voyageur se laisse prendre par une sorte de torpeur ; il voit défiler devant la portière du wagon les paysages, nouveaux ou déjà connus ; en même temps dans son esprit paresseux et alangui, défilent les souvenirs, les brusques retours de pensée, les associations d'idées, éveillées par une forme, une couleur, une ombre… Il roule vers le

but qu'il s'est proposé, et pendant qu'il est là, inactif, presque inerte, la vie semble s'être arrêtée pour lui.

Les journaux peuvent paraître. Qu'importe ! il ne les lira que le lendemain matin ; sous la rubrique : « Faits divers », les meurtres, les suicides, les accidents de toute espèce s'entassent en colonnes menaçantes ; il n'en a point souci. Il ne se demande pas si l'incendie ne dévore point la maison de son meilleur ami ; il n'y pourrait rien ; à quoi bon alors les préoccupations pénibles ou gênantes ? Se laisser vivre est pour le moment son seul devoir.

S'il peut enrayer la monotonie de ce devoir par quelque incident aimable, il en est enchanté et bénit sa destinée. Qu'une fillette en jupon court lui présenter un bouquet de roses à quelque station ensevelie sous la verdure ; que dans une profonde vallée où court un ruisseau rapide, une vieille femme à la coiffure bizarre lui offre un panier de fruits magnifiques, cueillis à l'instant même pour lui, le voyageur, – lui qui résume pour ces pauvres gens de village l'événement et le gain de la journée, – il prend les fruits et les fleurs, paie, reçoit un sourire et une révérence, et l'instant d'après se laisse emporter de nouveau, aspirant le parfum de la fleur, jouissant de la saveur du fruit.

Les soucis et les embarras de l'existence le reprendront lorsqu'il mettra son pied engourdi sur le bitume de la gare. En attendant, il se laisse vivre, et cela suffit.

Mais lorsque ce terrible petit morceau de papier bleu qui contient, suivant le caprice du destin, tant de joies ou tant de douleurs, vient bouleverser une existence, quelle chose épouvantable que ce renoncement à son activité, à son énergie, à sa personnalité ! Pendant que durera le voyage, vous n'êtes plus qu'un

colis, un être nul et sans puissance ; vous ne pouvez aller ni plus vite, ni plus lentement. Toutes les puissances de votre être tendues vers un seul but n'augmenteront pas d'un tour de roue la rapidité de la vapeur. L'immobilité devient un supplice. La pensée, prisonnière entre ces murs étroits capitonnés, qui semblent faits pour l'étouffer, vole, revient, retombe sur elle-même. Elle s'en va le long des mailles du filet, essaie de les compter, pour tromper l'angoisse intérieure qui ne veut pas se laisser faire ; puis, impatiente, elle s'échappe par la portière ouverte, et court sur les montagnes voisines, qui passent lentement, vêtues de sombre verdure.

Il ferait bon sous ces ombrages à l'accablante chaleur du jour ; mais il faudrait y être avec l'être aimé qui attend et qui souffre… Les roses sont délicieuses, et leur beauté fragile fait penser à celles des œuvres immortelles de l'art ; si l'on pouvait les emporter à celui qu'on va retrouver ? Hélas ! peut-il sentir le parfum des roses ? Est-il en état de les respirer ? Ses yeux peuvent-ils voir ? Si on allait les trouver fermés pour jamais, ces yeux qui résument la vie ? Et le frisson mortel de l'impatience inutile, impuissante, parcourt de la tête aux pieds le prisonnier qui se rejette en arrière, appuie sa tête au drap poussiéreux et brûlant, et cherche le sommeil… Il ne le trouvera pas, mais au moins ses yeux fermés dérobent aux indifférents les tortures de son âme.

Le train roule toujours, avec ses arrêts prévus, réguliers ; le service se fait comme d'ordinaire : les employés crient des noms inintelligibles de villes étrangères. Encore tant d'heures ! Mon Dieu, que c'est long ! On se croyait plus loin. On n'arrivera donc jamais ? La pensée un instant détournée reprend son cours. Pourquoi l'a-t-on quitté, ce pauvre être qui souffre là-bas ? C'était

si simple de ne pas s'imposer ou de ne pas subir la séparation ! Quelques lieues ne suffisaient-elles pas ? Pourquoi ces grandes distances ? pourquoi ce voyage lointain, qui crée sur-le-champ d'infranchissables difficultés ? Qu'on est fou de se faire ainsi des chagrins, comme si la vie n'en apportait pas assez d'elle-même !

Arrivera-t-on à temps ? à temps pour le soigner et le guérir ? Car il ne peut pas être mort, c'est impossible. Et pourtant, s'il était mort ? Depuis la veille qu'on roule incessamment, il peut s'être passé tant de choses ! Le télégramme était daté du matin, dix heures, après une mauvaise nuit, sans doute… Et voilà qu'on s'arrête encore ! Toujours des stations, toujours des arrêts… On arrivera trop tard !

S'il était mort ? Si dans cette banale chambre d'hôtel, où le bruit arrive de toutes parts, au milieu des omnibus qui vont et viennent, dans le fracas des malles descendues et montées, si l'on allait trouver la forme adorée rigide, couverte d'un drap blanc, le visage aimé, pâle et tiré, les yeux fermés avec des ombres violettes dans l'orbite creusé ?…

C'est impossible, c'est impossible. Ces cruautés-là ne peuvent pas être réelles !…

Ce train n'arrivera jamais. On regarde sa montre. Trois quarts d'heure de retard… On manquera l'express à l'embranchement.

Et l'on manque l'express. Au moment où le train en retard, lourd et essoufflé, entre dans la gare, on voit fuir le panache de vapeur alerte et vif, à petits coups pressés, de l'autre train qui s'en va…

Alors vient la résignation du désespoir. Le train omnibus part dans une heure. On prendra celui-là ; de station en station on aura l'ennui des allées et venues bruyantes, des querelles de paysans dans une langue étrangère ; les dames qui vont d'une ville à l'autre, montent et descendent encombrées de paquets et de cartons. C'est en plus de la fatigue et du chagrin, toutes les mesquineries des petites misères. Qu'importe ! on est en route, et le repos serait une torture.

C'est ainsi que Valentine arriva à Copenhague.

Lorsqu'elle entra dans le vestibule de l'hôtel, elle resta interdite, n'osant nommer René. Les regards curieux pesaient sur elle comme des chaînes. Si elle allait apprendre qu'il était mort !

— M. d'Arjac ? dit-elle enfin.

— Il est très malade, madame. C'est madame qu'on a demandée par le télégraphe ?

— C'est moi.

On la conduisit aussitôt dans une chambre fraîche au premier étage. La brise de mer agitait doucement les rideaux ; tout était tranquille comme dans une maison particulière. Au fond de la grande pièce assombrie par les tentures brunes, René, couché dans le lit, regardait la porte avec des yeux brillants de fièvre.

— Ma sœur est arrivée ? dit-il d'une voix forte.

— La sœur de monsieur ? la voici.

Dans le trouble de la maladie, il avait gardé la préoccupation de sauver la réputation de Valentine. Elle s'approcha rapidement,

il lui tendait les bras, elle l'étreignit, et le reposa doucement sur l'oreiller.

— Le médecin sera bien content, dit le garçon, qui parlait français. Il était ennuyé de voir monsieur malade des fièvres, sans personne pour le soigner.

— Quand viendra-t-il ?

— Dans une heure.

Valentine ôta ses vêtements de voyage et s'assit près du lit de René. La période d'excitation était finie, il tombait dans la torpeur. Elle resta près de lui, qui s'assoupissait, sans dire un mot, sans faire un geste. Il était vivant, il semblait encore vigoureux, bien que très abattu ; on le sauverait probablement. Pour le moment, il n'en fallait pas demander davantage.

C'est précisément ce que dit le médecin une heure plus tard. René avait attrapé près des lacs de Suède une sorte de fièvre paludéenne, avec des accès très violents suivis de prostrations profondes. Le danger n'était pas imminent ; il ne viendrait que de l'affaissement des forces, si l'on ne parvenait pas à couper la fièvre.

— Monsieur votre frère paraît vous aimer beaucoup, ajouta le brave homme ; votre présence peut lui faire un bien infini.

Valentine se sentait gênée par l'obligation de jouer ce rôle de sœur, imposé par René dans un moment de demi-lucidité, et cependant elle ne pouvait plus guère le répudier. Elle l'accepta donc à contrecœur, et s'installa en qualité de garde-malade.

Dans l'intervalle des accès, René la reconnaissait, et malgré son extrême faiblesse, il lui souriait avec une douceur infinie, puis il s'endormait d'un air heureux et reposé. Sous la protection de Valentine, aucun mal ne pouvait l'atteindre.

Durant les dix jours qui suivirent, pas une lettre ne vint de Régine. René fût mort, Valentine absente, qu'aucun indice n'eût permis de supposer qu'il avait une famille.

Lorsqu'il fut enfin hors de danger, quand la fièvre rebelle se fut définitivement éloignée, le docteur indiqua Elseneur, pour procurer au convalescent un changement d'air.

Ils partirent dans une grande calèche pleine de petits paquets préparés par l'hôtesse, en vue du confort de son malade. Le soleil brillait sur leurs têtes, le joli ciel du Nord, bleu pâle, leur faisait fête, la verdure des arbres, déjà touchée par un glacis roux, précurseur de l'automne, si précoce dans ce pays, offrait aux yeux fatigués de René un rideau doux et charmant, pour le garantir du reflet des maisons éparses sur la route.

Les bons Danois, au cœur secourable, regardaient passer la calèche qui roulait lentement, et plaignaient le pauvre malade. Valentine jouissait de cette douce commisération avec une reconnaissance émue, et souriait aux paysannes qui s'arrêtaient pour les voir.

À l'entrée d'un village, le cocher fit halte pour changer de chevaux ; pendant qu'on attelait, une petite fille qui avait longtemps contemplé le visage amaigri de René, courut à son jardinet et revint avec une rose, la seule qu'elle possédât. Grimpant sur le marchepied, elle la remit à Valentine et lui dit dans son langage :

— Pour le monsieur malade.

Valentine comprit le geste, sinon les paroles, et déposa la rose sur les genoux de René, qui, à demi éveillé, voyait le monde extérieur comme dans un rêve ; puis elle tira sa bourse pour donner à l'enfant une pièce de monnaie.

— Non ! fit la fillette en secouant la tête d'un air fâché.

Valentine remit sa bourse dans sa poche et fit signe à la petite de s'approcher. Celle-ci se percha pour la seconde fois sur le marchepied, et la jeune femme l'embrassa au front. Bien des années après, elle se rappela cette rose offerte par une enfant danoise au Français malade.

Ils allaient lentement, ils arrivèrent pourtant : quelle joie de se trouver dans la maisonnette qui les attendait propre et avenante, aux planchers neufs, jonchées, comme pour un jour de fête, de grès fin et de branches de sapin fraîchement coupées !

Sous la fenêtre s'étendait le port plein de navires. C'était le soir, et les fanaux se balançaient aux mâts comme autant d'astres. La silhouette imposante du vieux château royal, grandie par la nuit, se détachait sur le ciel plein d'étoiles.

René fut installé dans son lit étroit, blanc, qui sentait bon, et s'endormit sur-le-champ. Valentine resta longtemps à le regarder à la lueur tremblante de la veilleuse.

Il était bien à elle, ce René qu'elle avait soigné, sauvé peut-être ; pendant les longues faiblesses qui suivaient le délire, si elle n'avait pas été là, toujours attentive, il ne se serait sans doute pas relevé. Des soins mercenaires n'eussent jamais pu remplacer

cette sollicitude incessante de ceux qui aiment, plus nécessaire aux convalescents que les ordonnances du médecin.

Il était bien à elle ! Et elle avait envie de le garder. Si seulement Régine avait écrit ! Si elle s'était rappelée par quelque démarche, fût-ce une parole banale ! Mais non, elle ne s'inquiétait point de son mari. Il se promenait quelque part en Suède, c'était fort bien. Elle était à Trouville, elle. Qu'y avait-il de commun entre Trouville et la Suède ?

La vague qui avait déferlé un soir sur la plage et qui viendrait maintenant mourir aux pieds de son mari sur le sable d'Elseneur, était certes moins étrangère au convalescent que la jolie femme choyée qui s'amusait là-bas, au casino.

Pendant que René, heureux et paisible, reprenait goût à la vie sous les yeux de son amie, celle-ci, pour la première fois depuis qu'elle avait renoncé à lui, fut vraiment mordue au cœur et dans tout son être par le désir ardent, irrésistible, de garder pour elle l'aimé qu'elle avait reconquis par son amour.

Elle eut envie de le reprendre, de l'emporter dans ses bras. C'est elle maintenant qui éprouva les tortures de la passion concentrée et impuissante. Pendant que languissant, enivré, paresseux et souriant, heureux d'être aimé, choyé comme un enfant, il s'appuyait sur le dossier de son fauteuil, tendant à Valentine sa main souple et tiède, c'est elle qui fut obligée de résister à la tentation insurmontable d'écarter de son front les boucles alanguies, de baiser la joue encore pâle et de descendre jusqu'aux lèvres qui se recoloraient peu à peu.

Tant que René l'avait suppliée, tant qu'elle s'était défendue, elle avait eu des forces ; maintenant elle se sentait glisser peu à

peu dans l'abîme. Il était encore faible et délicat ; une sorte de grâce enfantine présidait à ses mouvements : ses regards même étaient ceux d'un frère ; mais le jour où, rendu à la plénitude de la santé et de la vie, il ouvrirait ses bras à Valentine, elle y tomberait, vaincue d'avance, elle le savait.

Elle voulut lutter. Elle lui parla de Régine, de ses enfants ; elle amena leurs causeries sur des sujets relatifs à leur monde, à la vie parisienne, à tout ce qui les séparait. Il lui répondait de bonne grâce, mais sans intérêt. Il voulait vivre concentré dans le présent, tout au plus dans le passé si proche encore de sa récente maladie. Sa pensée se refusait à aller au-delà.

Il marchait un peu déjà. Ils allaient s'asseoir avec des châles et des tapis dans un endroit paisible, ensoleillé, près de la mer, et c'est là qu'ils passaient les meilleures heures de la journée.

On les aimait dans le voisinage ; les étrangers qui visitaient le château n'avaient pas d'occasion de les voir, ils étaient tranquilles et perdus dans cet heureux coin de terre. Qu'arriverait-il dans quelques jours, demain peut-être ?

Un jour qu'ils s'étaient aventurés un peu plus loin, ils rencontrèrent un groupe de voyageurs. Ces rencontres n'étaient pas rares. D'ordinaire les touristes étaient des habitants de Copenhague en excursion, ou bien des Suédois qui avaient franchi le détroit, parfois des Anglais.

Soudain, dans l'apparence du groupe qui venait à eux, quelque chose éveilla l'attention de Valentine ; instinctivement elle baissa son ombrelle pour cacher son visage.

— On dirait d'Arjac ! fit en français une voix derrière elle. Mais il est bien changé.

René fit un mouvement pour se retourner. Elle lui mit la main sur le bras pour l'empêcher, mais trop tard : ce mouvement avait été vu par les promeneurs, qui s'étaient retournés. Chacun reprit sa route de son côté ; René et son amie rentrèrent au logis, saisis par une crainte vague et douloureuse.

Ce réveil de leur rêve, cet appel à la vie normale qui voulait les reconquérir, avait remis devant eux le tableau de toutes leurs tristesses et de tous les dangers de la situation.

— Il faut nous en aller d'ici, fit René, en répondant ainsi à sa propre pensée. Partons demain.

— Tu ne peux pas encore supporter le voyage, dit-elle.

Depuis que, pour tout le monde, ils étaient frère et sœur, ils étaient tombés dans le tutoiement, si banal ou si profondément tendre suivant l'accent qui l'accompagne.

— Si ces gens-là m'ont reconnu, fit René, malade ou non, il faut que nous partions d'ici.

Elle le regarda avec une sorte d'effroi. Il paraissait tellement décidé, qu'elle le sentait guéri, et capable de lui tenir tête de façon à être le plus fort.

— Nous partirons demain, dit-il, et cette fois, tu sais, c'est pour tout de bon ; je n'accepterai pas de défaite, et nous ne nous quitterons plus.

Elle le regardait toujours, cherchant dans son esprit quelque chose qui pût le convaincre, et ne trouvant pas. Que pouvait-elle

lui dire qui ne fût la négation de sa propre pensée, qui ne fût un mensonge, et étant donné leur situation, presque une absurdité ?

— Demain ? dit-elle, pas encore demain, après-demain si tu veux.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Nous avons des préparatifs à faire. Je ne serai pas prête pour demain.

— Après-demain, soit ! dit René.

Il parlait d'un ton si ferme, qu'elle n'essaya pas de le contredire. L'instant d'après elle rentra dans sa chambre, se prit la tête dans les mains, et se demanda ce qu'elle allait faire.

Lui obéir, partir avec lui, ne plus essayer de lutter, puisque c'était impossible. Elle avait cent raisons pour le faire, pas une pour s'en défendre. Elle s'approcha du meuble où elle gardait ses effets, peu nombreux, et commença machinalement à les mettre dans sa valise.

Pendant qu'elle accomplissait ce travail, elle se répétait intérieurement qu'en effet, il n'y avait pas d'autre conduite à suivre, qu'ils s'étaient bien défendus, et qu'après tout, nul n'est tenu de faire des miracles. Elle se le répétait avec une sorte de rage, comme si elle n'était pas bien convaincue.

Quand elle eut à peu près arrangé toutes ses affaires, elle avait encore à dépenser un excédant d'activité nerveuse qu'elle ne pouvait contenir dans les limites étroites de l'appartement.

Elle mit un chapeau et entra dans la chambre de René.

Il avait aussi essayé de faire ses préparatifs de départ, mais les forces lui avaient bientôt manqué ; après avoir mis en désordre tout ce qu'il avait pu atteindre, il s'était trouvé hors d'haleine et s'était assis dans son grand fauteuil, d'où il regardait en riant les objets épars autour de lui.

— Je me suis cru bien grand garçon, dit-il en riant, quand il vit entrer Valentine, et je ne suis, paraît-il, qu'un tout petit bébé. Qui est-ce qui va mettre tout cela dans la malle ? Bien sûr, ce ne sera pas moi.

— Nous avons le temps, dit Valentine, qui en un clin d'œil remit tout en place. Ce que c'est que de tant présumer de ses forces ! Alors tu ne pourrais pas t'en aller tout seul ?

— Si la maison brûlait, peut-être ! répondit René en riant. Mais, à moins de nécessité absolue… Tu sors ?

— J'ai la tête lourde, je vais faire un tour.

Elle s'approcha du fauteuil, se pencha sur René, et l'embrassa comme un enfant, ainsi qu'elle faisait toutes les fois qu'elle le quittait ; puis elle sortit.

Quelque chose flottait dans son esprit, elle ne savait pas quoi. Elle partirait le surlendemain avec René, c'était entendu ; elle était bien décidée, et cependant elle se sentait inquiète et mécontente comme on l'est quand on ne sait pas prendre son parti.

Elle avait à la fois peur et envie de revoir l'homme dont elle n'avait pas vu le visage et qui avait reconnu René. Dans cette idée, elle se dirigea vers le port, pensant que peut-être elle avait plus de chance de le rencontrer là qu'ailleurs.

Elle ne vit aucun visage français ; d'honnêtes figures danoises seules se faisaient voir. Un bateau sous pression grondait le long du quai, et le poteau indicateur portait Copenhague. Elle s'approcha machinalement et demanda à quelle heure.

— Dans une heure, lui répondit-on.

Elle reprit son chemin vers le centre de la ville, toujours préoccupée, mécontente et inquiète. Comme elle passait devant le bureau télégraphique, une grande lumière se fit dans son esprit. Elle entra, écrivit rapidement un télégramme, en prit une copie qu'elle mit dans son portefeuille, paya et retourna chez elle.

René s'était endormi, ainsi qu'il lui arrivait souvent dans l'après-midi. Elle le regarda longtemps, le cœur plein de pensées confuses, toutes également cruelles.

Elle s'assit devant le petit bureau et se mit à écrire, sans quitter le dormeur des yeux ; il lui semblait qu'elle lui parlait en écrivant ainsi près de lui. Elle s'arrêta plus d'une fois, la plume levée, indécise… Elle se décida enfin à terminer, signa, posa sur le papier encore humide le double du télégramme qu'elle avait eu soin de garder, puis se leva.

Elle s'approcha de René : n'était-ce pas lâche de l'abandonner ainsi, quand il avait encore tant besoin d'elle ? Si l'émotion et la colère allaient lui faire avoir une rechute ? Elle fit un mouvement vers la table pour déchirer la lettre qu'elle venait d'écrire ; mais à ce moment, René remua.

Prise de frayeur, elle passa rapidement derrière lui et lui posa la main sur le front. C'était ce geste qui endormait le malade pendant les nuits de fièvre ; elle s'en souvenait bien, et, sans qu'il pût

la voir, elle le regarda avec une indicible expression de désespoir et d'amour.

Il sentit le contact de cette main bienfaisante, se réveilla à demi, la porta à ses lèvres sans ouvrir les yeux, murmura une parole indistincte et se rendormit.

Elle se pencha sur lui, écarta les boucles qui retombaient sur le front et baisa la place qu'elles recouvraient ; puis elle s'éloigna d'un pas ferme.

Dans sa chambre, elle prit la toute petite valise qui par ses dimensions exiguës la délivrait en voyage de l'ennui des porteurs, puis elle sortit de la maison.

Dix minutes après, elle était à bord du bateau qui retournait à Copenhague.

Lorsque la silhouette du château disparut au détour d'un promontoire, elle sentit son cœur se serrer et détourna son visage du côté de la mer, afin que personne ne vit les larmes qui coulaient sous son voile. Sa vie n'était-elle pas, depuis longtemps, faite de renoncements ? Qu'importait un de plus ou de moins ?

q

Chapitre 27

Lorsque René se réveilla, ce fut avec l'impression vague qu'il lui manquait quelque chose.
Ceux qui ont fait une longue maladie connaissent bien ce souci

de la convalescence, qui fait chercher sans cesse quelque chose autour de soi, la santé perdue peut-être.

Après ce premier moment de malaise, d'Arjac s'assit sur le canapé où il avait dormi, et regarda autour de lui. La présence de Valentine lui manquait ; elle n'était donc pas rentrée ?

Il se leva, s'étira et fit quelques pas. La nuit commençait à venir, et quelques étoiles se montraient dans le ciel pâle. Il alla à la fenêtre, regarda au dehors, puis revint vers la table.

On y voyait encore assez, non pour distinguer les caractères, mais pour se rendre compte de ce que pouvait être un papier. Il regarda le télégramme avec stupeur, puis sonna violemment pour avoir de la lumière.

Dès qu'il put lire, il lut avec avidité les deux lignes tracées par Valentine :

« Madame d'Arjac, chalet Vincent, Trouville.

« Je viens de faire une maladie grave, venez me chercher.

« René. »

Il lut deux fois, puis relut encore, et se précipita ensuite sur la lettre de Valentine.

« Je ne veux pas te laisser de remords, disait-elle : je ne veux pas que tu puisses me reprocher d'avoir manqué de courage ou de fermeté. J'ai l'air de commettre une lâcheté en t'abandonnant ainsi, faible et malade encore ; je t'assure pourtant que jamais la lutte n'a été plus pénible.

« Tu me retrouveras à Paris, toujours la même. Pardonne-moi et aime-moi. »

D'Arjac entra dans une grande colère. Au fond de lui-même, il savait bien que depuis le jour où il avait fait venir Valentine à Copenhague, il la considérait comme lui appartenant et ne pouvant plus lui être reprise. C'était un vol qu'elle lui faisait en s'enfuyant ainsi.

La servante entra et lui demanda s'il voulait dîner. Il la renvoya brusquement et se mit à regarder l'avenir.

Que pouvait-il faire ? Il était certainement hors d'état de voyager seul, du moins il le croyait, n'ayant pas essayé ses forces. Régine allait recevoir le télégramme, elle l'avait peut-être déjà reçu ; elle allait sans doute arriver. Si peu agréable que fût à René la perspective de revoir sa femme dans de telles circonstances, il ne pouvait faire autrement que de l'attendre, et en effet, puisque Valentine était partie, il lui fallait bien quelqu'un pour s'occuper de lui pendant cette longue route.

Régine ne viendrait pas seule ; elle avait beaucoup trop horreur de tout ce qui pouvait l'incommoder ; mais sans doute elle amènerait sa mère, peut-être son père. Ils repartiraient évidemment avec lui dès le lendemain, car il ne fallait pas leur laisser le temps de savoir qu'une autre femme l'avait soigné auparavant. Le danger n'était pas bien grand d'ailleurs, la femme qui les servait ne comprenant pas le français, et ne s'étant entretenue avec Valentine qu'au moyen d'un bizarre mélange d'allemand et de signes télégraphiques.

René ne pouvait donc faire qu'une chose, attendre : il attendit.

Le cœur plein de colère, dominé cependant malgré lui par une grande admiration pour celle qu'il aimait, si ferme dans l'accomplissement de ce qu'elle considérait comme son devoir, prêt à pleurer parfois comme un enfant ; d'autres fois se promettant de la retrouver à Paris et de l'obliger à être sienne afin qu'un nouveau devoir vînt remplacer celui auquel elle les immolait tous les deux, il attendit : les heures lui semblaient de plus en plus longues, à mesure qu'elles s'ajoutaient les unes aux autres.

Une seconde nuit s'écoula sans qu'il reçût de réponse ; puis enfin, vers midi, on lui apporta le télégramme attendu. « Impossible de quitter Trouville, disait Régine ; ma mère est absente, et je n'ai personne à qui laisser les enfants. Soignez-vous bien. »

René resta atterré. Il la savait bien frivole et sans cœur ; mais qu'elle fût à ce point insoucieuse de son mari, c'était ce qu'il n'avait pas prévu. Les enfants n'étaient qu'un prétexte, c'était visible ; il savait combien peu les pauvres petits pesaient dans la balance de ses plaisirs et de ses fantaisies. Elle les avait quittés plus d'une fois pour quelques jours, quand il s'agissait d'une partie de plaisir chez une amie. La vérité, c'est que Régine s'amusait à Trouville et n'avait pas la moindre envie de quitter un lieu si agréable pour faire un voyage pénible, ennuyeux, et ramener près d'elle un mari malade auquel il faudrait consacrer son temps, ne fût-ce que pour les convenances.

Après le premier moment de stupeur, René fut pris d'une rage qui lui donna des forces. Il ne resterait pas une minute de plus à Elseneur, puisqu'on l'y laissait comme un colis endommagé qui ne pourrait supporter le transport. Il régla immédiatement ses affaires, fit faire sous ses yeux un paquet de ce qui était le plus in-

dispensable, donna son adresse pour qu'on lui envoyât le reste, et se fit conduire au chemin de fer sans perdre une minute.

La servante n'en revenait pas et lui adressait en danois mille objurgations véhémentes au sujet de son imprudence. Mais René était dans cet état d'esprit que l'on pourrait classer sous la dénomination générale de casse-cou : il voulait arriver devant Régine et la confondre. Il pouvait, c'est vrai, mourir en route, ou, tout au moins, retomber malade et se retrouver seul, plus misérable que jamais ; mais c'était une chance à courir, et il la courait.

Contrairement à toutes les prévisions, mais ainsi qu'il arrive très souvent, les secousses du voyage firent d'abord à René plus de bien que de mal. Pendant les premières vingt-quatre heures, il se crut sauvé. Mais, à mesure que la fatigue s'accumulait sur lui, ses forces déclinaient, et quand il arriva à Paris, il pouvait tout juste se tenir debout.

Sa maison était triste : il n'était point attendu : la concierge, effrayée de sa maigreur et du feu sinistre de ses yeux, lui prépara un lit, où il dormit vingt heures, à l'inexprimable effroi de cette femme, qui le croyait mort.

Quand il se réveilla, il but un excellent consommé qu'elle lui avait préparé, et se sentit revivre. Dans l'après-midi, il prit le chemin de fer et arriva à Trouville vers la nuit.

Il alla droit au chalet de Vincent. Une rage insatiable lui remplissait le cœur. Il eût presque voulu surprendre sa femme dans l'accomplissement de quelque crime, afin de pouvoir la frapper.

Il se présenta sur le seuil, si hâve et si défait, que la femme de chambre en l'apercevant ne put retenir un cri.

— C'est monsieur ! s'écria-t-elle en courant prévenir sa maîtresse.

On entendait des voix dans la salle à manger : René ouvrit la porte et se trouva en face de deux ou trois femmes et autant d'hommes qui riaient aux éclats.

Régine leva les yeux et resta pétrifiée. Elle était bien loin de songer à celui-là, par exemple ! Elle le croyait bien tranquillement à Elseneur, en train de se refaire une petite santé. Elle se leva si brusquement que sa chaise tomba derrière elle, et s'écria :

— Mon mari !

— C'est moi, dit René en saluant les hôtes, dont il ne connaissait que deux.

Personne ne lui offrait de s'asseoir ; il prit une chaise le long de la muraille, et l'approcha de la table. Les domestiques effarés préparaient un couvert pour lui ; mais ils avaient peur de cette figure maigre et contractée dont le regard ne présageait rien de bon.

— Eh bien, dit Régine, qui se sentait mal à son aise et qui voulait reprendre son avantage, vous voyez bien que vous n'étiez pas si malade, puisque vous êtes revenu tout seul, comme un grand garçon !

Étonnée de ne pas recevoir de réponse, elle leva les yeux sur son mari et les ramena aussitôt vers son assiette, pendant que ses joues se couvraient de rougeur.

Les invités s'entre-regardaient d'un air fort ennuyé.

— Comment vont les enfants ? demanda René.

— Très bien, répondit-elle en reprenant son assurance.

René se leva.

— Je vais les voir, dit-il.

Elle sonna.

— Attendez, dit-elle, je vais les faire apporter.

Elle voulait être présente quand il les verrait ; c'était la seule façon de regagner quelque terrain dans l'esprit de ce mari de mauvaise humeur.

La femme de chambre se présenta, encore plus effarée que lorsqu'elle avait vu René apparaître.

— Faites venir les enfants, dit Régine.

La jeune fille réprima un geste nerveux, hésita et murmura quelque chose très bas.

— Vous dites ? fit Régine avec hauteur.

— Les enfants ne sont pas rentrés, répliqua la jeune fille aussi pâle que si elle eût été coupable.

— Pas rentrés ? s'écrièrent à la fois le père et la mère. Il est neuf heures du soir. Il fait nuit depuis longtemps ! Que peut-il leur être arrivé ?

C'était Régine qui continuait à discourir suivant son habitude.

— Qu'on les cherche ! dit René d'une voix brève.

— C'est ce qu'on fait, monsieur, répondit la jeune fille. C'est même pour cela que le dîner est si mal servi.

Un grand silence se fit ; plus que jamais, les hôtes avaient envie de s'en aller.

— C'est pour soigner vos enfants que vous avez refusé de venir me chercher, dit René d'un ton glacial.

— Est-ce que je pouvais savoir, moi ? s'écria Régine en larmoyant ; les nourrices rentrent tous les jours à cinq heures ; j'étais allée faire une promenade en voiture, je suis revenue un peu tard, et j'ai oublié de demander…

Elle s'arrêta sous le regard écrasant de René.

Le valet de pied entra précipitamment et dit :

— Voici les nourrices qui reviennent.

Ce fut un grand tohu-bohu de demandes et de réponses ; les malheureuses femmes, qui, encouragées par le manque de surveillance constant, faisaient à peu près tout ce qu'elles voulaient, s'étaient embarquées dans une trop longue promenade, avaient perdu leur chemin, et, surprises par l'obscurité, ne s'étaient retrouvées qu'en voyant briller les feux de Trouville. Les enfants dormaient sur leurs bras, bien portants en apparence. On les congédia, et le dîner put enfin s'achever.

Lorsqu'on fut sorti de table, René, qui ne se sentait pas satisfait des explications qu'il avait reçues, alla voir ses enfants dans leur chambre. Comme il approchait, il entendit une des nourrices dire à l'autre :

— Pourvu que personne n'aille s'aviser de leur dire qu'il y avait la rougeole dans cette maison où nous avons goûté ! c'est pour le coup qu'il n'y ferait pas bon !

René entra et regarda les enfants couchés dans leurs berceaux. Ils ne dormaient ni l'un ni l'autre. Le petit garçon était tranquille ; la petite fille était inquiète.

René les embrassa et essaya de jouer avec eux, mais ils n'étaient pas dans la disposition nécessaire. Il se retira au bout d'un instant, le cœur étrangement serré.

Son retour au salon fut le signal du départ de ses hôtes, et il se trouva bientôt seul avec Régine.

Elle essaya de lui faire quelques questions, mais il les reçut d'une telle façon qu'elle se sentie vaincue. Maigre et pâle, les yeux brillants de fièvre et de colère, ce n'était plus du tout le René qu'elle avait voulu épouser. Elle n'aimait pas les gens malades : il n'y a rien de plus incommode dans la vie. Pourquoi était-il tombé malade, aussi, là-bas ? n'était-il pas assez vieux pour prendre soin de lui-même ?

Pendant qu'elle retournait dans son esprit ses réflexions bourrues, René la regardait de l'œil d'un juge.

— Vos enfants sont entrés aujourd'hui dans une maison infectée de rougeole ; vous ne le savez pas, c'est moi qui vous l'apprend. Ils pourraient être morts à l'heure qu'il est, que vous n'en sauriez peut-être rien. Vous n'êtes ni épouse, ni mère, Régine. C'est par une erreur de la nature que vous vous trouvez l'une et l'autre. À partir d'aujourd'hui tout lien est rompu entre nous. Je resterai dans cette maison, parce que je veux surveiller la façon dont mes enfants seront traités. Tâchez de m'y rendre la vie supportable, sans quoi nous nous séparerons, et je m'arrangerai de façon que tous ceux qui nous connaissent me donnent raison.

Régine l'écoutait la tête basse, vaincue en apparence, mais en réalité livrée à toutes les rages de la fureur impuissante. Quand René eut cessé de parler, elle le regarda.

— Vous me détestez ? lui dit-elle d'un ton de provocation.

D'Arjac recula d'un pas. Il ne savait pas s'il avait envie de la jeter à la porte ou de lui rire au nez. La colère prit le dessus.

— Écoutez bien, dit-il en lui serrant fortement le bras ; j'étais mourant en pays étranger, je vous ai appelée, vous n'êtes pas venue, alléguant le soin de nos enfants. J'arrive, et nos enfants sont perdus : on les retrouve, ils ont passé l'après-midi dans une maison contaminée, et vous n'en avez pas le moindre soupçon. Ce n'est donc pas l'amour maternel qui vous a empêchée de remplir envers moi le simple devoir d'humanité que tout ami eût accompli à votre place. Prenez garde que je ne cherche à connaître le motif qui vous a retenue ici…

Régine se dégagea d'un mouvement violent.

— Cherchez ! lui jeta-t-elle au visage comme une insulte. Je suis une honnête femme, moi, ma vie est au grand jour. – Je suis au-dessus de la calomnie !

— Oui, fit amèrement d'Arjac, l'honnête femme qui fait battre les hommes et mourir les femmes de chagrin, pour le plaisir de médire. Dieu garde les hommes de cœur des femmes telles que vous ! En vérité, Régine, il vaudrait mieux pour vous traîner dans la fange et être capable de quelque mouvement généreux, que de vivre honnête, impassible, sans cœur !

— Quel monde avez-vous donc fréquenté, mon cher ? fit Régine avec hauteur. Les filles de bonne maison comme moi n'ont

pas l'habitude d'un pareil langage…

— Fort bien, répondit René ; veuillez donc me considérer désormais comme un étranger. Je ne réserve qu'un seul point : vous portez mon nom, je saurai le faire respecter.

— À votre aise ! cria-t-elle avec un éclat de rire moqueur. Je vous engage même à me faire surveiller. Je vous ai apporté une assez belle dot pour que vous puissiez payer convenablement votre police.

Il était près de la porte ; d'un bond il revint sur elle et lui saisit les deux poignets. Il était faible un instant auparavant, mais alors il eût étranglé un lion.

Elle essaya de lutter, mais vainement, il la tenait comme dans un étau. Elle lui mordit les mains avec un grondement de rage. Il ne sentit pas les dents dans sa chair saignante. D'un mouvement puissant, il la jeta à genoux devant lui sur le tapis, et l'y retint, sans la lâcher.

— Demandez-moi pardon, dit-il, entre ses dents serrées.

Elle le regarda lâchement, d'un air sournois, comme un enfant qui mesure la force de son maître.

— Demandez-moi pardon, répéta-t-il en serrant plus fort.

— Vous me faites mal, dit-elle, je vais crier au secours.

— Criez si vous voulez, vos gens entendront ce que j'ai à vous dire. Demandez-moi pardon.

Elle jeta autour d'elle un regard éperdu, et vit qu'il fallait céder.

— Pardon, dit-elle, d'un ton bourru.

Il ouvrit les mains, elle s'affaissa accroupie sur ses talons, et continua de le regarder d'un air haineux.

— Âme basse et méchante ! dit-il en la regardant de toute sa hauteur. Jamais je ne vous pardonnerai ce que vous venez de me dire.

— Je ne vous pardonnerai pas non plus ce que vous venez de me faire, dit-elle en se relevant.

Un peu essoufflée par la lutte qu'elle venait de soutenir, elle s'appuya d'une main à la table, et continua de le regarder d'un air de défi.

— Vous n'êtes pas le plus fort, reprit-elle. Il y a un rôle odieux à jouer, vous pouvez vous y essayer si vous voulez : c'est celui d'un homme qui frappe une femme. Je vous amènerai là, soyez-en persuadé, et par conséquent je serai toujours plus forte que vous.

Ces paroles rendirent à René son empire sur lui-même.

— Vous avez raison, répondit-il, je ne suis pas de votre force, en effet. Où est en ce moment monsieur votre père ?

— À la maison de Broye.

— Demain je partirai pour Broye, et nous réglerons cette affaire ensemble.

Il la salua, sortit, et se fit donner une chambre à l'hôtel des Roches-Noires, où il passa la nuit.

Chapitre 28

Le lendemain, il était en proie à une fièvre violente et ne put se lever.
L'aventure de la veille s'était ébruitée, les domestiques avaient parlé : on avait vu les nourrices rentrer sur le tard… Vers deux heures, le médecin fut mandé au chalet Vincent, pour les deux enfants qui étaient assez sérieusement malades.

René ignorait tout cela ; il se retournait fiévreusement dans son lit, hanté par des souvenirs du passé, qu'il ne pouvait chasser, et par la répétition constante de la scène de la veille, qui s'y mêlait de façon à lui faire perdre l'esprit. Il envoya chercher le médecin.

C'était précisément celui qui venait de visiter ses enfants.

— Vous seriez beaucoup mieux chez vous qu'ici, lui dit le docteur, après l'avoir interrogé.

— La maison est trop petite, répondit René ; il n'y a pas de place pour moi.

— Je suis sûr que madame d'Arjac arrangerait cela à merveille, reprit le médecin, qui croyait remplir un devoir en réunissant les époux. Elle est désolée du malentendu qui a eu lieu entre vous.

— Vous savez ? dit René, dont les joues se couvrirent de rougeur à la pensée que les secrets douloureux de sa vie intime couraient la ville.

— Je sais seulement que madame d'Arjac a été victime d'une bien fâcheuse coïncidence. Pour que les nourrices aient perdu

leur chemin le jour de votre arrivée, il a fallu une série de mauvaises chances…

René tourna la tête du côté du mur.

— J'ai besoin de partir pour Paris, dit-il au bout d'un instant ; coupez-moi cette fièvre-là avec n'importe quoi, docteur : le temps presse, et mes affaires ne peuvent se remettre.

Le médecin s'assit et fit une ordonnance.

Pendant qu'on courait chez le pharmacien, Dubreuil entra sans se faire annoncer. À sa vue, le visage de René s'éclaira quelque peu. Celui-là, du moins, ne lui dirait rien de déplaisant ; s'il avait quelque nouvelle désagréable à lui apporter, il le ferait avec une telle prudence que d'Arjac n'aurait pas à rougir devant lui.

— Vous voilà donc revenu ? demanda le nouveau venu en s'asseyant près du lit.

— J'aurais aussi bien fait de rester là-bas, fit péniblement René. J'ai trop présumé de mes forces, je n'étais pas guéri, et me voilà cloué avec une rechute. J'espère au moins que ce ne sera pas long. Depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis huit jours. Où étiez-vous quand cela vous est arrivé ?

— En Danemark.

— Ah ! Lorrey est parti pour la Suède et a dû passer par Copenhague avec un autre, je ne sais plus qui… La Suède devient à la mode. Vous ne l'avez point rencontré ?

René fit signe que non. Sous l'empire de la fièvre croissante, ses idées s'embrouillaient.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait savoir que vous étiez si fâcheusement hypothéqué ? On aurait été vous chercher.

— Vous seriez venu ? fit René avec incrédulité.

— Certainement.

— Ma femme n'a pas voulu, dit le malade. Ma tête déménage, mon ami.

— Ce ne sera rien, fit Dubreuil d'un ton encourageant. Dès que l'accès sera fini, on va vous couper cela. Voulez-vous que je reste ?

— Je veux bien, fit René, en faisant de grands efforts pour rester maître de sa volonté et de ses paroles ; mais vous ne direz à personne qu'elle est venue me soigner.

Le fin Parisien n'eut pas besoin de questionner pour savoir qui était la femme qui avait soigné d'Arjac.

— Non, dit-il, je ne dirai rien à personne.

— Elle est partie, elle ne voulait pas rester avec moi une fois que je serais guéri… Elle dit que j'ai des devoirs vis-à-vis de ma famille, et que même si personne n'en savait rien, vis-à-vis de nous-mêmes… On ne lui fera aucun désagrément, n'est-ce pas ?

— Aucun, répondit Dubreuil, profondément touché.

— Vous y veillerez ?

— Je vous le promets.

René s'embarqua alors dans des divagations incohérentes, mais le nom de Valentine ne sortit pas de ses lèvres. De temps en temps, il se soulevait d'un air effrayé, pour regarder autour de lui. En voyant Dubreuil, il se calmait, et retombait sur l'oreiller.

Il s'assoupit enfin, et son ami put le quitter, en attendant le moment où il faudrait lui administrer sa potion.

— Diable ! pensait Dubreuil en se dirigeant vers l'endroit le plus paisible de la plage, il ne faut pas qu'un autre que moi reçoive les confidences de ce brave garçon. Avec la jolie société que nous avons ici, la pauvre Valentine n'aurait plus une heure de repos. Me voilà passé garde-malade ! C'est bien la chose à laquelle je pensais le moins, et pour laquelle je suis le moins fait.

Il revint au bout d'une heure, administra le sulfate de quinine suivant les prescriptions du médecin, et s'installa sur un canapé pour attendre l'accès suivant, qui ne vint pas.

— Ce que c'est que de prendre la fièvre à temps ! disait le docteur en se frottant les mains.

Dubreuil pensa à part lui que la tranquillité morale assurée au malade par sa présence à lui, Dubreuil, l'homme d'esprit égoïste et sceptique, était bien pour un peu dans une si belle réussite, mais il se garda bien d'en souffler mot.

L'accès n'avait été ni long ni violent, mais la convalescence, brusquement interrompue par le voyage de René et par les émotions qu'il avait subies, était à recommencer en entier. Les mêmes ménagements étaient nécessaires, et le temps serait aussi long que la première fois.

M. de Broye, mandé par Dubreuil, qui avait jugé sa présence indispensable, était arrivé dès le quatrième jour, et sa présence tour à tour près de son gendre et au chalet Vincent coupa court aux propos fâcheux. Dès que René fut transportable, il insista d'ailleurs pour qu'il vînt occuper au chalet la chambre qui lui était réservée, et d'Arjac ne fit pas de résistance. Tant que son beau-père serait dans la maison, il était assuré que Régine se comporterait de la façon la plus convenable.

Les enfants eurent la rougeole. La fillette en fut si malade que pendant vingt-quatre heures on la crut perdue. Elle revint à la vie cependant et entra en convalescence, ainsi que son petit frère. À peine tout le monde fut-il un peu remis, que M. de Broye insista pour emmener la famille à Paris : il espérait que le grave différend survenu entre les époux y trouverait plus facilement une solution que dans ce pays de cancans et de racontars, où tout était dangereux, parce que tout était commenté.

Régine partit un matin, avec ses enfants et presque tout le personnel. Le lendemain M. de Broye emmena son gendre et ceux des domestiques qui étaient restés.

Le jour suivant, lorsque le vieux gentilhomme entra dans la chambre de son gendre, il le trouva debout et prêt à le recevoir.

— Nous avons à causer ensemble, dit René ; si vous le voulez bien, nous ne retarderons pas plus longtemps un entretien devenu nécessaire.

— Je suis à vos ordres, fit M. de Broye en s'asseyant.

— Votre fille vous a sans doute raconté une scène fort pénible qui a eu lieu entre elle et moi le soir même de mon arrivée ?

— Je sais qu'elle a eu de très grands torts envers vous. C'est pour cela, mon gendre, et dans l'intention de les atténuer de quelque façon, que je suis resté avec vous…

— Et que vous m'avez témoigné tant d'amitié. Je vous en remercie, fit René soudain ému ; je vous supplie de croire que je vous en suis profondément reconnaissant. Connaissez-vous le motif de notre différend ?

— Une négligence incontestable de la part de Régine dans la surveillance de ses enfants, négligence qui a amené des suites bien fâcheuses, réparées aujourd'hui : elle s'en repent, je vous l'affirme.

— Il y avait autre chose, reprit René.

Il ouvrit son portefeuille de voyage qu'il avait placé sur le bureau, et en retira les deux télégrammes d'Elseneur.

— Voici, dit-il, ce que je lui ai envoyé, voici ce qu'elle a répondu. En aviez-vous connaissance ?

M. de Broye lut attentivement les deux documents et resta muet, son honnête visage empreint d'une anxiété douloureuse.

— Je n'en avais pas connaissance, répondit-il enfin, sans lever les yeux.

— De plus, au cours de notre discussion, madame d'Arjac m'a reproché de ne pas lui avoir apporté une fortune équivalente à la sienne, ou au moins m'a rappelé que la sienne était supérieure… Vous comprenez que le gouffre entre nous est désormais infranchissable.

— Elle n'a pas dit cela ! s'écria le vieux gentilhomme en se levant brusquement.

— Je vous affirme que si telles n'étaient pas exactement ses paroles, telle au moins était sa pensée, répondit René, très pâle, le regardant bien en face.

M. de Broye, fort blême, avait fait quelques pas. Il revint vers son gendre.

— S'il en est ainsi, dit-il, si ma fille a pu oublier ce qu'elle doit à ses parents, à son éducation et à son nom, au point de commettre cette action, je vous prie, mon gendre, d'accepter les excuses que son père vous fait, non pour elle, mais pour lui-même.

— Mon cher ami, fit René en serrant la main que son beau-père avançait vers lui, j'étais honoré de votre amitié longtemps avant d'entrer dans votre famille…

Il s'arrêta, incapable de continuer ; que ce temps était loin, désormais !

— Régine vous fera des excuses… reprit M. de Broye.

René l'arrêta du geste.

— Les excuses importent peu, dit-il ; je n'ai point l'esprit assez étroit pour m'arrêter à ces petites choses. Le différend qui subsiste entre nous est bien autrement grave. Voici les faits. Je suis tombé sérieusement malade en pays étranger ; lorsque je me suis senti en état de supporter le voyage de retour, mais alors que je ne pouvais pas encore, ou du moins ne croyais pas pouvoir me tirer d'affaire seul, ma femme a reçu un télégramme qui la priait de venir me chercher. Si, ne désirant pas se déranger, elle vous

avait donné communication de ma demande, et s'était arrangée de façon à m'envoyer quelque secours, j'aurais pu la trouver froide et indifférente, mais je n'en aurais pas été surpris. Je sais depuis longtemps qu'elle me considère non comme un ami ou un compagnon, mais comme un accessoire obligé sans lequel une femme n'a pas dans la société de position acceptable et bien définie. Mais ma femme ne m'a même point donné la preuve de politesse et de bon goût que les bienséances exigeaient d'elle ; elle a refusé froidement et simplement de s'occuper de moi, parce que c'était gênant et ennuyeux. J'aurais pu mourir là-bas, sans qu'elle en eût connaissance et sans qu'elle s'en inquiétât autrement que pour se commander un deuil correct, chez la bonne faiseuse…

La rage l'étouffait. Il s'arrêta pour respirer.

— Je crois que vous vous exagérez un peu les choses, fit M. de Broye du ton le plus conciliant ; ma fille est pleine de défauts, mais elle n'est pas méchante…

— Méchante ? s'écria René ; non, elle n'est pas méchante. Elle est sans cœur ! Rien ne la touche ni ne l'intéresse, pas même ses enfants… Mon cher ami, cet entretien est aussi douloureux pour vous que pour moi-même, tâchons de l'abréger. J'ai pris une résolution que je ne modifierai pas : madame d'Arjac restera aux yeux de tous ma femme honorée ; mais pour moi, elle n'est plus et ne sera plus jamais qu'une étrangère.

— René ! s'écria M. de Broye blessé au cœur par la façon décidée dont son gendre avait prononcé ces paroles, vous n'y songez pas ! Après trois ans et demi de mariage, vous prononcez entre votre femme et vous un divorce réel, sans regrets et sans remords.

— Il ne s'agit ici ni de regrets ni de remords, fit René avec une impatience nerveuse ; madame d'Arjac ne connaît pas et ne connaîtra jamais les uns ni les autres. Elle ne m'aime pas… Il hésita un peu et continua d'une voix altérée : – Je ne l'aime plus ; nous sommes étrangers l'un à l'autre. Avec plus de prudence de sa part, nous eussions pu rester amis, et de même qu'à beaucoup d'autres, à la plupart des autres, l'amitié eût suffi à nous faire une existence heureuse… Maintenant c'est impossible, et j'ai la triste satisfaction d'ajouter que si nous sommes désunis, la faute n'en est pas à moi.

Le père de Régine demeura silencieux. Que pouvait-il répondre à ce que disait son gendre ?

Mieux que personne, il connaissait le vide et la frivolité de l'esprit de sa fille. Il avait vu se développer en elle, après le mariage, mille défauts qu'elle avait cachés jusque-là, ou peut-être même qui étaient nés spontanément dans un sol éminemment favorable.

— D'ailleurs, reprit René, cette résolution que vous considérez comme un malheur, demandez à votre fille ce qu'elle en pense ; vous verrez que loin de partager votre manière de voir, elle l'accepte comme une véritable délivrance.

M. de Broye ne répondit pas ; plus d'une fois, en effet, il avait entendu Régine exprimer des sentiments analogues à ceux que lui prêtait son mari ; mais lui, dont la vie conjugale avait été exempte de nuages, ne pouvait accepter l'idée d'un ménage ainsi désuni dès le principe.

— Je lui en parlerai, dit-il ; si elle éprouvait des regrets, si elle témoignait le désir de chercher des moyens de conciliation…

René secoua la tête.

— Rien n'est plus loin de son esprit, répondit-il. Pour moi, ma résolution est prise. J'ajouterai que dorénavant, elle sera maîtresse de dépenser à son gré le revenu de sa dot. Ma fortune personnelle me permettra de faire honneur à la situation de fortune de madame d'Arjac, non sans m'imposer quelques sacrifices peut-être, mais d'une manière décente.

— René ! s'écria M. de Broye véritablement bouleversé.

Son gendre continua sans se laisser troubler.

— Je lui laisse la disposition entière de la voiture ; continuant à vivre aux yeux du monde comme si rien n'était changé entre nous, je prendrai à ma charge la moitié de notre vie commune ; seulement vous comprenez que je ferai de longs et fréquents voyages.

— Mais c'est tout un plan d'existence !

— Exactement.

Les deux hommes restèrent muets vis-à-vis l'un de l'autre.

— En vérité, reprit M. de Broye, si je ne vous connaissais bien, je croirais que les torts de Régine sont un prétexte dont vous êtes bien aise de vous prévaloir, pour secouer un joug qui vous pèse…

René rougit fortement.

— Je suis entré sincèrement dans mes devoirs d'époux, dit-il. Lorsque je me suis marié, je ne cherchais qu'à rendre ma femme heureuse, et j'espérais trouver le bonheur auprès d'elle. Je vous affirme que je n'ai eu jusqu'ici aucun tort envers elle, aucun… Ce

que j'ai ressenti dans mon cœur en la voyant si différente de ce que j'avais désiré, ne m'a jamais rendu aveugle ni injuste à son égard. C'est elle seule qui a rompu nos liens… Devant vous et devant l'éternelle vérité, je l'en rends responsable.

Ils se séparèrent le cœur plein de pensées amères et douloureuses.

M. de Broye aurait bien voulu s'assurer le concours de sa femme pour endoctriner Régine ; mais madame de Broye, retenue en Bourgogne par une maison pleine de visiteurs, ne pouvait venir, et le père se rappelait maintenant avec quel esprit d'indiscipline et de révolte les observations maternelles avaient été reçues par Régine depuis son mariage.

Non sans une certaine appréhension, il se rendit dans l'appartement de sa fille, et lui raconta en quelques mots la conversation qu'il venait d'avoir avec René.

Dès les premières paroles, le visage de la jeune femme exprima un dédain mêlé de colère. Elle écouta néanmoins jusqu'au bout, sans interrompre son père.

— Il veut que je le considère comme un étranger, fit-elle lorsque M. de Broye eut fini de parler. Mais il ne pouvait me faire aucune proposition qui me fût plus agréable ! Je ne l'aime pas du tout, ce monsieur ! Un moment, j'ai cru avoir du goût pour lui, mais j'en suis bien revenue ! Qu'est-ce que je lui demande ? Qu'il soit le maître de ses actions, et qu'il me laisse maîtresse des miennes. Il peut être certain que je ne ferai de ma liberté aucun mauvais usage ! Ah Dieu ! non ! Je souhaite qu'il ne fasse pas plus de bruit autour de lui que je n'en ferai moi-même.

Toutes les exhortations furent inutiles. Régine se trouvait si enchantée du dénouement apporté par son mari à une situation fausse et embarrassante, qu'elle pouvait à peine, par égard pour les bienséances, contenir l'expression de sa satisfaction. Son père la quitta navré. Cette façon de comprendre les choses ne donnait que trop complètement raison à René.

q

Chapitre 29

Dès que son beau-père l'eut quitté, d'Arjac courut chez Valentine. Elle l'attendait depuis quinze jours, en proie à une inexprimable inquiétude, sans nouvelles, n'osant en demander à personne. Quelqu'un lui avait dit, en passant, comme une chose sans importance, que René était à Trouville, mais elle n'avait osé s'informer de quelle façon il y était arrivé.

Elle le reconnut à son coup de sonnette, et resta dans le salon, droite, une main sur son cœur pour en comprimer les battements.

La porte s'ouvrit ; il entra, pâle, maigre, les yeux fiévreux, les pommettes brûlantes. La bonne referma la porte derrière lui, pendant qu'il saluait froidement Valentine. Dès que les pas de la servante se furent éloignés, ils tombèrent irrésistiblement dans les bras l'un de l'autre.

Elle l'entraîna vers un canapé, car il chancelait, s'y assit auprès de lui, et le regarda avec un sourire trempé de larmes.

Lui semblait la boire des yeux, et parcourait les traits de ce visage à l'expression si tendre et si confiante, comme s'il voulait les graver à jamais dans sa mémoire.

— Tu sais, lui dit-il enfin, en passant la main sur son front, comme au sortir d'un rêve, elle n'est pas venue !

— Qui ? demanda Valentine, inquiète et ne comprenant pas.

— Elle, Régine ! Elle n'est pas venue. Elle a répondu que les enfants la retenaient… Les enfants ! ils sont tombés malades, ils ont failli mourir par sa négligence. Je suis revenu seul.

— Seul ! s'écria madame Moissy. Mon pauvre aimé, comment as-tu fait ?

— Je ne sais pas, répondit-il avec un geste découragé. Arrivé à Trouville, les enfants étaient perdus, elle m'a dit que j'étais moins riche qu'elle…

— Oh ! fit Valentine indignée.

— Oui ! Tu sais bien, toi, que je n'ai pas fait un mariage d'argent ! Je suis retombé malade. Dubreuil m'a soigné, et puis mon beau-père est venu… Enfin, je lui ai dit que j'avais assez de cette vie, et je suis libre, Valentine, libre !

Elle le regarda avec effroi. Ce langage entrecoupé qu'elle ne pouvait comprendre lui semblait celui de la folie. Il lut dans ses yeux et secoua la tête.

— Non, dit-il, j'ai toute ma raison. Je t'expliquerai plus tard. Comprends ce que je te dis : je suis libre. Ma femme n'est plus rien pour moi. Je suis venu à toi. Je t'adore, fais de moi ce qu'il te

plaira ; mais si tu me repousses, ma vie ne vaut pas que je la dispute au destin. Je t'adore !

Ils s'étreignirent avec une force nouvelle. Après un instant de silence, elle se dégagea doucement.

— Attends-moi, dit-elle.

Elle passa dans la pièce voisine.

Troublé, enfiévré, René ne savait trop s'il ne faisait pas un rêve. Après la violente secousse qu'il venait d'éprouver, le repos et le silence de cette maison amie lui faisaient ressentir un indicible bien-être.

Les objets qui l'environnaient lui rappelaient cent choses passées, dont le souvenir affectueux et doux lui revenait avec la persistance d'un parfum presque effacé, qui ne veut pas se laisser oublier.

Son cœur malade, ulcéré, criait vers Valentine comme un enfant qui tend les bras vers le secours. Elle était bien longtemps absente : est-ce qu'elle allait faire comme autrefois, à Elseneur, et l'abandonner dans la peine ?

Au moment où il se soulevait sur le canapé pour s'informer du motif de son absence, elle rentra, vêtue de noir, prête à partir, un voile sur le visage, et son petit sac de voyage à la main.

— La voiture est en bas, dit-elle, partons.

— Partir ! fit René encore mal réveillé de son pénible rêve.

Elle lui mit une main sur l'épaule et le regarda avec une telle passion, qu'il sentit tout à coup son cœur battre à rompre sa

poitrine.

— J'ai trop lutté, dit-elle, j'ai trop souffert, je t'ai trop fait souffrir… Tu as brisé ton lien toi-même, tu t'appartiens, je te reprends. Nous allons n'importe où, oublier le reste de la vie. Maintenant c'est moi qui te veux, et je te garderai.

— C'est bien vrai ? fit-il avec un cri de joie.

— Pour la vie, répondit-elle.

Il l'étreignit de toutes ses forces, et ils échangèrent un baiser qui résumait toutes leurs ivresses passées, qui anéantissait le souvenir de toutes leurs souffrances.

— Partons ! dit-elle en l'entraînant.

Ils arrivèrent à Orléans deux ou trois heures après. Le hasard de l'heure d'un train les avait dirigés de ce côté. Qu'importait ? Ils seraient heureux partout maintenant. La banalité même d'un appartement d'hôtel ne pouvait jeter d'ombre déplaisante sur leur bonheur reconquis. Ils avaient en eux une joie triomphante capable d'ennoblir les choses les plus vulgaires.

Lorsqu'ils se virent enfin seuls avec un feu pétillant dans la cheminée ; lorsqu'ils eurent approché un petit canapé pour s'y blottir côte à côte ; lorsque les bruits du dehors moururent peu à peu, laissant tomber sur eux le grand recueillement du silence, Valentine posa sur l'épaule de René son visage ému.

— Te souviens-tu ? lui dit-elle.

Les pleurs débordèrent de son âme trop pleine, et René les essuya avec ses lèvres.

Les quatre années douloureuses, les angoisses du doute, de la trahison supposée, les horreurs de la séparation, tout disparaissait dans le rayonnement suprême d'un amour plus grand que toutes les choses terrestres, supérieur à toutes les tentations, vainqueur de toutes les épreuves.

Et voici qu'ils se retrouvaient tels que près de Genève, le jour où un morceau de papier noirci par un misérable avait changé leurs destins ! Tout avait vécu, puis succombé autour d'eux ; leur amour seul était resté debout, métal impérissable, et s'élevait aujourd'hui triomphant au milieu des ruines d'un monde artificiel effondré sous le coup de leur légitime colère.

— Je t'aime ! dit Valentine.

— Je t'adore ! répondit René.

Le lendemain de grand matin ils prirent une voiture afin d'explorer les environs de la ville. Dans la folie passagère de leur départ, ils n'avaient pensé qu'à eux-mêmes ; mais au premier moment de réflexion, la sagesse avait repris ses droits, et par une bizarrerie du destin, c'est René qui faisait preuve de raison, au moment où Valentine, lasse de lutter, était prête à tout jeter par-dessus bord.

— Nous avons trop souffert à cause du monde, avait-il dit, pour que ce ne soit pas une absurdité de le braver aujourd'hui. Toutes nos tortures passées ne seraient plus que le fruit d'un enfantillage ridicule, si nous renoncions aux avantages d'une position en apparence inattaquable.

— Mentir encore ? avait dit Valentine.

— Qu'importe, puisque nous ne nous mentons plus à nous-mêmes !

Elle s'était laissé convaincre ; dès les premiers rayons du soleil, ils commencèrent leur promenade sur les rives du Loiret, à la recherche d'une maisonnette où ils pussent se réfugier de temps à autre.

Cet asile fut bientôt trouvé ; la saison avancée rendait leur recherche facile. Une toute petite maison blanche à volets verts, la maison classique des amoureux et des romanciers, leur offrit son toit ; ce qui leur était le plus nécessaire, c'était une belle cheminée, où l'hiver on pût faire une flambée et se réchauffer à l'aise. La jardinière se chargea de les servir. Ils passèrent leur journée à se promener sur les rives de la rivière ; les repas de l'auberge où ils avaient laissé leur voiture leur semblèrent délicieux, et lorsque vint la nuit tombante, ils rentrèrent en ville serrés l'un contre l'autre comme des enfants frileux.

Ils avaient peur de tout maintenant. À Elseneur, cette existence en commun leur paraissait toute simple et toute naturelle ; ne vivaient-ils pas sous la protection de leur parenté supposée ! Maintenant, déshabitués de la confiance d'autrefois, avant l'événement qui les avait séparés, au milieu de la joie indicible et profonde qui les faisait vibrer comme les cordes tendues de quelque instrument merveilleux, ils étaient pris souvent d'un frisson craintif.

Valentine était moins affectée que René, cependant. Toutes ses terreurs, tous ses scrupules s'étaient changés en vaillance. Elle ne voulait pas voir au-delà de l'heure présente ; à quoi bon ? De quelque côté qu'elle se tournât, l'horizon était menaçant. Elle

ne voulait en rien savoir. Il lui suffisait maintenant qu'elle vît le regard de René se poser sur le sien avec cette expression de confiance et de tendresse absolue qu'elle connaissait bien, et qui depuis leur séjour de Genève était restée dans sa mémoire avec le regret poignant d'une joie irrémédiablement perdue.

De tout son bonheur passé, à ses heures de découragement et de désespoir, c'était ce regard qu'elle avait le plus regretté.

Ils ne devaient revenir à Paris que le lendemain. Ils combinèrent pendant cette soirée des plans d'avenir où la stratégie la plus habile serait mise en œuvre pour cacher leur bonheur retrouvé.

— Nous ne viendrons pas souvent ici, dit Valentine, mais il faudra nous arranger pour que chaque fois, nous ayons deux ou trois jours. Et puis, nous serons patients, n'est-ce pas, René ? Après ce que nous avons supporté !...

Lorsque leurs plans furent arrêtés, et seulement alors, ils semblèrent se souvenir qu'ils allaient se quitter. En effet, une plus longue absence pourrait éveiller des soupçons. René partit le premier, le lendemain matin, afin de rentrer chez lui comme un homme qui a été promener ses ennuis ; Valentine revint plus tard, dans l'après-midi. Ni l'un ni l'autre n'apprit que son absence eût été défavorablement interprétée. Ils se revirent avant l'heure du dîner, car ils ne pouvaient plus passer de journée sans échanger au moins quelques paroles, et se rassurèrent réciproquement sur les suites de leur témérité. Le destin, qui les avait si longtemps poursuivis, semblait désormais les avoir pris sous sa protection.

q

Chapitre 30

Quinze jours s'écoulèrent.
Paris se remplissait peu à peu. Madame d'Arjac avait refusé d'accompagner son père à la maison de Broye. D'abord elle ne se souciait point d'endurer les remontrances que sa mère ne manquerait pas de lui faire, et de plus, il lui plaisait d'user de sa liberté reconquise, de la situation nouvelle et piquante que lui faisait cette sorte de séparation non officielle.

Avec le manque de tact et de sens moral qui la caractérisait, Régine ne craignait pas d'aborder ce sujet délicat avec certaines de ses amies. Elle trouvait amusant d'instruire le monde de la façon dont son avenir était fixé désormais. Ce n'étaient pas des confidences directes, mais des sous-entendus, des réflexions aussitôt arrêtées à mi-route, et terminées par un petit rire ironique et discret. Si René avait su le rôle que sa femme lui faisait jouer de cette façon, il l'eût probablement étranglée. Heureusement, il l'ignorait. Ces sortes de choses n'arrivent jamais aux oreilles des intéressés.

Pour lui, il ne songeait qu'à une chose : décider Valentine à faire un nouveau voyage à Orléans. Son bonheur lui semblait un rêve ; il voulait le ressaisir et s'assurer qu'il était bien réel.

Un soir, après dîner, – car Régine donnait à dîner comme d'habitude, et même un peu plus qu'autrefois, – Dubreuil prit René à part dans un coin du fumoir.

— À quelle époque étiez-vous à Elseneur ? lui demanda-t-il après quelques instants d'un entretien banal.

D'Arjac chercha dans son souvenir.

— Au commencement de septembre, dit-il ; pourquoi ?

— Pour peu de chose ; Lorrey prétend vous y avoir rencontré.

— Je ne l'ai pas vu, répondit sincèrement René, qui pensait en ce moment à la figure de Lorrey.

Dubreuil garda le silence, ce qui fit lever les yeux à son ami.

— Vous ne l'auriez pas vu, que cela n'aurait rien d'étonnant, reprit-il au bout d'un instant. C'est lui qui dit vous avoir vu.

D'Arjac se rappela subitement la rencontre qui avait provoqué le départ de Valentine, et un flot de sang, poussé par la crainte, monta à ses joues encore pâles de ses récentes souffrances.

Dubreuil le vit, et comprit que la situation était grave.

— C'est un bon garçon, dit-il, mais un étourneau, qui parle à tort et à travers… Il prétend que vous étiez là-bas avec votre sœur. C'est ce que lui aura dit le cicérone. La chose est de peu d'importance, mais cependant, si elle était de nature à vous causer quelque ennui…

René perdit la tête à l'idée que Valentine pouvait se trouver compromise. Deux mois plus tôt, il eût bravement fait face à l'orage ; maintenant, il se sentait coupable et fut maladroit.

— Il ne peut y avoir là rien qui me cause de l'ennui, dit-il. Les racontars imbéciles de quelque paysan étranger ne peuvent pas me faire de tort ; tout le monde sait bien que je n'ai pas de sœur…

Dubreuil resta soucieux ; d'Arjac continuait de le regarder d'un air qui voulait être indifférent et qui était inquiet.

— Eh bien, si vous n'avez pas de sœur, reprit le brave garçon, c'est peut-être une raison de plus pour prier Lorrey de ne pas colporter des récits ridicules sur votre compte…

— Vous savez bien que j'avais prié madame d'Arjac de venir me chercher, expliqua René, s'accrochant soudain à cette branche de salut.

— En effet, je m'en souviens, fit Dubreuil, dont le visage s'éclaircit ; je souhaite pour vous, mon cher, que notre bon petit ami n'ait déjà raconté son histoire à trop de monde. Il prétend avoir vu avec vous une dame jeune et élégante dont il n'a pas reconnu le visage. Lorsqu'il s'est informé, on lui a dit que vous habitiez une petite maisonnette avec votre sœur… on se sera trompé ou on l'aura trompé, c'est clair. Cependant vous feriez peut-être bien de lui en parler.

René haussa les épaules.

— À quoi bon ? dit-il. Vous savez la vérité.

— C'est juste, je lui en parlerai.

Les deux hommes échangèrent un regard et soudain se tendirent la main. Dans cette rapide étreinte, dont la signification profonde fut masquée par un rire léger et des propos en l'air, il y avait un serment d'amitié aussi sérieux que celui du Grütli.

René se rappela la rencontre de Dubreuil dans le grand corridor de Broye, la nuit où il avait failli commettre une faute irréparable, et il sentit que non seulement lui, mais Valentine avait un défenseur et un ami.

Dès le lendemain, Dubreuil se mit à la recherche de Lorrey. Malheureusement, comme cela arrive le plus souvent, il le manqua de cinq minutes à plusieurs reprises. Le motif pour lequel il voulait le rencontrer n'était pas de ceux que l'on peut expliquer par écrit. Demander un rendez-vous sans donner de raison, eût été non moins compromettant ; il fallait que leur rencontre eût l'air d'être amenée par le hasard.

Trois jours s'écoulèrent ainsi ; René, qui venait d'obtenir de Valentine la promesse qu'elle irait à Orléans le dimanche suivant, ne pensait à autre chose qu'à ce voyage. Encore fiévreux, nerveux à l'excès, ébranlé profondément par toutes ses souffrances, il ne pouvait plus suivre à la fois plusieurs idées différentes. Une seule s'emparait de lui et le dominait exclusivement ; pendant son séjour à Trouville, c'était sa colère contre Régine ; maintenant, c'était sa tendresse pour madame Moissy. Le quatrième jour se trouvait être un vendredi. – Régine inaugurait son premier vendredi de la saison ; avec un luxe peu ordinaire de gracieusetés, elle avait attiré chez elle les amis de Trouville, et quelques-uns de ceux qui, rentrés de bonne heure à Paris, ne savaient que faire de leur temps.

Son salon était plein vers cinq heures et demie ; aidée de deux ou trois jeunes femmes, elle faisait circuler les verres de Bohême contenant un doigt de malaga, et les assiettes de Saxe chargées de petits gâteaux. Dubreuil, qui entrait à ce moment, aperçut Lorrey près de la cheminée. Décidément vainqueur de sa timidité, – on ne sait à quelles belles mains féminines il devait de l'avoir débarrassé de cet encombrant fardeau, – le jeune homme ne connaissait plus d'obstacle, et se lançait désormais dans toutes les

conversations, dans toutes les aventures, avec une témérité des plus dangereuses.

Rien qu'à voir la façon dont il parlait à Régine, et l'air dont celle-ci l'écoutait, Dubreuil pressentit qu'il allait se commettre dans ce petit coin chaud, capitonné, défendu contre les courants d'air par un paravent japonais, une de ces sottises épouvantables que rien ne peut réparer, et qui causent des catastrophes.

Il s'avança vers ce coin privilégié, mais retenu à chaque pas par un fauteuil poussé à la traverse, arrêté par un salut, par un sourire, qu'il fallait rendre, et perdit encore une demi-minute.

Comme il approchait enfin, il entendit la voix un peu aiguë de madame d'Arjac :

— Comment ! vous étiez là-bas en même temps que mon mari ? Mais alors, c'est vous qui auriez dû me le ramener ! il ne m'a pas parlé de cette rencontre.

— Il ne m'a pas vu, madame, c'est là ce qui explique son silence. J'étais en tenue de voyage ; de plus, je n'étais pas seul, et comme M. d'Arjac était…

— Bonjour, chère madame, interrompit Dubreuil en s'inclinant devant Régine.

Elle lui tendit la main d'un air distrait, et le visage tourné vers Lorrey :

— Vous disiez, fit-elle, que M. d'Arjac…

— … était avec sa sœur, continua Lorrey ; j'ai cru devoir m'abstenir.

— Avec sa sœur ? s'écria Régine.

Sa voix perçante détonna si fort sur le murmure assourdi des causeries que tout le monde leva la tête et écouta.

— Voilà comment se font les légendes ! commença Dubreuil en riant.

Avec l'aplomb merveilleux de la sottise, Lorrey lui coupa la parole.

— Je vous affirme qu'il était avec sa sœur ; je les ai rencontrés ensemble, il lui donnait le bras.

— Mais, fit Régine de sa voix la plus aiguë, mon mari n'a jamais eu de sœur !

Un tel silence se fit dans le salon que le bruit d'un éventail tombé sur le tapis y produisit l'effet d'un coup de tonnerre.

— Lorrey aura pris la charitable hôtesse pour une belle inconnue, fit Dubreuil ; il a des yeux de lynx, ce voyageur ; il est capable de découvrir une femme du monde sous le vêtement national d'une bourgeoise d'Elseneur.

— Je vous affirme… commença Lorrey.

Tout à coup il eut conscience des regards fixés sur lui, et le sentiment d'une responsabilité inconnue tomba sur ses épaules.

— Je puis m'être trompé, balbutia-t-il ; du moment où d'Arjac n'a pas de sœur, c'est que je me suis trompé…

Dubreuil entama le récit d'une anecdote étrange, toute fraîche, du jour même, et les conversations reprirent à demi-voix, mais elles avaient changé d'objet.

Régine, absorbée dans une pensée méchante, regardait devant elle d'un air haineux.

— Monsieur Lorrey, fit-elle, lorsque le bourdonnement des causeries put couvrir sa voix, comment était-elle, cette sœur de mon mari ?

— Je ne saurais vous dire…

— Mais puisque vous l'avez vue…

— De dos seulement…

Lorrey souffrait horriblement. Il regarda Dubreuil, qui le foudroyait du regard, et eut une inspiration du ciel.

— Elle était plutôt petite que grande, dit-il, pas très mince, un peu lourde…

Cette contrepartie exacte du portrait de Valentine valut au malencontreux orateur un clin d'œil imperceptible d'approbation de la part de son juge.

— Je suis un peu myope, vous savez, conclut-il, et puis de dos… Ces gens-là parlent très mal le français ; on ne comprend rien à ce qu'ils vous disent…

— Oui, oui, essayez de vous rattraper, fit madame d'Arjac avec un sourire si cruel que Dubreuil en eut le frisson. Vous ne vous en dédirez pas, quoi que vous fassiez maintenant !

Le salon se vida peu à peu. Quoique le bois se fût tassé dans la cheminée en un grand monceau de braise, on eût dit qu'un froid glacial y avait pénétré par quelque fissure imperceptible.

Lorrey s'était dérobé des premiers ; Dubreuil sortit le dernier, espérant quelque hasard qui lui permettrait d'intervenir ; mais au moment où la pendule sonnait sept heures, il fut contraint de se retirer.

Comme il descendait l'escalier, une idée lui vint. Il releva le collet de son paletot et se mit en faction devant la porte, sous une fraîche petite pluie fine, qui le pénétrait jusqu'aux os. Après vingt minutes d'attente, qui lui avaient paru longues, il fut enfin récompensé de sa patience.

Une voiture de place s'arrêta, et René qui en sortait se mit en devoir de payer le cocher.

— Non, fit Dubreuil en lui retenant le bras ; retournons vers le centre, j'ai à vous parler.

D'Arjac avait tressailli ; il obéit docilement, et la voiture redescendit les Champs-Élysées.

— Lorrey a fait sa bêtise, continua Dubreuil ; il a dit à madame d'Arjac en ma présence que vous étiez là-bas avec votre sœur. Je n'ai pas pu empêcher cela. Après, il a fait ce qu'il a pu pour réparer sa faute, – mais dix personnes l'avaient entendu ; ceci, c'est la faute de madame d'Arjac, qui l'a crié tout haut. Sans elle, tout pouvait encore s'arranger.

René se prit le front dans ses mains.

— Voyons, fit son ami en le secouant affectueusement, il ne faut pas vous désoler ; cherchons plutôt les moyens de remédier au mal. D'abord, vous n'allez pas rentrer chez vous. D'où venez-vous ?

— De chez madame Moissy.

— Dîne-t-elle chez elle ?

— Oui

— C'est bon. Je vais aller la chercher ; j'ai une vieille amie, qui adore le théâtre ; je la prendrai en passant, et nous allons nous étaler effrontément tous les trois au Gymnase ou aux Variétés, dans une loge bien en vue. Vous, prenez le chemin de fer pour quelque part… un endroit où vous n'allez jamais. Vous ne reviendrez que demain ou après.

— Pourquoi ? demanda René abasourdi.

— Pour vous faire un alibi. Madame d'Arjac va chercher. Laissez-la chercher ; elle vous fera une scène, laissez-la faire en haussant les épaules. Et surtout, d'ici longtemps ne commettez aucune imprudence qui puisse donner l'éveil.

Pendant que Dubreuil parlait, René se demandait comment il ferait pour vivre plus d'un jour sans voir Valentine ; la pensée qui le dominait était que le surlendemain ils ne pourraient pas aller à Orléans. Dieu sait maintenant quand ils pourraient se voir en liberté.

Sous ce coup qui le frappait, d'Arjac semblait si incapable de penser et d'agir par lui-même que Dubreuil eut pitié de lui.

— Dînons ensemble, dit-il, et puis je vous conduirai à quelque gare.

— Versailles, fit René, c'est moins loin. Je n'ai pas le courage d'aller plus loin aujourd'hui.

— Soit. Mais dînons vite. Et demain, en revenant, allez droit chez moi. J'y serai de quatre à cinq heures.

Leur repas fut lugubre, malgré toute la bonté et la prévoyance de Dubreuil. Enfin, celui-ci déposa son ami devant la gare Saint-Lazare, et s'en retourna bien en hâte chez madame Moissy.

Elle fut effrayée de le voir, à cette heure inusitée, et son premier regard demanda s'il était arrivé un malheur.

— Je vous enlève, nous allons au théâtre, fit Dubreuil avec une feinte gaieté. Mettez vite un chapeau, dépêchez-vous.

Elle ne fit pas plus d'objections que René ; elle comprenait que cet homme n'était pas venu pour le plaisir de passer une soirée avec elle dans un théâtre.

Quand ils furent en voiture, il la mit en un mot au courant de la situation, et elle ne témoigna ni fausse honte, ni pruderie inutile.

Ils se comprenaient d'ailleurs depuis longtemps.

— Voilà ce qu'on gagne à se faire sœur de charité, conclut Dubreuil avec une délicatesse infinie. Dès que vous avez eu guéri notre ami, vous avez voulu le rendre à sa famille…

— C'est moi qui ai envoyé le télégramme à madame d'Arjac, répondit Valentine simplement ; si je lui avais demandé son avis, il n'aurait pas consenti.

— Précisément ; eh bien, c'est là ce que madame Régine pardonnera le moins à la dame d'Elseneur. Elle n'acceptera pas qu'une autre ait rempli son devoir à sa place. S'il s'agissait d'une

escapade, ce serait moins grave ; mais une affection sérieuse et profonde, basée sur l'estime… Diable ! c'est cela qui est pervers !

La vieille amie de Dubreuil, prévenue pendant le dîner, les attendait dans la loge dont un garçon du restaurant avait été retirer le coupon. Ils eurent la chance d'être vus par plusieurs personnes de leur monde, qui ouvraient un peu de grands yeux en voyant la sévère madame Moissy en compagnie d'un jeune homme si brillant.

— On va faire des commentaires sur vous et moi, dit Dubreuil à Valentine en lui mettant son manteau, mais tout vaut mieux que ce qui est à craindre.

— Cela m'est parfaitement égal, répondit-elle.

En ce moment, pour épargner une angoisse à René, elle si soucieuse du monde jadis, se fût affichée avec n'importe qui.

Elle rentra chez elle navrée et vaillante, prête à faire face à tous les périls. Un instant elle eut envie de reprocher à Dubreuil d'avoir voulu ménager les choses. Il aurait dû tout simplement lui envoyer René, et ils seraient partis ensemble, ouvertement, cette fois, sans souci du scandale…

Puis elle se dit qu'après tout, leur ami avait agi sagement. S'ils parvenaient à détourner les soupçons, bien des maux seraient épargnés ; la fuite leur resterait toujours comme ressource suprême, et René était si peu en état maintenant de supporter des fatigues et des dangers !

En pensant à sa faiblesse, à sa fatigue, elle avait pour lui la pitié d'une mère pour un enfant malade. Toute la tendresse de son cœur s'en alla cette nuit-là vers le cher absent, qui se lamentait

loin d'elle, et quoique loin l'un de l'autre, ils ne furent pas séparés une minute.

q

Chapitre 31

La matinée du lendemain fut terrible pour Valentine. L'attente d'une catastrophe est quelquefois plus douloureuse que la catastrophe elle-même.
Vers deux heures, au moment où, lasse d'évoquer des craintes pour les conjurer l'instant d'après, elle venait de prendre un livre, en se jurant de le lire en entier sans bouger, pour se forcer à la patience, elle entendit sonner. Aussitôt la voix de madame d'Arjac résonna dans l'antichambre.

Valentine se leva brusquement. Si Régine savait tout ? Eh bien, tant mieux ! Désormais, elle aurait le champ libre. En ce moment, l'estime du monde, la considération, l'honneur, ces biens dont elle avait été jadis si friande, lui paraissaient puérils et ridicules, en comparaison de la seule chose vraie : l'amour et la présence de René.

— Ah ! ma chère amie, s'écria madame d'Arjac, qui entra comme un tourbillon et se précipita dans les bras de Valentine, si vous saviez comme je suis malheureuse ! On n'a pas idée de ces choses-là ! Mon mari me trompe indignement.

Madame Moissy s'était préparée à bien des éventualités, mais pas à celle-là.

— Asseyez-vous donc, dit-elle au hasard. Vous avez monté l'escalier trop vite.

Régine obéit machinalement, sans arrêter le cours de ses épanchements.

— Mon mari me trompe, reprit-elle. Ah ! si l'on savait ce qu'est le mariage quand on se marie, comme on resterait fille plutôt que de s'exposer à de pareilles horreurs ! Figurez-vous, ma bonne amie, que pendant mon séjour à Trouville, sous prétexte de voyager, il vivait avec une femme qu'il faisait passer pour sa sœur !

Madame Moissy, très pâle, écoutait en silence, les mains croisées devant elle, se demandant ce qu'elle allait entendre.

— Il n'a pas eu honte de m'imposer cet outrage, continua Régine. Quand l'univers entier sait qu'il n'a pas de sœur ! Eh bien, si j'avais été le chercher là-bas, j'en aurais appris de belles ! qui sait ? Il n'a même pas été malade du tout, peut-être ; et puis ce télégramme, dont il a fait tant de bruit, c'était encore pour me mieux tromper ! Il savait que je ne viendrais pas !

— Comment pouvait-il savoir cela ? demanda froidement Valentine.

Régine sourit subitement et s'empêtra dans sa réponse.

— Il savait que je ne pouvais pas quitter ma maison et mes enfants, en pleine saison, pour faire un voyage difficile et ennuyeux…

Valentine ne quittait pas des yeux la jeune femme, qui s'embrouillait de plus en plus.

— Enfin, je ne crois pas un mot de cette maladie…

— Vous avez tort, dit madame Moissy. Je n'ai pas vu M. d'Arjac lors de son arrivée à Trouville ; mais si j'en juge par son apparence actuelle, il me paraît avoir été sérieusement éprouvé.

Régine prit feu comme une pièce d'artillerie.

— Éprouvé ! Et quand il le serait ? La belle affaire ! Il n'aurait que ce qu'il mérite ! Cet être indigne, croyez-vous qu'il a osé me maltraiter, me contraindre à lui demander pardon à genoux…

— Vous l'aviez donc offensé ? demanda Valentine, dont le visage se couvrit de rougeur à cette pensée.

— Je lui avais dit… Peu importe ce que je lui avais dit. Est-ce qu'un homme comme il faut est excusable d'user de violence envers une femme ? Non, voyez-vous, ma chère amie, il y a des choses qu'on ne peut pas supporter.

Elle pressa ses lèvres l'une contre l'autre et regarda droit devant elle avec une expression de haine concentrée.

— Mais… que voulez-vous faire ? demanda Valentine un peu après.

— Ce que je veux ? s'écria Régine avec une explosion de colère ; trouver cette femme, savoir qui elle est… si c'est une vulgaire cocotte… alors, ma vengeance m'échappe… mais si c'est une femme qui ait quelque chose à perdre, je la démasquerai et je la traînerai dans la boue !

Tout à coup elle se tourna vers Valentine, qui l'écoutait toujours immobile.

— Vous m'aiderez, n'est-ce pas, ma chère ? C'est en de semblables occasions que les femmes doivent se prêter main-forte ! Je sais bien que vous avez d'anciens liens d'amitié avec M. d'Arjac ; mais dans une occasion comme celle-ci, vous ne pouvez faire autrement que de vous mettre avec moi. Vous savez ce que c'est, vous, que d'être trompée et outragée ; M. Moissy vous en a fait voir d'aussi dures ; vous me comprenez, vous !

La fureur de Régine se fondit en un flot de larmes, et elle tomba sur le cou de Valentine, qui la remit sur son siège avec quelques paroles de compassion qu'elle arracha à grand-peine à son sentiment des bienséances.

— Écoutez, chère madame, dit-elle à Régine, quand celle-ci, enfoncée dans le fauteuil, eut couvert ses yeux dans son mouchoir, pour sangloter plus à son aise ; vous m'avez dit plus d'une fois que votre mari serait plus aimable à vos yeux s'il n'était pour vous qu'un étranger. Pourquoi vous fâchez-vous si fort au moment où il prend vos paroles à la lettre ?

— Je ne veux pas qu'on me trompe ! s'écria Régine ; c'est vrai que je ne l'aime pas, et que sa présence m'est plutôt désagréable ; mais si le monde se moque de moi, cela me fait une situation intolérable, et c'est ce que je ne puis supporter !

— Oui, pensa Valentine, vous voulez avoir tous les droits, et vous laissez tous les devoirs à votre mari. Ce n'est pas vous qui avez inventé ce système ! Les despotes de tous pays s'en sont servis bien avant vous !

— Je ne pense pas que mon mari, sachant les liens d'amitié qui nous unissent, ose se présenter chez vous après un pareil esclandre ; mais s'il venait se plaindre de moi, j'espère bien que

vous le relèverez comme il faut, reprit Régine, qui rajusta son chapeau, son voile et ses gants.

Elle avait assez pleuré, cela commençait à l'ennuyer ; et puis cette madame Moissy était une femme froide, qui ne comprenait rien aux élans du cœur.

— Vous m'aiderez, n'est-ce pas, chère ? dit madame d'Arjac en se levant. Nous découvrirons cette femme artificieuse qui m'a volé le cœur de mon mari… Voilà le malheur d'être riche, on est épousé pour son argent…

— Vous ne pensez pas cela ? fit Valentine en se redressant de toute sa hauteur.

Régine eut un peu peur. Au fond, comme tous les despotes, elle était lâche et reculait volontiers devant la colère qu'elle avait allumée.

— Je ne veux pas dire que M. d'Arjac m'ait épousée uniquement pour ma dot, dit-elle ; mais enfin, ce qu'il y a de sûr, c'est que voilà un scandale irréparable…

— Avez-vous prié de se taire celui qui vous a mise au courant ? demanda madame Moissy, profondément dégoûtée.

— Moi ? non ! je n'y ai pas pensé. Et puis, à quoi bon ? Ces choses-là se savent toujours. Adieu, ma chère amie ; je compte beaucoup sur vous.

Elle n'osa embrasser Valentine, dont la visible froideur la mettait mal à son aise ; mais elle lui serra énergiquement la main, et se retira, avec force petits signes d'amitié.

Quand elle fut sortie, madame Moissy resta un instant immobile, comme écrasée sous le poids d'une honte qu'elle n'avait pas soupçonnée. Pour cette âme droite, le rôle qu'elle venait de jouer, tout silencieux et négatif qu'il eût été, semblait une dégradation.

L'abîme moral qui la séparait de Régine ne la consolait pas. La vue de l'infériorité des autres n'est un sujet de joie que pour les âmes inférieures. Valentine s'accouda à la table et, la tête dans ses mains, pleura amèrement.

Que n'avait-elle conservé ce qui la rendait si fière, cet amour sans remords, où le passé avait été purifié par la souffrance, où le présent, si douloureux qu'il fût, était désormais sans tache ! Pourquoi tout à l'heure n'avait-elle pas pu chasser cette femme lâche et méchante ? Pourquoi n'avait-elle plus le droit de regarder le monde en face en lui criant : Vous avez beau mentir et nous calomnier, nous sommes innocents !

Hélas ! si elle avait fait cela, dans la sincérité de son âme, le monde se fût moqué d'elle et eût répondu : « Ou ce n'est pas vrai, ou vous êtes deux imbéciles ! »

Le monde n'aime pas qu'on ait trop de courage : au lieu de soutenir ceux qui luttent, il les écrase de ses railleries tant qu'ils combattent, pour les achever sous son mépris quand ils succombent.

Madame Moissy resta longtemps accablée ; le jour baissait, elle ne s'en apercevait pas. Un coup de sonnette la réveilla comme en sursaut, La porte s'ouvrit, la bonne apporta une lampe, et René entra.

— Je suis venu, dit-il quand ils furent seuls, parce que je ne pouvais vivre sans te voir. Je sais que ma présence est un danger, mais n'importe quel danger est préférable à ce que je souffre loin de toi. Je n'ai pas fermé l'œil un instant de la nuit.

Il était si pâle et si défait qu'il semblait prêt à s'évanouir.

— Laisse-moi dîner ici, fit-il pendant qu'elle lui avançait un fauteuil. Je crois que je n'ai rien mangé aujourd'hui… Je ne sais plus… Je rentrerai chez moi ensuite… Je n'ai pas le courage de revoir cette femme assise en face de moi, à table devant les domestiques ; je sais bien qu'après il faudra toujours en venir à nous quereller, mais néanmoins cela m'aura été épargné !

Valentine sortit et donna des ordres, puis revint auprès du fauteuil où d'Arjac s'était affaissé. Elle écarta les boucles de ses cheveux et le baisa sur le front, à cette place qu'elle affectionnait. Il l'attira à lui.

— Tu sais que tu es tout pour moi ! lui dit-il avec un effort qui ressemblait à un sanglot.

Elle le pressa sur son cœur navré.

— J'ai pensé toute la nuit, dit-il, que si nous nous en allions…

— Veux-tu ? fit rapidement Valentine en se dégageant, prête à partir s'il disait un mot.

Il secoua tristement la tête.

— J'ai pensé précisément que nous en aller, c'était donner un démenti sanglant à ce passé si douloureux, qui est notre gloire, Valentine ! Nous en aller aujourd'hui, c'est laisser dire que tu m'as marié pour cacher notre amour, que nous avons sacrifié une

innocente jeune fille… Régine victime, vois-tu cela ? que nous sommes des êtres vicieux et pervers… Nous ne sommes plus un homme et une femme qui s'aiment et s'enfuient ensemble, nous sommes deux misérables comédiens, qui avons trompé le monde pendant des années, et que le monde démasque enfin…

— Cela m'est égal, fit doucement Valentine. Si tu le veux, je suis prête à partir.

— C'est pour ne jamais rentrer dans la société ; je ne reverrais jamais mes pauvres petits enfants…

Valentine laissa tomber devant elle ses mains jointes, et ses larmes coulèrent lentement le long de ses joues.

— Si tu le veux pourtant, nous partirons, dit-il faiblement ; mais si nous pouvions cette fois encore conjurer l'orage… Ah ! je suis bien fatigué.

Il ferma les yeux avec un geste si découragé que madame Moissy sentit son cœur se fondre en pitié.

Qu'il avait changé, en peu d'années ! Elle le revoyait encore, jeune et plein de vie, le jour où il lui avait dit qu'il l'aimait. Ce n'était pas seulement lui qui avait changé, tout avait changé autour d'eux. Et là où ils avaient eu tant de joie, il n'y avait plus maintenant que des ruines.

Elle s'assit doucement près de lui, et prit une de ses mains, qu'elle garda dans la sienne.

— Ma vie n'a pas été heureuse, fit René sans ouvrir les yeux. Il parlait comme en rêve, d'une voix affaiblie. Enfant, je n'étais pas aimé. Quand j'ai perdu mes parents, je me suis trouvé tout seul,

et je ne me sentais pas plus seul qu'auparavant, tant mon enfance avait été pénible. Jeune homme, j'étais trop sérieux, trop triste ; j'avais de bonnes relations, mais je n'avais pas d'amis. Je t'ai rencontrée, tu as été tout pour moi ! Te dire ce que tu as été pour moi, c'est impossible ! Tu as apporté dans ma vie tout le soleil qu'elle n'avait pas eu. À partir de ce moment où tu m'as aimé, j'ai été un autre être, confiant, heureux, à qui tout paraissait doux et facile… Et puis, tu t'es retirée de ma vie… Je sais bien que ce n'était pas ta faute, mais si tu savais comme cela m'a semblé dur ! Ce qui était le plus cruel, c'était de ne plus croire en toi ! Lorsque j'ai compris ton dévouement, tout m'est revenu, la confiance et l'espoir… Et pourtant nous étions séparés… Dis, est-ce que tu crois que si l'on savait comment nous nous aimons, on pourrait admettre que nous avons vécu des années en nous adorant, et en restant seulement amis ?

— Non ! fit tristement Valentine.

— C'est presque dommage qu'il n'en soit plus ainsi, continua-t-il, et pourtant… Non, ce n'est pas vrai ! s'écria-t-il en retrouvant soudain son énergie. Non, tu es à moi, et maintenant que tu es à moi, je dois te défendre et te protéger… Ah ! oui ! Cela vaut mieux ainsi.

Il la tenait embrassée, elle lui rendit son étreinte.

— Tout avec toi, dit-elle, et rien sans toi. Quoi qu'il arrive, nous n'avons plus qu'une destinée. Ce que tu voudras, je le voudrai ; dispose de ma vie.

Ils dînèrent paisiblement, comme de vieux amis, en causant de choses anciennes. Ils évitaient tacitement tout ce qui avait rapport aux événements accomplis depuis la lettre de Moissy.

Tous deux avaient besoin de calme et de bien-être. Cette heure fut une des plus douces de leur vie.

Valentine suivait sur le cadran l'aiguille de la pendule, qui se rapprochait de plus en plus du chiffre qu'elle avait fixé pour leur séparation. Quand neuf heures sonnèrent, elle se leva et mit ses deux mains sur les épaules de René.

— Il faut t'en aller, lui dit-elle, pendant que son cœur débordait de compassion pour le pauvre être brisé qui était devant elle, en pensant à l'assaut qu'il allait subir. Tu vas entrer chez toi ; que ce soit ce soir ou demain matin que tu aies à supporter la scène que tu redoutes, sois vaillant et pense à moi. Pourvu que tu sois heureux et tranquille, le reste m'importe peu. Nous ferons ce que tu voudras. Ne donne pas à cette femme le plaisir de te voir vaincu.

René lui prit les deux mains et la regarda dans les yeux.

— Pour toute la vie ? demanda-t-il.

— Au-delà de la vie ! répondit-elle.

Il sortit d'un pas ferme. Elle lui avait insufflé sa propre volonté, son énergie et son courage.

Tout en marchant pour rentrer chez lui, il se répétait la dernière parole de son amie : Au-delà de la vie.

En effet, on peut s'aimer au-delà de la vie, en suivant avec une constante sollicitude tout ce qui se rattache à l'être aimé qu'on a perdu ; on l'aime encore dans ses enfants, dans sa mémoire, dans son honneur.

Si quelque catastrophe l'emportait, René sentait que Valentine ne cesserait pas de l'aimer pour cela.

Il pensa soudain avec un flot d'émotion à ses pauvres petits enfants, à peine en état de le reconnaître, déjà malheureux sans le savoir, privés de la tendresse maternelle dont les petits ont tant besoin pour croître et se développer…

— Quelle mère Valentine aurait été pour eux ! pensa-t-il. Elle qui n'est qu'amour et dévouement !

Il arriva chez lui en ce moment. Une dernière fois sa pensée s'envola vers son amie, l'unique amie de son existence, l'unique joie qu'il eût connue ; cette pensée fut une prière vers elle et pour elle.

Puis il entra.

Il alla droit à sa chambre. On n'y avait pas fait de feu ; une atmosphère lourde et froide tomba sur les épaules de René et lui donna le frisson. Il sonna ; la femme de chambre vint et alluma le feu, mais le frisson lui resta.

René n'osait questionner. Tout innocent qu'il fût de la faute dont l'accusait sa femme, puisque, à l'époque où elle lui reprochait de l'avoir trompée, il était en réalité au plus fort de la lutte et en sortait encore une fois vainqueur, sa culpabilité récente pesait sur lui Et puis, à force de s'entendre dire qu'il est coupable, le plus innocent finit parfois par se demander si en réalité il n'a point commis quelque crime. René possédait une de ces âmes timorées, qui ont toujours peur de mal faire, et qui ne sauraient jouir d'un bonheur criminel, car leur conscience ferait de leur vie un véritable martyre.

Il resta ainsi frissonnant, inquiet, avec la sensation d'une douleur sourde dans tout son être. Les minutes lui paraissaient des siècles ; machinalement, pour employer son temps, il ouvrit son bureau et regarda quelques papiers.

Ses affaires avaient toujours été parfaitement en règle ; il tenait à honneur, ayant un revenu suffisant, de ne jamais le dépasser. Il feuilleta un carnet de dépenses et le referma. Rien là ne pouvait l'intéresser. Il ouvrit un autre tiroir ; là se trouvaient des lettres, quelques papiers de famille, un portrait de Valentine, telle qu'elle était aux beaux jours du commencement de leur tendresse. Il avait brûlé ses lettres lorsqu'il s'était marié, dans un mouvement de colère, mais il n'avait jamais pu trouver le courage de détruire ce portrait qui lui rappelait tant de choses. Il le regarda un instant, ému au souvenir de son bonheur passé, puis, tout à coup, avec un geste brusque et presque brutal, il le jeta dans les flammes… Rien ne devait compromettre Valentine, pas même ce portrait qui eût pu sembler un gage banal d'amitié… Quant aux rares lettres qu'il avait reçues d'elle récemment, il les avait brûlées à mesure.

Au même moment, on frappa, et sans attendre sa réponse, Régine entra.

Ils se mesurèrent de l'œil, et chacun vit que la bataille serait chaude.

— Je connais vos secrets, fit madame d'Arjac en avançant jusqu'au milieu de la chambre.

— Je le sais, répondit-il ; vous croyez savoir quelque chose, et vous ne savez rien.

Ils étaient tellement emportés dans le mouvement de leur colère que les formules ordinaires de la politesse n'existaient plus pour eux.

— Je saurai ce que je veux savoir, fit Régine en serrant les dents, et je saurai m'en servir.

René quitta la cheminée, où le portrait de Valentine achevait de se consumer, et fit un pas vers elle.

— Parlez franchement, lui dit-il, que me reprochez-vous ?

— Ce que je vous reproche ? s'écria Régine dont les mains tremblaient de fureur. D'avoir trahi la foi conjugale, d'avoir fait de moi un objet de risée aux yeux du monde, d'afficher une maîtresse… de me quitter pour voyager avec elle, au risque de vous faire bêtement surprendre, comme c'est arrivé. Lorsqu'une jeune fille apporte à un homme son honnêteté, son amour et sa fortune, elle a le droit d'attendre autre chose que cela, monsieur !

— Vous venez encore de dire un mot de trop, fit René avec un calme qui le surprit lui-même. Ces malheureuses allusions à votre fortune, que vous ne pouvez éviter, gâteraient la meilleure des causes. Pour votre amour, il a été si vite passé que vraiment ce n'est guère la peine d'en parler. Quant à l'honnêteté, je vous prie de croire que je suis galant homme, et je ne vous en ai jamais donné de meilleure preuve qu'en vous parlant ici comme je le fais. Allons au fait : que voulez-vous ?

Régine fut secouée de la tête aux pieds par un tel mouvement de colère que ses bracelets s'entrechoquèrent sur ses bras.

— Je veux vous dire ceci, fit-elle d'une voix rauque, qui par moments s'arrêtait tout à fait dans sa gorge, sous l'empire de sa

fureur : Vous m'avez trompée, vous avez vécu avec une femme dans cette ville de Danemark, vous ne nierez pas cela.

— Je ne le nie pas, dit René d'une voix ferme.

— C'est votre maîtresse ?

— Elle n'était pas ma maîtresse.

Régine le regarda avec dédain.

— Je vous affirme sur l'honneur qu'elle n'était pas ma maîtresse, répéta-t-il.

— Vous mentez, dit-elle.

Il s'élança sur elle, prêt à la jeter une seconde fois à genoux, puis il s'arrêta.

— Que m'importe que vous le croyiez ou non ! dit-il ; ce que vous croyez ou rien, c'est absolument la même chose. Vous êtes incapable de comprendre un sentiment qui ne serait pas abject.

— C'est votre maîtresse ! répéta Régine, blanche de fureur. Vous l'avez revue depuis votre retour ; elle habite Paris. Oh ! je sais déjà bien des choses, et je saurai le reste. Eh bien, écoutez-moi. Vous m'avez injuriée à Trouville, vous m'avez maltraitée ; tout à l'heure encore, vous alliez recommencer. Je me suis dit que je me vengerais, et je me vengerai. Une femme qui vous a soigné dans votre maladie n'est pas une vulgaire cocotte, c'est une femme du monde ; je la découvrirai. À partir de ce jour, vous êtes surveillé, je saurai tout ce que vous faites, j'intercepterai vos lettres, je vous ferai suivre. Oh ! ce ne sera pas long ! Et quand je saurai le nom de cette femme, je la traînerai dans la fange ! Je l'ai dit tantôt à Valentine.

— Vous avez dit cela à madame Moissy ? interrompit René.

— Oui, je le lui ai dit, je l'ai bien dit à d'autres ! Allez-vous m'empêcher de parler, à présent ? Et si vous vous enfuyez avec elle…

— Avec qui ?

— Avec cette femme dont je saurai le nom demain, peut-être, je ferai prononcer une séparation contre vous, et j'aurai mes enfants, et je les élèverai à vous détester et à vous mépriser, comme vous le méritez…

— Sortez ! dit René en ouvrant la porte de la chambre.

Je m'en vais, je n'ai plus rien à vous dire. C'est dans cette femme et dans vos enfants que je vous frapperai, vous l'entendez ? Elle, je la déshonorerai ; aucune prudence ne vous garantira de cela, ni vous ni elle. Vous m'avez trop outragée pour que je puisse me laisser toucher par quelque prière que ce soit.

— Personne ne vous demandera rien ! fit René en s'effaçant pour la laisser passer.

Elle sortit ; au moment où il allait refermer la porte, elle l'arrêta par le bras.

— Jusqu'à la mort, dit-elle, je vous poursuivrai : jusqu'à la mort. Vous l'entendez ?

Il secoua sa main comme on le fait d'un animal déplaisant et rentra chez lui ; il s'assit devant son bureau ouvert et regarda le feu qui mourait.

La photographie de Valentine restée dans l'âtre était reconnaissable entre les cendres par sa forme carrée ; le feu avait détruit le papier, mais la feuille de bristol se dessinait en traits de feu.

Il eut peur, comme si l'on pouvait encore distinguer les traits qu'il adorait, et d'un coup de pincettes il écarta ce frêle amas de cendres, puis poussa un soupir de soulagement.

Il avait horriblement mal à la tête ; un bandeau de fer rouge semblait lui serrer les tempes, et le dessus de sa tête lui paraissait recouvert d'une calotte de plomb fondu. Les menaces de Régine et les avertissements de Dubreuil se mêlant dans son cerveau lui donnaient le vertige ; tout semblait tournoyer au dedans et au dehors de lui-même.

Il ouvrit la fenêtre, et essaya de mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Régine l'avait dit : elle n'aurait pas de repos qu'elle n'eût découvert la femme qu'il aimait. Elle le ferait, il la croyait capable de le faire, et à la voir dans ce rôle de furie, qui ne l'eût cru ? En réalité, au bout de vingt-quatre heures, elle devait avoir oublié ses beaux serments de vengeance, mais il ne le savait pas. Il ne se doutait pas qu'à cette heure même, épuisée et satisfaite, elle se grisait du souvenir de ses paroles et s'estimait tellement vengée par les menaces qu'elle venait de faire, que cela lui paraissait suffisant pour le moment, et qu'elle renvoyait à plus tard leur accomplissement. Il faut une force peu ordinaire pour soutenir un plan tel que Régine l'avait conçu ; les paroles lui suffisaient à elle, elle les acceptait pour des faits.

Mais René ne pouvait savoir cela. Sa femme ne s'était jamais présentée à lui que sous le jour le plus défavorable, avec des explosions violentes de colère sans mesure, hors de toute proportion avec l'offense. Cette fois, l'offense était grave et réelle ; que ne devait-il pas redouter de Régine ?

Valentine découverte, déshonorée ! À cette idée, il ne put retenir un gémissement douloureux. Elle, la joie de sa vie, la plus pure, la meilleure, la plus dévouée des femmes, jetée en pâture à la malignité publique ; leur amour commenté, bafoué, souillé, par d'ignobles commentaires…

Il laissa tomber sa tête sur ses bras croisés et pleura.

Jusqu'à la mort, avait dit Régine. Après la mort, elle lui donnerait peut-être le repos ! Il se sentait condamné. Il avait trop souffert ; le ressort de son être était brisé. Quelques mois, quelques semaines, et il ne souffrirait plus. Qu'au moins il eût la joie de mourir dans les bras de Valentine.

Que cette pensée lui était douce ! Venant ainsi, la mort n'avait rien qui pût l'effrayer.

Ils partiraient ensemble, ils iraient sur quelque rivage paisible, au bord de la mer ou au bord d'un lac ; ils y vivraient heureux et cachés ; il sentirait sa vie s'éteindre lentement, et un jour, il s'endormirait sur ce cœur dévoué, qui n'avait jamais battu que pour lui, et qui lui appartenait tout entier.

— Ô Valentine, pensa-t-il, sois bénie.

Il avait froid, il ferma sa fenêtre et revint s'asseoir. Le feu était mort : la chambre paraissait glaciale et sombre comme le sépulcre, et puis il souffrait de plus en plus, et la douleur qu'il avait

dans la tête était intolérable. Plus il essayait de penser, plus la torture augmentait. Une idée subite le frappa au milieu de cette agonie.

Puisqu'il devait mourir, de quel droit entraînait-il Valentine dans sa chute ? S'il mourait tout à l'heure, ici même, elle restait intacte, toujours honorée au milieu de ce monde qui l'aimait et lui rendait justice. Ne serait-ce pas cent fois mieux ainsi ?

— Qu'il eût été doux pourtant de passer quelques jours avec elle dans la solitude, de l'avoir toute à lui, sans crainte désormais, puisqu'il n'avait plus rien à perdre ! d'avoir à toute heure ce regard adoré, ce sourire divin, plein de bonté, de tendresse…

Il se rappela tout à coup certain jour : c'était au début de leur amour ; elle marchait derrière lui dans un chemin creux, plein de pierres roulantes ; tout à coup le pied lui avait tourné, et elle avait chancelé ; il l'avait retenue par la taille, osant à peine la soutenir, tant il respectait cette femme qu'il aimait pourtant follement… Elle l'avait regardé en souriant, toute pâle. Comme elle l'avait regardé ! À présent qu'il s'en souvenait, il croyait ne l'avoir jamais tant aimée que ce jour-là…

Et c'était cette femme tant aimée, tant respectée, que, par un égoïste désir d'être heureux encore un peu de temps, il allait vouer à la honte pour toute une vie ? Ah ! s'il avait dû vivre, lui, s'il avait eu l'espoir de passer de longues années près d'elle, afin de vieillir à ses côtés, c'eût été différent. Mais condamné ! car il se sentait perdu, n'était-ce pas horrible de sa part ? Et elle, que penserait-elle de lui, quand il n'y serait plus, et que le moment des réflexions venu, elle se verrait en tête-à-tête avec la réalité, c'est-à-dire avec le déshonneur qu'il aurait jeté sur elle ?

Non ; la conduite de René était tracée : il devait mourir, puisque la mort seule désarmerait son implacable ennemie. Il regarda son revolver, placé dans un tiroir, et l'idée qu'il allait s'en servir pour quitter la vie ne lui fit aucune impression.

Son mal de tête allait toujours croissant, et l'empêchait presque de voir.

— Je voudrais pourtant bien réfléchir un peu, se dit-il. Je souffre tellement que je ne puis même pas penser…

Oui, mais réfléchir, remettre, c'était aller pis qu'au lendemain. Le lendemain, il viendrait revoir Valentine ; le lendemain, si les soupçons de sa femme se portaient de ce côté, elle interrogerait les domestiques de celle-ci, le concierge, et saurait qu'il y avait dîné la veille… tout était perdu…

Il regarda la pendule. Elle marquait onze heures seulement. Il aurait pensé que plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que sa femme l'avait quitté.

Comme on peut souffrir en peu de temps ! Il s'avisa qu'il fallait écrire afin d'expliquer sa mort, et s'assit devant son buvard.

Écrire à Valentine ? Non. Ce nom ne devrait pas être prononcé avec le sien. Que son départ de la vie fût silencieux et discret comme l'avait été leur amour. Elle saurait bien, elle, qu'il était mort pour elle, à force de l'aimer. C'est à Dubreuil qu'il confierait ses dernières volontés, à cet ami de la dernière heure, qui s'était dévoilé tout à coup. Il n'avait pas été le voir la veille, il avait même oublié qu'il le lui avait promis.

« Cher ami, écrivit-il tout d'un trait, sans prendre le temps de respirer, vous avez été bon pour moi ; pour vous prouver ma re-

connaissance, c'est vous que je charge de porter mes adieux à celle que vous savez.

« Menacé d'être traqué jusque dans mes plus innocentes démarches, j'aime mieux mourir que de la condamner à une honte imméritée.

« Vous qui savez ce qu'elle vaut, vous la protégerez, et vous la défendrez, s'il le faut.

« Dites-lui que je ne l'ai jamais tant aimée qu'aujourd'hui, que je la bénis et la remercie pour ce qu'elle a été pour moi, et que je lui laisse le soin de mes enfants que leur mère est incapable d'élever. Qu'elle s'efforce de les empêcher de m'oublier. Vous leur direz plus tard que si leur père les a abandonnés, c'est parce qu'il savait qu'il ne pourrait rien faire pour eux tant que leur mère les aurait en son pouvoir, et celle-ci ne se laisserait jamais prendre de façon qu'on pût les lui retirer. Il y a des femmes qui commettent les plus grands crimes, sans tomber sous les coups de la loi. Ma femme est de celles-là. Que Dieu lui pardonne. Moi, je la rends responsable de ma mort. »

Il signa sans relire, et s'arrêta. Il croyait bien tout fini, mais le cœur lui manqua. Il prit une autre feuille de papier et y écrivit ce qui suit :

« Toi seule que j'ai aimée, toi qui seule m'as aimé, je ne puis te remercier de ta tendresse qu'en ne commettant pas la lâcheté de t'entraîner dans ma chute. Au moment où je meurs, je t'aime mille fois plus qu'aux beaux jours. Aime mes enfants pour l'amour de ton René. »

Il mit les deux lettres l'une dans l'autre, et cacheta l'unique enveloppe sur laquelle il écrivit le nom de Dubreuil ; puis il arma son revolver et se retourna vers la fenêtre, qu'il ouvrit.

La nuit était froide et tranquille : pas un souffle de vent, pas un nuage. Le ciel semblait verser sur la terre une pluie d'étoiles ; la voie lactée tombait comme un ruban de gaze blanchâtre en travers de l'horizon nocturne, si près qu'on eût dit pouvoir la toucher en étendant la main.

Si près et si loin ! comme le bonheur, comme tout ce qu'on rêve sans pouvoir l'atteindre. Ces étoiles éternelles, René les avait vues tant de fois briller sur sa tête ou se réfléchir dans l'eau profonde des lacs ! C'était hier, et c'était jadis… un gouffre le séparait de ce passé si proche encore, un gouffre qu'il ne pouvait plus sonder, qu'il ne pouvait plus franchir…

— Où serai-je tout à l'heure ? se demanda-t-il avec une sorte d'angoisse curieuse ; m'en irai-je à travers ces mondes ou bien dormirai-je insensible à jamais ?

Il posa sur l'appui de la fenêtre la main qui tenait son arme, et se pencha un peu pour voir où s'arrêtait la voie lactée. Elle tombait comme une poussière lumineuse sur les arbres des Champs-Élysées, dont la masse noire arrêtait le regard à peu de distance. Il ramena ses yeux vers le point opposé de l'horizon, les promena au hasard sur le firmament.

Tout à coup, il tressaillit violemment. Une étoile d'une moyenne grandeur venait entre toutes les autres d'attirer son attention, et un souvenir du passé surgissait devant lui avec toute la force et la vie d'une créature en chair et en os.

C'était au bord de la mer, dans un beau pays qu'ils avaient habité trois mois, pendant une des heureuses saisons de leur vie. Ils s'aimaient depuis peu, ils sentaient qu'ils s'aimeraient toujours, et pourtant ils allaient bientôt se séparer.

— Soyons aussi enfants que tous ceux qui s'aiment, dit Valentine ; choisissons une étoile, et loin l'un de l'autre, suivant l'éternelle tradition des amants, nous la regarderons dans la même pensée.

Leur choix s'était arrêté sur celle-là, parce qu'elle était modeste et peu éclatante. Rien ne la désignait à l'attention ; peut-être ne serait-elle que pour eux un lien mystérieux et muet.

Ils l'avaient regardée ensemble, souvent. Lorsqu'ils n'étaient pas seuls le soir, sur la terrasse de Broye, ou dans ce château de Bretagne où ils s'étaient connus, plus d'une fois, au milieu des causeries, l'un d'eux avait levé doucement son doigt vers le ciel, où paraissait l'étoile, et ce geste silencieux, discret, invisible pour tous, les avait réunis dans un même élan de tendresse…

Elle était là, leur étoile, devant René qui la contemplait seul… Il lui tendit les bras.

— Adieu, cria-t-il à la nuit impassible, adieu tout ce qui fut, tout ce qui pourrait être ; adieu, vie cruelle, qui ne veux pas me donner le repos… apaisée par mon sacrifice, sois au moins clémente pour elle !

La vie lui apparaissait en ce moment comme une divinité terrible, implacable, au visage de fer, qui réclamait les victimes humaines et qu'il fallait contenter par des offrandes sanglantes.

On sonna quelque part en bas.

— On va venir, pensa René, on va me trouver ici…

Rapidement il ferma la fenêtre et s'approcha de son bureau. Un pas retentit dans le corridor, une main s'appuya sur le bouton de la porte, et l'on frappa.

Une détonation répondit : Entrez, et René tomba sur le tapis.

Dubreuil entra et courut vers lui.

Les yeux de René étaient encore ouverts, il les porta de son ami au bureau où se trouvait la lettre ; attirés par le bruit, on arrivait de partout… Dubreuil comprit, vit la lettre et la mit hâtivement dans sa poche. René ferma les yeux avec un soupir. On le releva. Il était mort.

q

Chapitre 32

Comment était-ce arrivé ? Pourquoi ? Un homme si heureux ! Une situation florissante ! Affaires d'argent, peut-être ? Non, la fortune était en parfait état. Quoi alors ? Un moment de folie probablement. Pas de testament ? Non ! Pas d'adieux ? Non ! Pauvre petite madame d'Arjac, veuve à vingt-sept ans, avec deux bébés… Eh bien, elle est jeune, elle aura le temps de se consoler !

Régine pleurait, sous ses crêpes de veuve. Elle pleurait tant qu'elle pouvait, et très sincèrement. Que pleurait-elle ? Le mari ? Non.

Était-ce le remords qui la poursuivait ? Pas davantage. Des remords ! À quel propos ? Parce qu'elle avait adressé à un criminel des reproches bien mérités, et que ce pauvre toqué n'avait pas eu le courage de regarder son destin en face ? Mais ce n'était pas sa faute, à elle ! Elle n'avait rien à voir là-dedans ! D'abord, quand on se tue, c'est déjà une preuve qu'on a le cerveau détraqué. Et puis, est-ce qu'elle était responsable des fantaisies qui peuvent passer par la tête d'un homme ? Elle entendait qu'on la laissât tranquille. Elle avait bien assez de son chagrin.

Quel chagrin ? Celui d'être veuve, naturellement ! C'est très désagréable d'être veuve ! Le deuil, les visites de condoléance, la réclusion forcée, et au commencement de l'hiver, encore ! Enfin, en hiver, au moins il ne fait pas trop chaud, et quand l'été viendrait, elle pourrait porter de la grenadine. Ces crêpes anglais, c'est insupportable pendant les chaleurs, et puis cela déteint : on a l'air d'avoir ramoné une cheminée. D'ici le printemps, elle aurait quitté le crêpe, c'était toujours cela.

Mais concevait-on ce René d'aller se tuer comme cela, sans rime ni raison ? C'est terrible, ces choses-là.

On ne peut plus habiter une maison où il y a eu un suicide ; et puis ces constatations légales ; c'est odieux et cela fait du tort à une famille. Les domestiques étaient dans le cas de vouloir s'en aller, et ce serait bien fâcheux, car on était bien servi. Il y en avait deux surtout qu'on ne pourrait pas remplacer facilement… Enfin peut-être, en augmentant leurs gages…

Heureusement, Dubreuil était arrivé bien à point pour apporter son témoignage, car il frappait au moment où le coup était parti. Quel heureux hasard qu'il fût venu comme cela, à onze

heures et demie… Il avait attendu toute la journée René qui lui avait promis d'aller lui rendre visite ; ce n'est que tout à fait tard, ne le voyant pas, qu'il s'était décidé à venir voir s'il n'était rien arrivé… Il était un peu fou ces derniers temps, René, n'est-ce pas, monsieur Dubreuil ?

Et cet enterrement ! On aurait à supporter la curiosité de tout Paris, car tout Paris viendrait, bien sûr ! On avait eu beau dire que c'était en nettoyant une arme, personne n'en croyait un mot. Enfin, par bonheur, M. de Broye était là ; c'est lui qui mènerait le deuil.

M. de Broye ne disait rien. Cet événement l'avait rendu soudain silencieux. Il sentait dans la mort de son gendre la responsabilité de sa fille, et d'autre part, en la regardant, au milieu de ses larmes sans cesse renouvelées, qui coulaient avec la facilité d'un robinet de fontaine, il se disait qu'on ne pouvait pas rendre responsable un être aussi peu fait pour savoir ce que c'est qu'une responsabilité. Régine pleurait tant qu'on voulait, et s'arrêtait de même lorsqu'on lui disait qu'elle avait assez pleuré.

C'était une occupation comme une autre, et pour le moment la plus convenable. D'ailleurs, on lui avait déjà apporté des mouchoirs de deuil avec des bordures noires larges comme la main. C'était ce qu'il y avait de plus nouveau, assurait la brodeuse.

Pendant ce temps, Dubreuil était allé chez Valentine.

Il ne s'était pas couché cette nuit-là ; vers le matin, lorsque les lueurs froides de l'aube avaient pénétré dans cette chambre sombre où René gisait sur son lit, avec un tout petit trou au cœur, où le sang formait un caillot noir, le Parisien sceptique avait quit-

té son ami, et chancelant de fatigue et d'émotion, il avait descendu lentement l'escalier, qu'il montait si vite la veille au soir.

Il avait attendu René tout le jour ; ne le voyant pas venir, pris d'une vague frayeur après le dîner, il était allé voir Valentine, et il avait appris que René venait de la quitter.

Une heure s'était écoulée en conversation, puis il était sorti avec l'idée de rentrer chez lui, puisque René se trouvait en sûreté dans son appartement.

En sûreté ? Non certes ! S'il avait rencontré Régine, rien n'était moins sûr que l'état d'esprit où pouvait se trouver le pauvre garçon. Après avoir hésité, à cause de l'heure, Dubreuil s'était décidé à voir d'Arjac, au risque de réveiller toute la maison. Que ne s'était-il décidé plus tôt ! S'il était entré seulement pendant que René regardait les étoiles, la vue d'un ami eût détendu sans doute les cordes de son âme prêtes à éclater… Mais quand il est trop tard, à quoi bon revenir sur ce qui aurait pu être ?

Maintenant, c'était à Valentine qu'il fallait penser. Dubreuil regarda sa montre, sept heures à peine… Il avait le temps d'aller chez lui, de faire un peu de toilette, de se composer un visage et de se présenter chez madame Moissy, qu'il trouverait endormie, sans doute. Quel réveil ! Et comme il fallait se presser néanmoins, pour que personne ne la réveillât avant lui ! Si le coup lui était porté par une main indifférente, quel n'en serait pas le résultat ?

Il fit comme il l'avait dit, et à huit heures et demie il sonnait chez Valentine. Celle-ci appela sa bonne, qui arriva aussitôt effarée.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est le monsieur qui est venu hier soir, qui voudrait parler à madame. Il attend dans le salon.

Pour cette fille, encore peu au courant des visages qui se montraient là, il n'existait pas de noms propres. Valentine pensa immédiatement à René.

— Que peut-il vouloir si matin ? se dit-elle. Il vient m'emmener !

Elle revêtit son peignoir à la hâte, et ouvrit la porte du salon… C'était Dubreuil. Elle eut peur.

— Il est arrivé quelque chose ? dit-elle toute pâle, et ses lèvres soudain desséchées avaient peine à préférer un son.

Dubreuil, de la tête, fit signe que oui, et lui avança un fauteuil. La bonne, curieuse, se tenait sur le seuil.

— Du feu, dit-il, vite ! Madame tremble de froid.

La jeune fille rassembla les tisons de la veille, ajouta du bois, et bientôt le feu ronfla dans la cheminée.

— C'est bien, dit Dubreuil, laissez-nous.

Valentine tremblait toujours, mais ce n'était pas de froid. Dubreuil la regardait avec une inexprimable pitié. Comment allait-il lui apprendre la terrible nouvelle ?

— Dites-moi ce qui est arrivé, fit-elle en joignant les mains avec angoisse. Il est malade ? Il est parti ?

Dubreuil se taisait : non, décidément, il ne pouvait pas prononcer les paroles fatales.

Elle se leva et enfonça ses doigts crispés dans la chair de son bras.

— Il s'est tué ? dit-elle tout bas, car sa gorge n'avait plus de souffle. Il s'est tué ?

Il la prit par les épaules et l'assit dans le fauteuil. Elle se laissa faire, sans cesser de le regarder.

— Il ne souffre plus, dit enfin l'ami de la dernière heure.

Elle lâcha son bras, et ses mains inertes retombèrent le long de sa robe.

— Il s'est tué, répéta-t-elle de la même voix, et je n'étais pas là !...

— Du courage, dit Dubreuil, qui s'assit auprès d'elle et lui prit une main.

Elle le laissa faire, elle ne le sentait pas.

— A-t-il souffert ? demanda-t-elle.

— Non.

Elle poussa un faible soupir.

— J'aurais dû le garder, j'aurais dû penser que cela arriverait...

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se tut.

Heureux ceux qui pleurent ! heureuses celles qui s'évanouissent ! heureux ceux et celles qui trouvent dans une démons-

tration extérieure une issue au trop-plein de leur douleur ! Mais ceux qui subissent en silence, dont le chagrin ne s'exhale que longtemps après, et qui pendant des heures, des jours, des mois, portent le fardeau d'une angoisse mortelle, écrasés, incapables de respirer, comme si tout le poids de la pagode de Jaggernaut leur pesait sur la poitrine, ceux-là souffrent, et savent souffrir.

— Pleurez ! dit doucement Dubreuil.

Elle secoua la tête.

— Plus tard, dit-elle en le regardant de ses yeux secs. A-t-il pensé à moi ?

Dubreuil tira de sa poche les deux lettres de René, et les mit sous les yeux de Valentine. Elle les regarda un instant, sans oser les lire. Il les déplia et les lui mit sous les yeux. Elle lut, toujours silencieuse, toujours sans larmes.

— À quelle heure ? demanda-t-elle, en pliant les papiers qu'elle garda dans sa main.

Il lui raconta ce qui était arrivé depuis qu'il l'avait quittée ; elle l'écoutait avec attention, comme si elle voulait se rappeler tous les détails un par un. Quand il eut fini, elle relut les deux lettres, et rendit à Dubreuil celle qui lui appartenait avec le même regard morne et désespéré.

— C'est pour moi, pour me sauver, qu'il est mort ; si je ne lui avais pas fait croire que je ne pouvais vivre sans l'estime du monde, il vivrait encore, dit-elle.

— Ne pensez pas cela ! s'écria Dubreuil.

Il lui parla longtemps ; de temps en temps il s'adressait à elle comme si elle eût été un petit enfant, capable de comprendre seulement les raisonnements les plus primitifs, puis s'élevait à des hauteurs de langage dont il eût été très étonné s'il en avait eu conscience. Elle l'écoutait docilement, cherchant à se laisser convaincre. Il s'arrêta enfin, épuisé, bouleversé par cette apparence de calme qui lui paraissait effrayante, et resta un instant silencieux ; puis il se leva.

— Attendez, dit-elle en se levant aussi et en l'arrêtant du geste. Pourrais-je le voir ?

Dubreuil la regarda plus effrayé que jamais.

— Vous voulez le voir ? fit-il interdit.

— Oui, encore une fois.

Elle le suppliait du regard et du geste comme s'il eût été le maître de le lui permettre ou de l'en empêcher.

— Je ne dirai rien, vous verrez ! Je serai très calme, mais je voudrais le voir encore… Pensez donc, il était là, hier soir… Je ne croirai qu'il est mort que lorsque je l'aurai vu.

Elle indiquait le petit canapé où ils avaient causé la veille.

— Vous pouvez certainement voir madame d'Arjac, fit Dubreuil en hésitant.

Valentine frissonna.

— Cette femme ! dit-elle avec une indicible horreur.

— Si vous voulez obéir au dernier vœu de René, il faut continuer de la voir ; sans cela, comment pourriez-vous surveiller ses

enfants ?

— Je la verrai, dit Valentine en baissant la tête. Puis-je y aller aujourd'hui ?

— Oui, mais comment ferez-vous ?

— Venez avec moi, dit-elle, vous direz que vous m'avez annoncé l'événement, et je viendrai… N'est-ce pas moi qui ai fait ce mariage ? Elle était là, hier, qui le menaçait et jurait de le poursuivre jusqu'à la mort Jusqu'à la mort !

Elle frissonna encore et détourna les yeux. Puis elle se dressa péniblement.

— Je vais m'habiller, dit-elle ; vous m'emmenez ?

Il consentit. Elle reparut au bout de quelques minutes, vêtue de noir, voilée, gantée, irréprochable. Ils sortirent. L'air froid les frappa au visage comme un soufflet, et ramena un peu de sang aux joues de Valentine.

La maison de Régine était bouleversée ; madame dormait ; M. de Broye était sorti « pour les démarches », dit le valet de chambre. Dubreuil et Valentine échangèrent un regard ; faudrait-il qu'il s'en retournât sans avoir vu ce qu'il venait chercher ?

Elle eut une idée.

— Les enfants ? dit-elle.

— Ils sont là, répondit le domestique en s'effaçant pour la laisser passer.

Elle entra dans la chambre des petits, qui jasaient doucement avec leurs nourrices, et cherchaient à jouer entre eux. Assis sur le

tapis, ils entassaient gravement des jouets l'un sur l'autre… L'orage effroyable qui s'était abattu sur la maison, les laissant orphelins, n'existait pas pour eux ; ils jouaient ce jour-là, comme ils avaient joué la veille, et ne se souviendraient même jamais qu'ils avaient été aimés par leur père, qui avait pleuré sur eux.

Valentine s'agenouilla près d'eux et les embrassa en présence des nourrices muettes et consternées. En tenant sur son cœur ces têtes blondes, elle sentit soudain s'éveiller en elle un sentiment nouveau, inconnu : la maternité.

Ils étaient à elle, ces enfants de René, que le hasard avait fait naître d'une autre. Elle était jalouse autrefois de ne pas en avoir un, – elle aurait les deux maintenant ; qui pourrait l'empêcher de les aimer ? Qui pourrait les empêcher, eux, de l'aimer ? René lui avait légué avec ses enfants l'amour de ses enfants ; elle le sentit, et son cœur s'emplit d'une tendresse nouvelle, immense.

Elle se releva et sortit de cette chambre, pendant que les enfants reprenaient leur travail un instant interrompu. Dubreuil l'attendait au dehors. Il la prit par la main et la guida vers une autre pièce, au bout d'un corridor.

Les rideaux de la fenêtre étaient fermés, deux bougies brûlaient au chevet du lit ; la prévoyance de l'ami avait écarté sous un prétexte la religieuse qui veillait près du mort, et ils étaient seuls dans cette chambre obscure, où rien n'était dérangé. Le revolver était sur le bureau.

René semblait dormir tout habillé sur son lit. Les traits étaient parfaitement calmes. Il avait pensé à Valentine à la dernière seconde ; de là lui venait la douceur paisible de son visage. Que de fois elle l'avait vu dormir ainsi ! À Elseneur, quand elle l'avait

quitté, il était absolument de même, aussi pâle, aussi maigre, les traits aussi rigides… Mais alors, il s'était réveillé… et maintenant…

Elle s'inclina encore, et souleva les boucles châtaines, puis elle appuya ses lèvres à l'endroit qu'elle aimait, où jamais ne s'étaient posées d'autres lèvres que les siennes. La chaleur de la vie avait disparu… Elle regarda les lèvres au dessin correct et fin, les lèvres chaudes et souples qui souriaient avec tant de douceur. Plus de baisers, plus de sourires. C'était fini pour toujours.

— Venez, dit Dubreuil à voix basse. Il avait peur de la voir tomber morte auprès de René.

Elle fit un signe de tête, et baisa encore une fois le front glacé, puis elle ramena les boucles pour cacher l'endroit. Hésitante, elle fit un pas en arrière, puis elle resta immobile, ne pouvant se détacher.

— Je vous en supplie, fit Dubreuil en lui tendant la main.

Elle vint doucement et se laissa entraîner sans résistance.

Ils sortirent de l'appartement, elle monta dans la voiture qui les attendait, et se laissa reconduire sans une parole. Dubreuil voulait monter avec elle, elle le remercia d'un serrement de main, mais fit un signe négatif. Il la vit disparaître dans l'escalier qu'elle gravissait lentement, comme accablée d'un lourd fardeau.

— Mieux vaudrait pour elle mourir tout de suite, pensa-t-il. La triste comédie qu'elle va avoir à jouer la tuera sûrement, et la fera trop souffrir.

Arrivée chez elle, Valentine alla droit à sa chambre, s'y enferma, jeta loin d'elle son châle et son manteau, et levant les bras au ciel, elle cria : Ô mon René ! Puis elle tomba à terre et pleura.

q

Chapitre 33

Le cercueil était placé sous le grand catafalque ; des flammes vertes brûlaient dans les hautes coupes placées aux quatre angles ; une profusion de cierges s'étageait tout autour, et l'église était complètement tendue de noir.

— Quel bel enterrement ! se disait-on tout bas dans les rangs de chaises.

La famille de Broye n'avait rien épargné pour faire à d'Arjac de magnifiques funérailles. C'était en quelque sorte une réparation offerte par le beau-père à son gendre. Instinctivement il cherchait ce qu'il pourrait bien encore jeter sur cette bière qui contenait l'être bon et charmant que tout le monde avait aimé, excepté sa femme. Dans la matinée, au dernier moment, le vieux gentilhomme avait pris une voiture, et parcouru les fleuristes de Paris, pour en rapporter un immense monceau de fleurs qu'il avait entassé devant le catafalque, car il n'y avait plus de place sur les degrés.

Des fleurs ! voilà tout ce qu'on pouvait désormais offrir à ce qui avait été René. Tout le monde en avait envoyé, jusqu'aux amis les plus lointains, ceux qu'on voit deux ou trois fois par an. Une pitié universelle s'était emparée des âmes à l'annonce de

cette mort inattendue. On pouvait parler d'accident ! qui croirait cette fable ? René s'était tué, et personne n'en doutait. Pourquoi ?

C'est ici qu'on n'était plus d'accord.

Des pertes à la Bourse, disaient les uns ; mais d'Arjac n'était pas joueur, et on ne lui avait jamais connu d'agent de change. Un chagrin d'amour, disaient les autres ; quel en serait l'objet ? un amour si mystérieux que nul n'en eût jamais eu connaissance ? Allons donc, est-ce qu'il est des amours pareilles ! Mais cette sœur ! avait hasardé Lorrey. Cette sœur ! D'abord personne ne l'avait vue ; Lorrey avait inventé une histoire pour se rendre intéressant ! voilà tout. D'Arjac était l'être le moins fait pour une esclandre, lui si soigneux des convenances.

Qu'elle était alors la cause de cette mort si mystérieuse ?

Eh ! mon Dieu ! depuis son retour de Suède, d'Arjac ne paraissait pas avoir eu l'esprit bien solide : la fièvre qu'il avait eue là-bas avait dû troubler son cerveau ; c'était probablement sous l'influence d'un accès de délire qu'il s'était suicidé. On voit ces choses-là tous les jours.

Le service funèbre continuait pendant ces causeries ; quand il eut fini, le défilé commença.

Ils étaient tous venus, les habitués des vendredis de Régine : ceux qu'on avait vus à Trouville parader autour d'elle, et qui trois jours auparavant écoutaient le récit de Lorrey ; les jeunes gens inutiles, qui se promènent d'un salon à un autre salon, pour tuer les journées qui ne veulent pas se laisser faire ; les hommes plus âgés, tout aussi nuls, mais à qui la supériorité de leur âge permettait de dire des bêtises plus solennelles.

Ils faisaient peu de cas de René quand il vivait. Qu'est le mari d'une femme élégante ? Si peu de chose en vérité, à moins qu'il ne soit aussi un homme élégant ! S'il a le malheur de s'occuper de quelque chose, de préférer les médailles ou les livres, il n'existe plus.

On lui passerait encore la manie des tableaux, parce que la peinture est bien portée depuis quelques années ; mais la musique sérieuse ou les livres… quel ridicule !

Et puis, à quoi cela peut-il servir ? Est-ce que cela vous apprendra à faire un nœud de cravate ?

Le défilé continuait ; M. de Broye avait fort à faire de serrer toutes ces mains tendues vers lui ; madame de Broye était là aussi. Régine était restée chez elle. C'était plus convenable, et aussi moins désastreux pour ses nerfs, car elle avait vraiment les nerfs fort ébranlés.

Enfin la foule s'éclaircit ; il ne restait plus que peu de monde dans l'église ; les porteurs au fond de la nef enlevaient déjà le cercueil et s'avançaient d'un pas cadencé ; Valentine s'avança vers madame de Broye ; Dubreuil la suivait à peu de distance.

— Ah ! chère madame ! fit tout bas la belle-mère de René en serrant les mains de son amie, qui se fût douté ?…

Le cercueil arrivait ; elles se rangèrent pour le laisser passer.

Valentine suivit d'un long regard ce coffre de chêne qui allait disparaître dans le caveau de la famille de Broye ; même mort, René ne lui appartiendrait pas. Elle n'aurait pas cette joie illusoire et suprême d'aller porter des fleurs sur sa tombe ; elle ne pourrait pas, agenouillée à demi au bord d'une pierre, regarder le

nom gravé dessus jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus à travers ses larmes.

Un monument fastueux recouvrait le vaste caveau de famille ; une grille le fermait. Rien ne resterait de René : il appartiendrait aux de Broye dans le temps et dans l'éternité.

Une couronne de rose-thé, objet d'admiration, fut présentée à celui des hommes funèbres qui arrangeait les fleurs sur le cercueil, et il la plaça vers le milieu, à la hauteur de la poitrine.

— Quelles fleurs merveilleuses ! fit tout bas madame de Broye. Savez-vous qui a envoyé cela ? Il n'y avait pas de carte.

Valentine fit un signe négatif. C'était elle qui avait donné à René ces fleurs qu'il préférait à toutes les autres ; mais maintenant comme toujours, elle devait rester inconnue.

Le cortège se mit en route ; Valentine, restée sur les marches de l'église, le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu au prochain tournant, et puis elle reprit lentement le chemin de sa demeure.

Tout ce qui lui était permis désormais, c'était de faire de cette demeure un temple où elle conserverait le souvenir de son ami. En rentrant chez elle, elle examina du regard les objets qu'aimait René, ceux qu'il touchait familièrement, et elle les emporta dans sa chambre. C'est là désormais qu'elle vivrait avec lui, cent fois plus veuve que la veuve qui allait étaler son deuil officiel.

Régine était inconsolable.

— Comprend-on, disait-elle, un malheur semblable au mien ? Je fais un mariage selon mon cœur ; mes parents ont la bonté de

ne pas s'y opposer, malgré la différence de fortune ; car, enfin, je pouvais certainement prétendre à un parti beaucoup plus brillant. La maison de Broye à elle seule représente au moins trois cent mille francs. Il est vrai que mes parents l'ont gardée, mais elle me reviendra après eux, naturellement. Eh bien ! il faut que je perde mon mari après quatre années d'un bonheur, je puis le dire, sans nuages ! Nous étions parfaitement heureux, chère madame ! Je lui laissais faire tout ce qu'il voulait ; il s'était pris d'un goût un peu bizarre pour les médailles de mon père… il voulait les cataloguer, les expliquer, que sais-je ? Je ne me suis jamais opposée à ce qu'il passât le meilleur de son temps à cette occupation. C'était parfois fort incommode, car une jeune femme a souvent besoin que son mari l'accompagne. Cela fait bien, vous savez, c'est plus convenable… Oh ! il allait dans le monde avec moi, jamais il ne m'a refusé cela, je dois lui rendre cette justice. Il y avait une chose qui m'ennuyait, par exemple ; il ne voulait pas assister à mon jour. Non ! on ne le voyait jamais chez moi le vendredi. Il y a des maris qui font cela pour leurs femmes, cependant. Mon Dieu ! je sais bien que ce n'est pas un usage général ; je dirai plutôt : au contraire ! Mais pour ceux qui veulent le faire, c'est très gentil. Non ! on ne saura jamais ce que j'ai perdu !

M. de Broye entra un jour au milieu de ce déluge de réflexions, qu'il subit en silence, d'autant plus qu'il ne le recevait que par éclaboussement, pour ainsi dire : la victime prédestinée était une amie qui s'esquiva aussitôt qu'elle le put.

Madame d'Arjac allait continuer et déverser sur son père le trop-plein de son inépuisable réservoir, lorsqu'il l'arrêta d'un air sérieux qu'elle ne lui avait pas vu souvent.

— Écoutez, ma chère enfant, lui dit-il, je crois qu'il est nécessaire de nous entendre. Vous avez tué votre mari…

Régine bondit à cette parole, et tous ses crêpes de veuve frémirent sur elle à cette accusation monstrueuse.

— Je répète, reprit M. de Broye, qui avait singulièrement vieilli et dont les cheveux étaient tout blancs : Vous avez tué votre mari. C'est votre colère sans limites, votre amour des paroles inutiles, vos menaces insensées, toute votre manière d'être, en un mot, qui ont armé le pistolet dont il s'est servi pour mettre fin à une vie dont vous menaciez de faire un enfer. Je n'ai pas oublié, moi, vos colères enfantines qu'un rien provoquait, qu'aucun raisonnement ne pouvait calmer ; ni vos humeurs de jeune fille, ni vos paroles cruelles que vous croyiez pleines d'esprit, et qui n'étaient piquantes qu'à condition d'être sans cœur. Vous m'avez avoué que vous avez fait une scène à René, dans cette fatale soirée.

— Et quand cela serait ? s'écria Régine avec emportement ; devais-je permettre que mon mari violât ouvertement la foi conjugale…

— Vous n'aviez rien à permettre. Quand même l'aventure prêtée à René eût été vraie, ce qui me paraît problématique, – votre devoir était de vous taire et, au lieu de provoquer le scandale, de l'étouffer discrètement, par respect pour vous-même autant que pour celui dont vous portiez le nom. Eh bien, ma fille, voici ce que je voulais vous dire : Vous n'avez pas été l'épouse que vous deviez être ; tâchez au moins de ne plus parler de feu votre mari sur le ton que vous avez employé tout à l'heure, car je me verrais

obligé de vous blâmer publiquement, ce qui me serait fort pénible.

Jamais Régine ne put comprendre ce qui avait choqué son père ; mais comme il se montrait décidé à lui tenir tête, c'est elle qui céda, toutes fois du moins qu'elle se trouvait en sa présence.

Avant que le deuil de madame d'Arjac fût terminé, elle perdit sa mère. Pour le coup, sa douleur fut sans bornes. Encore une année de deuil ! Elle passerait donc sa vie dans le cachemire noir ? Il est vrai que c'est très seyant ; mais au bout du compte, c'est toujours la même chose !...

Les enfants de Régine avaient plus perdu qu'elle-même à la mort de leur grand-mère. Le deuil n'empêche pas de courir les magasins, ni de recevoir, après les premières rigueurs passées. Un jour, Valentine, qui visitait toujours madame d'Arjac, afin de ne pas perdre de vue les petits êtres que René avait légués à sa tendresse, Valentine trouva la nurserygrande ouverte, les bonnes absentes et les enfants seuls. Le petit garçon avait attaché un polichinelle à une ficelle, et penché sur l'appui de la fenêtre ouverte, il s'efforçait de faire toucher à son jouet la porte de la remise située au-dessous.

Valentine l'enleva sur-le-champ à sa situation périlleuse, ferma la fenêtre malgré les cris de colère de M. d'Arjac jeune, qui possédait déjà une volonté bien arrêtée, et après l'avoir bien caressé pour l'apaiser, elle lui fit une série de questions.

La petite fille s'approcha alors avec confiance, et les deux bébés amoncelèrent dans le cœur de leur amie une telle somme de négligences maternelles, de cruautés domestiques, que Valentine se sentit prise d'une immense pitié.

Comment faire, pour empêcher ces petits êtres de devenir lâches et méchants, comme il arrive le plus souvent dans ces éducations abandonnées à des mains subalternes ?

Que pouvait-elle tenter pour eux ? Jusqu'à quel point pouvait-elle s'avancer ?

Tout dépendait de l'humeur de Régine, car avec celle-ci on n'était jamais sûr de rien.

Rentrée chez elle, madame Moissy, après de longues et tristes méditations, se décida à envoyer chercher Dubreuil.

Depuis les mauvais jours où elle avait connu l'amitié sans prix de cet être en apparence si peu capable d'un sentiment sérieux, elle n'avait guère pris de résolution sans le consulter ; lui, de son côté, ne laissait pas écouler de semaine sans passer une soirée auprès de cette femme, dont la tristesse profonde n'excluait ni la bonne grâce ni la culture intellectuelle.

— Voici mon jour venu, lui dit-elle. Si depuis deux ans je n'avais pas pensé que l'occasion se présenterait où je pourrais obéir aux dernières volontés de René, je n'aurais certainement pas eu le courage de vivre. Ses enfants sont dans l'état moral le plus déplorable. Que me conseillez-vous de tenter pour eux ?

Dubreuil médita un instant. Lui aussi, sans que personne en eût le moindre soupçon, avait creusé dans son esprit cette grande question de l'éducation des jumeaux ; la conclusion cruelle, mais fatale, à laquelle il s'était arrêté était que madame d'Arjac rendrait à ses enfants un service incalculable si elle voulait bien disparaître de ce monde ; mais elle paraissait peu disposée à ce dénouement précipité.

— Si vous avez le courage de vous rendre un peu ridicule, dit-il enfin, je crois que vous pouvez arriver à nos fins ; mais il faut être absurde, sans cela madame Régine montera sur ses grands chevaux et nous enverra promener sans cérémonie. Je vous demande pardon d'employer une expression aussi vulgaire, mais c'est la seule qui puisse traduire la façon dont elle reçoit les propositions qui ont le malheur de lui déplaire.

— Je serai aussi ridicule que l'on voudra, répondit Valentine avec un triste sourire, mais encore faut-il que cela serve à quelque chose !

Quelques jours plus tard, madame Moissy retourna chez Régine, que par le plus grand des hasards elle trouva chez elle, bien que ce ne fût pas son jour. Après un instant de causerie, ou plutôt de monologue à bâtons rompus, genre où madame d'Arjac excellait, Valentine put exposer l'objet de sa démarche.

— Je m'ennuie seule, lui dit-elle.

— Pauvre amie ! cela se comprend ! Une maison sans mari, sans enfants ! Et encore vous, ce n'est pas comme moi ! Vous n'avez pas connu le bonheur dans votre mariage, tandis que moi ! C'est bien cruel, allez, d'avoir perdu son mari quand on l'aimait !

Valentine plongea au fond des yeux de Régine : elle le croyait en vérité ! elle se figurait avoir aimé et pleuré René ! La pensée des enfants la retint sur sa chaise.

— Je vous disais donc que je m'ennuie, reprit-elle, et depuis quelque temps je me sens des aptitudes pédagogiques tout à fait remarquables. Vous devriez me confier vos enfants de temps à

autre, cela m'occuperait, et je leur apprendrais à lire d'après un système que j'ai inventé…

Régine éclata de rire.

— Un système ! Ah ! ma pauvre amie ! Si vous tombez dans l'enseignement, qu'allons-nous faire de vous ? Tenez, vous feriez bien mieux de venir avec moi, j'ai des broderies à rassortir, des broderies anciennes pour un petit meuble que je me fais faire. C'est au bout du monde, dans un quartier perdu du côté de Vaugirard ; venez donc ! C'est cela qui occupe ! Je vous conseille les petits meubles, c'est d'un absorbant !

— J'aimerais mieux m'occuper des enfants, fit doucement Valentine ; je vous assure que cela m'intéresserait davantage. Si vous ne voulez pas, cependant…

— Mais si, mais si, au contraire ! J'en serai enchantée. Vous vous préparez bien des ennuis, seulement, je dois vous en prévenir, car ils ne sont pas commodes. Georges est extrêmement difficile de caractère, tout petit qu'il est…

— Nous serons très bons amis, j'en suis sûre ! dit Valentine, dont les yeux se remplissaient de larmes, malgré sa fermeté. Quand me les enverrez-vous ? Le plus tôt possible !

— Mais tout de suite, si vous voulez, puisque je sors. Vous rentrez chez vous ?

— Oui, se hâta de répondre madame Moissy.

Une heure après, les deux enfants de René faisaient leur apparition sur le seuil de ce salon que leur père considérait comme son refuge. Valentine congédia les bonnes, et restée seule avec

ces petits êtres, que l'aspect nouveau de la maison rendait très graves, elle les contempla avec une indicible émotion.

Ils la regardaient, peut-être un peu effrayés par l'intensité de tendresse et de douleur que trahissait son visage, lorsqu'elle se laissa glisser sur ses genoux auprès d'eux, pour les entourer de ses bras.

— Vous m'aimerez bien ! dit-elle en les embrassant tour à tour.

— Oui, répondit Lucie, qui était plus hardie.

Georges regardait son amie d'un air sérieux. Embarrassé soudain, il promena son regard autour de l'appartement, et montra du doigt une photographie assez grande fixée au mur, au-dessus d'une petite table.

— Papa ! fit-il, pendant que son doigt mignon restait levé dans la direction du portrait.

Valentine le serra plus étroitement contre elle, et baissa la tête pour cacher ses larmes.

— Tu te souviens de ton père ? fit-elle.

— Je m'en souviens bien, moi, fit vivement Lucie. Il ne vient plus, on dit qu'il est mort… Il ne reviendra plus, dis ? On est mort quand on ne revient plus ?

— Hélas ! chers petits, commençait Valentine…

Elle réprima l'émotion qui allait la vaincre, et redevint calme.

— Il est mort, mes chéris, mais il faut l'aimer tout de même. On peut aimer ceux qui sont morts, tout comme s'ils étaient

vivants…

— Tu l'aimes, toi ? demanda brusquement Georges, en posant sa petite main sur la joue de Valentine.

Elle se couvrit le visage de ses mains, se releva et courut dans sa chambre pour étouffer dans son oreiller les cris de douleur qui montaient à ses lèvres. Une seconde après, elle souleva son visage enfiévré et regarda autour d'elle.

Sur le seuil de la porte restée ouverte, les jumeaux se tenant par la main restaient indécis, ne sachant s'ils devaient entrer. Ils levaient sur elle un regard de doute et de tendresse timide, qui rappelait tellement les yeux de René que Valentine faillit succomber encore une fois. Mais cette journée était décisive : si elle se faisait aimer des enfants, ils lui appartiendraient désormais ; si elle les effrayait par sa tristesse ou sa véhémence, ils lui échappaient peut-être pour toujours…

— Venez, mes mignons, dit-elle, je vais vous montrer de belles choses.

Ils s'approchèrent, toujours se tenant par la main, toujours timides avec leurs beaux yeux qui respiraient la confiance, alors que leur geste restait hésitant, et vinrent s'appuyer sur ses genoux pendant qu'elle ouvrait un tiroir plein de bibelots.

Ce fut un commencement d'une vie nouvelle pour les enfants et pour Valentine. Grâce à son extrême prudence, elle sut ne jamais froisser Régine, ce qui pourtant n'était pas facile, et pendant deux années, elle maintint sa position d'institutrice volontaire.

Madame d'Arjac se moquait volontiers de son amie ; c'est si commode de se moquer de ce que l'on ne peut comprendre ! Ce-

pendant, au bout de deux ans, elle cessa de railler, et devint très aimable avec madame Moissy.

— On ne se figure pas, lui dit-elle un jour, comme la vie est difficile pour une pauvre femme exposée à mille dangers. On me taquine à tout propos au sujet du comte Vératine ; cela me fera du tort à la longue. Je ne puis empêcher les gens de parler. D'un autre côté…

Sous le regard de Valentine qui la questionnait directement, la jolie veuve se troubla.

— J'avoue, dit-elle en rougissant, que le comte est des plus compromettants… Il m'a demandé ma main l'autre jour devant quinze personnes, ici même…

— Qu'avez-vous répondu ? demanda froidement madame Moissy. Se pouvait-il que cette femme appartînt à un autre, après avoir porté le nom de René !

— Que voulez-vous qu'on réponde en de pareilles circonstances ? fit Régine en minaudant. Je n'ai rien répondu, mais ce n'était pas la première fois, et depuis il est revenu à la charge…

— Eh bien ? fit Valentine toujours maîtresse d'elle-même.

— Mon Dieu… ce qui m'embarrasse, ce sont les enfants. Le comte est obligé, par son service d'aide de camp de l'empereur, à passer au moins six mois de l'année à Pétersbourg, l'hiver bien entendu… Je ne puis pourtant pas laisser les enfants seuls ici. Du vivant de ma mère, rien n'était plus facile ; mais maintenant… Et puis, d'autre part, les trimballer en chemin de fer deux fois par an… Je voudrais voyager, moi aussi, je n'ai rien vu ! Je veux aller

en Italie… Enfin je les mettrai en pension. Ils sont bien jeunes, mais ils ne s'y feront que plus facilement.

Le cœur de Valentine était sur ses lèvres pendant cette tirade de madame d'Arjac ; la joie immense qui l'inondait lui faisait oublier la vulgarité des propos et des sentiments.

Les lèvres blanches d'émotion, elle dit doucement :

— Donnez-les-moi.

— Vous dites ? fit Régine abasourdie.

— Donnez-les-moi, je les élèverai bien, je vous le promets.

— Pour cela, j'en suis sûre ! s'écria la jeune femme, qui voyait dans cette proposition un dénouement non à ses perplexités, elle n'en éprouvait point, mais aux querelles que son père n'eût point manqué de lui faire. Mais, reprit-elle, vous ne pouvez pas venir vous établir avec eux ici ; d'ailleurs, je quitterai cet appartement…

— Donnez-les-moi chez moi. Je saurai m'arranger, fit Valentine sans élever la voix. Je leur donnerai une éducation telle que vous pouvez la désirer, telle que leur père l'eût désirée, ajouta-t-elle tout bas.

Après quelques façons de pure forme, Régine accepta.

Avec une joie sans bornes, un matin de printemps, Valentine installa dans une chambre voisine de la sienne les deux enfants qui représentaient pour elle l'univers. Ils étaient aussi heureux qu'elle, et ne cessaient de chanter leur bonheur, comme de petits oiseaux jaseurs.

Dubreuil vint les voir le jour même. Il avait pris depuis longtemps l'habitude de dîner chez madame Moissy le dimanche ; ses instincts latents de paternité se trouvaient suffisamment satisfaits par l'amitié qu'il portait à ces petits, et quand Valentine le pressait parfois de se marier, il lui répondait : – C'est inutile ! vous ne vous mariez pas, vous ! Pourquoi voulez-vous m'immoler quand vous vous réservez si prudemment ? D'ailleurs, nous avons là une famille toute faite ; nous serions des ingrats d'en souhaiter une autre.

Cependant, quelques bonnes langues se sont inquiétées de cette amitié si tranquille et si honnête. À l'un de ses voyages, la comtesse Vératine, qui passe sa vie sur les chemins, fut sérieusement entreprise à ce sujet par une de ses bonnes amies, une de ces personnes sur lesquelles la calomnie ne sait trop où mordre, car jamais elles ne gardent un sigisbée assez longtemps pour que le monde puisse s'en apercevoir.

— Vous aviez confié vos enfants à madame Moissy, ma chère ? C'est peut-être une imprudence ! Vous savez que Dubreuil est fort assidu près d'elle. Deux ou trois fois même il l'a ouvertement compromise : une fois, à la mort de ce pauvre Moissy, vous savez, quand il fut assassiné là-bas, je ne sais où… l'autre fois, c'était à peu près à l'époque où vous devîntes veuve… Depuis, ils ne se quittent pas… C'est un peu osé, de braver ainsi l'opinion publique !

La comtesse Vératine fit un sourire plein d'indulgence ; les voyages lui avaient formé l'esprit !

— Que voulez-vous ? dit-elle philosophiquement, le soleil lui-même a des taches !

Les enfants de René adorent leur père ; ils ne se plaignent que d'une chose : c'est que Valentine ne leur permette pas de l'appeler maman.

— Au fond, vois-tu, dit un jour Lucie à son frère, pour l'en consoler, qu'on l'appelle maman ou non, c'est absolument la même chose. Tu sais bien que c'est elle qui est notre vraie mère.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/greville_henry_-_une_trahison/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.